This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

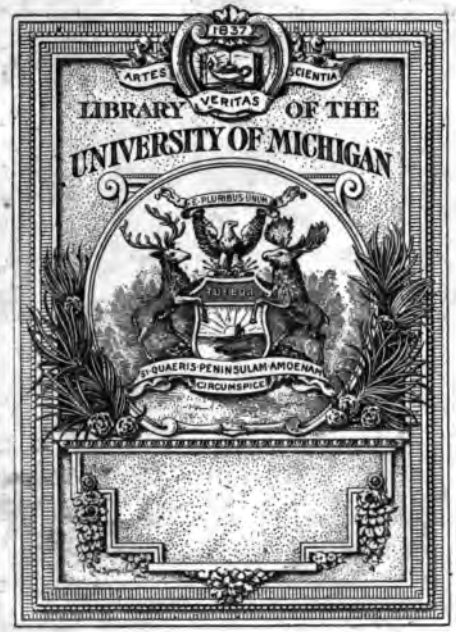
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Y48
Dep/es
N5

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

FILLES
LORETTES ET COURTISANES

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent. 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat. 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Les Garibaldiens. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes. 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
L'Ile de Feu. 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. 2
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 4
— Le Speronare. 2
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. 1
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 2
Le Père Gigogne. 1
Le Père la Ruine. 2
Le Prince des Voleurs. 2
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Régence. 1
La Reine Margot. 2
Robin Hood le Proscrit. 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). . 5
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
La Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. 25
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 4
Le Trou de l'enfer. 2
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt Ans après. 3

FILLES, LORETTES

ET

COURTISANES

— LES SERPENTS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA.

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875
Droits de reproduction et de traduction réservés

FILLES, LORETTES

ET

COURTISANES

Voici un coin du grand panorama parisien que personne n'a osé peindre, une page du grand livre de la civilisation moderne, au bas de laquelle personne n'a osé mettre son nom.

Il y a dans mon esprit une tendance toute particulière à entreprendre les choses que personne n'ose accomplir ; aussi ai-je, du premier coup, accepté la tâche proposée, si difficile et surtout si scabreuse qu'elle fût.

Il est vrai que, presque aussitôt cette promesse faite, je me suis, en songeant aux pudibondes suscep-

247082

tibilités de l'époque, senti quelque repentir de m'être avancé ainsi ; mais ma parole était engagée, et je suis avant tout esclave de ma parole.

Je vais donc essayer de l'acquitter.

Seulement, pour mettre un certain ordre dans mon travail, je diviserai la matière que je traite en trois classes distinctes, en trois catégories progressives, en trois échelons ascendants, qui conduiront successivement le lecteur du coin de la borne où la prostituée des rues guette le nocturne passant, jusqu'au boudoir princier où l'élégante courtisane, qu'on a envoyé chercher dans une voiture sans armoirie, est introduite par un valet sans livrée.

Maintenant, je préviens ceux qui voudront bien perdre leur temps à lire les pages suivantes, qu'elles ne sont point écrites pour les demoiselles qui sortent du couvent.

FILLES [1]

Il est inutile de faire ici la physiologie de la fille publique ; c'est cet être dégradé que vous rencontrez le soir, particulièrement sur la place de la Bourse, au coin de la rue Richelieu et de la rue d'Amboise, sur le trottoir de la rue Laffitte et sur l'asphalte du boulevard de Gand.

Nous voudrions que le cadre de cette étude nous permît de prendre la fille à la formation de notre so-

1. Une portion des matériaux qui m'ont servi à faire cette étude est puisée dans le précieux ouvrage de Parent-Duchâtelet; puis, pour les choses que Parent-Duchâtelet a oubliées, j'en ai appelé aux lumières de quelques-uns de mes amis, forts savants sur la matière, et dont je citerais les noms avec reconnaissance, si je ne craignais pas de blesser leur modestie en mettant tout à coup leur science en lumière.

ciété et de la suivre à travers notre civilisation croissante, poursuivie par les lois somptuaires de Philippe le Bel, les règlements du chancelier de l'Hôpital et les décrets de la Législative : cela donnerait à notre travail un cachet de gravité et un reflet de science historique, qui nous ferait pardonner peut-être son excentricité ; malheureusement, nous sommes enfermé dans des limites infranchissables. Hâtons-nous donc d'arriver au cœur de notre sujet.

Sous François Ier, les filles habitaient déjà les environs de la rue Saint-Honoré, d'où elles se sont peu éloignées depuis. Ce fut dans une maison de la rue du Pélican que l'avocat Féron vint chercher l'étrange vengeance qu'il réservait au royal amant de sa femme.

L'élévation du Palais-Cardinal sous Louis XIII fit refluer vers le marché des Innocents et vers la rue de la Féronnerie, le troupeau des prostituées qui, auparavant, s'ébattait joyeusement à la butte Saint-Roch, dans la rue Froidmantel et dans la rue Saint-Honoré; mais bientôt, comme des oiseaux qu'un bruit momentané a éloignés de leur rendez-vous ordinaire, la volée des vierges folles revint s'abattre aux environs du nid primitif et se répandre dans la rue Richelieu,

la rue des Bons-Enfants et la rue Traversière ; car ce fut toujours un privilége des palais d'attirer à eux ce qu'il y a de plus haut et de plus bas dans la société.

Mais ce ne fut qu'en 1789, je crois, que l'entrée du jardin et des galeries du Palais-Royal fut permise à la fille publique ; de ce moment, elle s'en empara, elle en fit sa chose, et, comme la lice de la fable, elle parut y avoir établi son domicile pour toujours.

Nous avons encore vu le temps où le Palais-Royal appartenait exclusivement à la fille publique ; c'était la prostituée qui en faisait les honneurs : elle y avait son salon de réception et son parc. L'hiver, à la fumeuse chaleur des lampes, elle recevait dans les galeries de bois ; l'été, à la douce lumière de la lune, elle glissait sous les tilleuls ou folâtrait autour du bassin, pareille à ces nymphes dont parle Virgile, qui se cachent, mais avec le désir d'être vues, qui fuient, mais dans l'espérance d'être atteintes.

Alors, le Palais-Royal présentait un singulier aspect dont rien ne peut donner une idée : entre deux rangées de chétives barraques, quelquefois assez splendidement décorées au dedans, mais toujours pauvres et mesquines au dehors, circulaient une cen-

taine de créatures, dernière tradition des costumes du sacre, dernier échantillon des toilettes de l'Empire, coiffées de fleurs, de plumes et de faux diamants, décolletées jusqu'à la ceinture, vêtues de satin, de velours et de soie, avec les joues enluminées, les sourcils peints, les lèvres rougies; marchant d'un pas de reine de théâtre, se faisant faire place dans la foule, comme Jean-Bart se faisait faire place parmi les courtisans; apostrophant de temps en temps, d'une voix avinée, une connaissance qui passe ou une amie qui coudoie; agaçant par une parole libertine le provincial nouvellement débarqué; provoquant par un geste lascif l'employé trop inconnu pour aller dans le monde et trop paresseux pour rester à travailler chez lui; jetant une promesse de luxure au commis voyageur dont la journée est finie, et qui se promène comme un sultan dans ce bazar de chair humaine en faisant résonner les éperons de ses bottes et sonner l'argent de son gousset; puis, de temps en temps, débordant dans l'une ou dans l'autre des galeries de pierre pour s'assurer si quelque amateur n'a pas mordu à l'hameçon de leurs séductions frelatées; — si oui, s'éloignant rapides et tournant de temps en temps la tête pour

s'assurer leur proie par la fascination du regard, puis disparaissant avec elle dans quelque allée obscure, au fond de laquelle rampe un escalier humide et tortueux ; — si non, se rejetant empressées dans toute cette lumière, dans toute cette foule, dans tout ce bruit, pour voir si elles ne seront pas plus adroites ou plus heureuses à la seconde fois qu'à la première.

Puis, minuit venu, tous ces démons de la luxure s'évanouissaient comme si la baguette de quelque enchanteur les eût anéantis ; en un instant, tous avaient fui par les portes étroites, par les allées bâtardes, par les rues obscures; avec eux disparaissait toute la foule qui venait là pour eux. Puis peu à peu les boutiques se fermaient, le bruit allait diminuant, les ténèbres reprenaient leur empire. Alors, devant certaines maisons s'allumaient des numéros de feu, enseignes infernales, à la lueur desquelles on voyait entrer et sortir des hommes au visage pâle, aux joues caves, aux regards fiévreux. Ces hommes, c'étaient des joueurs ; ces maisons, c'étaient des tripots.

Le lendemain, le Palais-Royal reprenait l'aspect général des autres monuments et se repeuplait d'une population à peu près pareille au reste de la population

parisienne. Cependant, ce n'était pas sans un certain effroi que les femmes honnêtes et les mères de famille se hasardaient dans cette Gomorrhe ; on les voyait traverser le jardin d'un pas rapide et inquiet, regardant devant elles, autour d'elles, derrière elles, et ne ralentissant le pas que lorsqu'elles avaient gagné, d'un côté, la rue Vivienne, ou, de l'autre, la place du Palais-Royal. Puis, le soir venu, à la première lumière des bougies, des lampes et des quinquets, tout ce monde fantastique, qui s'était évanoui la veille, reparaissait de nouveau, et, sortant de dessous terre, comme les nonnes impudiques de *Robert le Diable*, venait joyeusement, en apparence du moins, reprendre sa tâche de perdition.

A cette époque, il y avait des hommes qui habitaient le Palais-Royal, qui ne quittaient jamais le Palais-Royal, pour qui Paris tout entier était dans le Palais-Royal. Ils y logeaient, ils y mangeaient, ils y jouaient, ils y aimaient, ils s'y habillaient. Là, ils trouvaient toute chose sous leurs mains : logements garnis, restaurateurs, tripots, maîtresses, tailleurs, cabinets littéraires, promenades. Nous connaissons un de ces hommes, homme de naissance, homme d'esprit,

homme de distinction, qui quitta le Palais-Royal le jour où les filles en furent chassées ; il y avait sept ans qu'il n'en était sorti.

Qui amena cette expulsion, après une si longue jouissance que la concession semblait être devenue un droit ? C'est là un des plus profonds mystères de police, invisible à l'œil du profane et sur lequel on a beaucoup discuté, sans que la discussion ait fait jaillir aucune lumière ; peut-être eût-il été plus logique de faire honneur de cette mesure à quelque noble et puissante susceptibilité maternelle ; mais personne ne songea à ce motif, sans doute parce qu'il était le plus simple et le plus vraisemblable.

Tant il y a que les filles disparurent du Palais-Royal.

Mais, chose bizarre, il sembla que la proscription avait frappé non-seulement une population, mais une race. Refoulée dans la rue Vivienne, sur la place de la Bourse, dans la rue Richelieu, dans la rue Laffitte et sur le boulevard de Gand, la prostituée reparut sous une autre forme, avec un autre costume, et, si on peut le dire, avec une autre tournure.

Cela tenait à cette bienheureuse boue de Paris qu'il fallait affronter, et dans laquelle il devenait bien diffi-

cile de traîner les robes de velours cerise, les robes de satin rose et les robes de pou-de-soie blanc, qui faisaient les honneurs des galeries de bois.

De plus, la fille publique, qui, jusque-là, avait eu le libre usage de ses deux mains, était forcée d'en employer une à relever sa robe, et l'autre à retenir son châle. Il est vrai qu'elle ne perdait pas tout; elle ne montrait plus sa gorge, mais elle faisait voir sa jambe.

Celà lui donnait un faux air de femme honnête, auquel il était instant de remédier.

La police défendit alors à la fille de se promener avec une autre fille, attendu qu'alors elles pouvaient avoir l'air de deux femmes.

En effet, si ce n'était ce coup d'œil provocateur, ces certains mouvements de hanches et cette inquiétude continuelle qui la fait regarder en arrière bien plus souvent que devant elle, la prostituée, grâce à son nouveau costume, pourrait encore tromper quelque provincial nouvellement arrivé, qui la prendrait pour une comtesse égarée, ou quelque bourgeoise qui la laisserait coudoyer par sa fille.

Mais il ne faut pas que pareille chose arrive, car les lois et la morale ont mis la fille publique au ban de la

société. La fille publique est le paria de la civilisation; c'est la pestiférée, sans le lazareth.

Pénétrons dans l'intérieur de cette vie exceptionnelle, de cette existence excentrique, que sa position honteuse a forcé la fille d'adopter. Grâce aux recherches que nous avons faites près des gens les mieux renseignés à cet endroit, peut-être parviendrons-nous même, après Parent-Duchâtelet, à en dire quelque chose de nouveau et d'inconnu.

Procédons par ordre : examinons d'abord les causes qui peuvent déterminer une créature humaine, faite à l'image de Dieu, nous dit la Bible, à embrasser ce honteux métier et à détourner sa face non-seulement du Seigneur, mais encore de tout ce qui est honnête en ce monde.

Ce métier une fois adopté, voyons l'emploi de sa journée, ses joies, ses plaisirs, ses douleurs, pendant tout le temps qu'elle disparaît à nos yeux.

Puis enfin nous essayerons d'expliquer comment, à un jour venu, à une époque dite, à un âge presque uniforme, la fille publique disparaît dans les profondeurs de la société, comme les démons qui s'abîment dans le second dessous d'un théâtre.

Disons aussi que, par une rare exception, quelques-unes échappent à la proscription générale, et, pour nous servir de la même comparaison, s'élèvent au ceintre, resplendissantes d'or et de diamants, dans une gloire pleine de lumineuses clartés.

Il y a deux causes premières qui déterminent une fille honnête à se faire prostituée. Puis une troisième cause, cause étrange, exceptionnelle, inouïe, et qui viendra à son tour pour clore cette série.

La première de ces causes est la séduction.

La seconde, la misère.

La troisième, *le dévouement*.

Décalquons un des tableaux de l'ouvrage de Parent-Duchâtelet, et nous aurons, sur une moyenne de 5,183 prostituées, la proportion suivante :

Domestiques séduites par leurs maîtres et renvoyées par eux.....	289	973
Jeunes filles enceintes venues de province pour se cacher à Paris, et n'ayant point trouvé les ressources qu'elles espéraient.....	280	
Jeunes filles amenées à Paris et abandonnées par des militaires, des commis voyageurs et des étudiants.....	404	
A reporter.....		973

Report.....		973

Voilà pour la séduction.

Perte des père et mère, expulsion de la maison paternelle, abandon complet	1,255	4,121
Concubines ayant perdu leurs amants et étant restées sans aucune ressource	1,425	
Excès de détresse, dénûment absolu.....	1,441	

Voilà pour la misère.

Pour soutenir des parents vieux et infirmes.	37	89
Aînées de famille, n'ayant ni père ni mère, se livrant à la prostitution pour élever leurs frères et leurs sœurs, leurs neveux ou leurs nièces.....	29	
Mères veuves et abandonnées pour élever leur famille.....	23	

Voilà pour le dévouement.

TOTAL.....	5,183

Ainsi, Dieu a voulu, sans doute afin qu'on ne pût pas dire qu'il y avait un lieu de la terre où son regard ne pénétrât point, qu'une lueur de vertu brillât sur ce cloaque immonde, comme un feu follet voltige, étincelant et solitaire, sur un marais infect ou sur un étang fangeux.

Maintenant que nous avons indiqué les sources premières qui alimentent la prostitution, passons du détail à la masse, et suivons l'armée de prostituées

qui tient garnison à Paris, dans la tente où elle se renferme le jour, sur le champ de bataille où elle exerce le soir, et dans le taudis où elle vient s'ébattre la nuit.

Il en est des filles comme des nouvelles recrues qui rejoignent les drapeaux : pendant quelque temps, à leur allure naïve, à leurs gestes gauches, à leur accent provincial, on peut reconnaître encore les traces de l'éducation primitive du conscrit ; puis, peu à peu, sous la canne du sergent, sous l'influence de la salle de police, sous l'exemple des camarades, tout cela se plie, se discipline, s'harmonise, et le plus maladroit réquisitionnaire finit par partir du pied gauche et marcher au pas comme ses camarades.

Ainsi, que ce soit la séduction, la misère ou le dévouement qui ait conduit la malheureuse créature à l'état de dépravation où elle est arrivée, au bout d'un certain temps les caractères distinctifs des causes premières disparaissent, et l'observateur le plus judicieux et le plus profond aurait grand'peine à reconnaître des différences notables entre la fille et la fille, la prostituée et la prostituée.

Maintenant, divisons la fille publique en trois classes:

La fille de la Cité,

La fille du boulevard,

La fille en maison.

Nous allons reconnaître à chacune de ces trois classes des caractères distincts. Bien entendu que nous embrassons toujours des généralités, l'espace nous manquant pour nous occuper des détails et pour suivre les exceptions.

La fille de la Cité appartient à la dernière classe des prostituées ; c'est l'associée des voleurs dont regorgent les environs de la rue de Jérusalem. C'est la maîtresse et la complice née du galérien futur, ou du forçat libéré. Elle vit de sa vie, parle son argot, et le suit souvent jusque sur les bancs de la cour d'assises.

Les noms qu'elles se donnent entre elles se ressentent de l'état qu'elles exercent et de la société qu'elles fréquentent.

C'est : *la Chouette*, — *la Calorgne*, — *la Rancale*, — *la Bourdonneuse*, — *la Trimarde*, et autres appellations tirées de leurs défauts physiques, et plus souvent encore de leurs inclinations, de leurs vices ou de leurs crimes.

Nous ne les mentionnons ici que pour mémoire.

Le courage nous a manqué pour descendre, même en pensée, dans les égoûts où elles exercent, et pour monter, même par procurateur, jusqu'aux chenils qu'elles habitent.

La fille du boulevard doit être rangée dans la seconde classe des prostituées.

C'est, en général, la fille libre et n'appartenant qu'à elle-même, logeant dans les garnis ou dans ses meubles, et ne rendant compte de sa conduite qu'à l'autorité administrative et à l'administration sanitaire.

Nous parlerons tout à l'heure de son véritable maître.

On la désigne sous le nom de fille en carte, nom qui lui vient de la carte de visite sanitaire qu'elle va chercher deux fois par mois au dispensaire, qui porte le nom sous lequel elle s'est fait inscrire et la date du jour où elle a été visitée ; à toute réquisition elle est forcée de justifier de cette carte.

Quant à l'état qu'elle exerce dans le cours de ces promenades crépusculaires et nocturnes, il s'appelle *faire le vague*.

Cette classe est la bourgeoisie de la prostitution. Elle n'a pas de langage spécial, mais seulement quel-

ques mots particuliers qui lui servent à distinguer certains personnages plutôt encore que certains objets.

Ainsi la police, c'est *la rousse*, les inspecteurs sont *les roussards*.

Son amant est son *amant*, mais elle est sa *ménesse*.

La fille au-dessus d'elle est la fille *bon ton*, la fille au-dessous d'elle est la *pierreuse*.

Là se borne à peu près tout son argot.

Les noms qu'elles se donnent entre elles s'élèvent déjà au-dessus des noms des filles de la Cité.

C'est : *Rousselette*, — *Mont-Saint-Jean*, — *Parfaite*, — *Mourette*, — *Roulotte*, — *Raton*, — *Beignet*, — *Crucifix*, — *Peloton*, — *Rosier*, — *Mignarde*, — *Cocote*, — *Bouquet*, — *Cocarde*, — *Chardonneret*, — *Louchon*.

Au crépuscule, elle sort, comme ces phalènes qui viennent tournoyer aux lumières. A onze heures et demie, elle commence à rentrer ; à minuit, elle a disparu.

Qu'a-t-elle fait depuis le matin, et que va-t-elle faire la nuit ? C'est ce que nous allons voir.

Toute fille *faisant le vague* a un amant de cœur, qu'en terme de police on nomme *souteneur*, et qu'en

terme de dames de la halle, on appelle d'un nom plus expressif encore.

Un amant de cœur, c'est étrange, n'est-ce pas ? et cependant cela est ainsi. Le premier mouvement est de se demander :

— Est-ce que ces filles-là ont un cœur ?

Hélas ! oui, mesdames ; il faut bien, les malheureuses, qu'elles tiennent au monde par quelque chose, ne fût-ce que pour épuiser, avec toutes les humiliations de la société, toutes les souffrances de la terre.

Voici les deux causes qui déterminent la prostituée à prendre un amant, c'est-à-dire à se donner ce maître dont nous parlions tout à l'heure.

La première, la plus commune, la plus déterminante, c'est de se rattacher à quelque chose d'humain dans l'état de dégradation sociale où la fille est tombée, à ses propres yeux ; c'est d'avoir quelqu'un qui, dans l'indifférence générale dont elle est entourée, lui prouve qu'il s'intéresse à elle, même en la battant.

La seconde cause est que la corporation des souteneurs ne permettrait pas qu'une fille restât sans amant.

Dans le premier cas, c'est le choix libre et indépen-

dant de la fille qui détermine son affection ; dans le second cas, c'est la nécessité.

Occupons-nous de cette classe curieuse d'individus qui fait, en échappant à son pouvoir, le désespoir de la police.

Auprès de toute industrie, il y a une autre industrie plus basse, qui la cotoie et qui vit d'elle.

Ainsi, la fille publique a près de son industrie, qui l'enrichirait peut-être, l'industrie de l'*homme entretenu*, qui la ruine certainement.

Car le véritable titre à donner à l'amant de cœur de la prostituée, n'est ni le titre que les dames de la halle lui ont donné, ni celui que les agents de police lui donnent, mais bien celui que nous lui donnons.

Le *ruffiano*, comme on dit en Italie, existe peu aujourd'hui en France ; ce sont, en général, les femmes qui ont usurpé leurs honorables fonctions. D'un autre côté, le souteneur de Gil Blas, de Gusman d'Alfarache et de Lazarille de Tormes, qui se cache sous le lit, qui se blottit dans un coffre, qui s'enferme dans une armoire, pour dévaliser l'imprudent visiteur, n'existe plus. On peut, à l'heure qu'il est, si l'on monte chez une fille en carte, poser sa bourse sur la

cheminée, poser sa montre sur la table de nuit, et on les retrouvera où on les a mises.

Nous en revenons donc au titre d'*homme entretenu* que nous avons donné à l'amant de cœur de la prostituée *faisant le vague ;* nous verrons plus tard la différence qu'il y a sur ce point entre celle-ci et la *fille de maison.*

Les hommes entretenus forment une corporation, comme autrefois celle des bouchers, des boulangers et des tailleurs ; seulement, comme toutes les lois de cette corporation sont verbales, comme tous les règlements sont traditionnels, comme rien ne prouve l'association, les tribunaux sont impuissants pour la dissoudre, et la police se borne à la surveiller.

Nous avons dit où se recrutait la prostitution ; disons où se recrute la corporation des *hommes entretenus.*

Le Wauxhall autrefois, le Prado depuis, et le bas Montesquieu maintenant, sont les pépinières où les filles vont, en général, chercher leurs amants de cœur.

Là, elles rencontrent quelque petit ouvrier menuisier, ébéniste, peintre en bâtiments, qui vient dépen-

ser, au profit du plaisir, l'économie de son travail de toute la semaine : la fille l'agace, l'embauche et l'emmène chez elle.

Le lendemain, l'ouvrier qui a l'habitude de se lever à cinq heures du matin se réveille à huit : il est trop tard pour se présenter chez son maître, et commencer sa journée.

D'ailleurs, la fille le retient.

— Mais, dit l'ouvrier, il faut cependant que je gagne mes trois francs.

— En voilà cinq, dit la fille.

Si l'ouvrier accepte, il est perdu ; car il verra qu'il peut gagner par jour, à ne rien faire, deux francs de plus qu'à travailler douze heures.

Mais ce n'est pas le tout qu'un ouvrier soit choisi par une fille pour entrer dans la corporation des amants de cœur : il faut encore qu'il soit reçu par l'association, qui ne veut admettre que des individus dignes du corps.

Vous savez ce qu'on appelait autrefois tâter un soldat : quand ce soldat arrivait au quartier, le spadassin de la compagnie allait lui chercher querelle, et, si le nouveau venu reculait, tout était dit, chacun le

souffletait ou lui crachait au visage jusqu'à ce qu'il eût quitté le régiment.

Il en est ainsi de l'*homme entretenu :* à peine une fille en carte a-t-elle fait un choix nouveau, et s'est-elle donnée à un homme inconnu à la corporation, que le bruit de cet événement se répand dans la corporation, et un des *terribles* saisit la première occasion de lui chercher querelle.

Il va sans dire que, si l'occasion ne se présente pas, le provocateur s'en passe en en créant une.

L'intrus une fois insulté, de deux choses l'une : — ou il refuse le combat, et alors il est hué, honni, conspué, chassé, et cela, par sa maîtresse la première ; il fait donc abnégation de ses prétentions, s'éloigne, rentre dans les rangs de la société qu'il avait abandonnés, y reprend la place qu'il avait quittée, et renonce à tout jamais à l'espoir qui lui avait souri un instant ; — où il accepte la lutte, et alors, on convient des conditions du combat, et du lieu et de l'heure où il sera livré.

L'heure est ordinairement au crépuscule, le lieu une de ces petites rues qui avoisinent les corps de garde ; le mode du combat, la savate.

Puisque nous avons prononcé ce mot, arrêtons-nous-y un instant, il en vaut bien la peine.

La savate est aujourd'hui un art, comme le cancan est une danse ; les gens du monde les ont élevés tous deux à une hauteur qu'on ne les croyait ni l'un ni l'autre destinés à atteindre.

Tant que la savate est restée une lutte populaire, un duel de titi à titi, la savate n'a pas fait de grands progrès, car elle se conservait pure et traditionnelle ; mais la fusion des rangs a amené la rencontre des grands et des petits, de l'homme du monde et du crocheteur : l'absence du respect qu'on portait aux habits de velours et de soie a fait naître le mépris et la haine des habits de drap : autrefois, pour l'homme du peuple, le grand seigneur était un protecteur qui le faisait vivre ; aujourd'hui, pour le dernier manant, l'homme comme il faut est un usurpateur qui lui prend sa part des biens de ce monde.

Tous les matins, il y a des journaux qui, ne sachant pas ce que c'était que la loi agraire chez les Romains, prêchent la loi agraire. Tous les jours, il y a des économistes qui, sous le nom de saint-simoniens, de communistes et de phalanstériens, préconisent le partage

des fortunes et l'abolition de l'hérédité ; tous les soirs, il y a des filous qui mettent la théorie en pratique.

Pour tout homme pauvre, comme nous l'avons dit, l'homme riche est donc aujourd'hui un ennemi ; car il retient son bien, lui enlève sa part de bonheur, et lui impose le travail à l'aide duquel seulement il peut se procurer son pain de chaque jour.

D'ailleurs, si pauvre qu'il soit, et cela est juste, l'homme du peuple est, devant la loi, l'égal de l'homme du monde ; il jouit des mêmes droits, et peut réclamer de tout agent de l'autorité une égale protection.

D'un autre côté, comme en même temps qu'il prenait à l'homme du peuple le désir de monter, il prenait à l'homme du monde le caprice de descendre. Il résulta, de ce double déplacement, un terrain neutre sur lequel le goujat et l'homme comme il faut se rencontrèrent. Ces terrains neutres furent successivement la descente de la Courtille, les bals masqués de Franconi, de la Porte-Saint-Martin, des Variétés, de l'Odéon, de la Renaissance, de Musard, et aujourd'hui de l'Opéra.

Nous désignons, comme on le voit ici, les loca-

lités principales, abandonnant les localités secondaires.

Cette réunion de l'homme du peuple presque toujours envieux avec l'homme du monde quelquefois insolent, amena des rixes ; il n'y avait pas moyen d'élever l'homme du peuple jusqu'au duel à l'épée et au pistolet, force fut à l'homme du monde de descendre jusqu'à la lutte à coups de pied, et le combat à coups de poing.

Presque toujours, grâce à l'habitude de cette sorte de combat et à l'étude qu'en avait faite son adversaire, l'homme du monde fut vaincu.

Toute intelligence veut réagir contre ce qui l'opprime, que l'oppression vienne de la force ou de l'habileté ; l'homme du monde décida donc qu'il rétablirait l'égalité par l'étude.

Dès lors, le besoin du maître de savate se fit sentir dans la société, et le maître de savate fut.

Il y avait bien déjà le maître de bâton ; mais, avec le bâton, on assomme, et la moralité du gouvernement constitutionnel ne permet point qu'on en arrive jusque là ; d'ailleurs, on ne peut pas toujours sortir avec un bâton de longueur, comme un compagnon du tour de France, et, depuis *Germanicus*, on est, comme

chacun le sait, forcé de laisser sa canne à la porte des théâtres.

La savate devint donc, à partir de ce moment, une portion non pas essentielle de l'éducation de l'homme du monde, mais une partie complémentaire de ses arts d'agrément.

Les trois quarts de nos jeunes gens comme il faut, de ce qu'on appelait autrefois nos dandys, et de ce qu'on appelle aujourd'hui nos lions, sont les premiers *savatiers* du monde.

Mais l'art de la savate se traîna d'abord dans les errements connus, le professeur s'en tint aux traditions vulgaires, et l'homme du monde, après une étude plus ou moins longue de cet art, se trouva tout bonnement, sous ce rapport, l'égal de l'homme du peuple.

C'était déjà beaucoup pour lui qui avait été longtemps son inférieur, mais ce n'était pas assez, ce n'était pas le tout de pocher un œil, d'écraser un nez ou de déchirer une jambe : il fallait rentrer chez soi avec les tibias intacts, le nez préservé et les yeux sains et saufs.

Or, pour parvenir à ce résultat, ce n'était point as-

sez d'arriver à être l'égal de l'homme du peuple, il fallait l'écraser par une puissante supériorité.

Les individus naissent en harmonie avec leur temps. Si les grandes époques manquent parfois aux hommes, il est bien rare que les hommes manquent jamais aux grandes époques : un homme de génie apparut.

Cet homme, c'est Charles Lacour.

Charles Lacour commença par étudier la savate, et, arrivé à une force supérieure, d'écolier, il se fit maître, tout en convenant cependant — ce qui est rare chez les professeurs — que la savate, même comme il l'enseignait, était un art incomplet.

Il rêvait donc nuit et jour aux moyens de perfectionner cet art.

Comme il était plongé au plus profond de ses calculs théoriques, il entendit parler de *la boxe*.

Quand je faisais partie de la garde nationale, et que mon sergent, avec grand'peine, m'avait fait faire demi-tour à droite, il s'arrêtait, haletant, s'essuyait le front avec son mouchoir, puis me disait, d'une voix lente, accentuée et solennelle, afin de rendre la démonstration plus lucide :

— Maintenant, monsieur Dumasse, demi-tour à gauche est exactement la même chose que demi-tour à droite, excepté que c'est tout le contraire. — Allez !

Eh bien, pour me servir de la démonstration de mon sergent, qui m'a toujours paru la figure la plus claire de l'école de peloton, je redirai après lui :

« La boxe est exactement la même chose que la savate, excepté que c'est tout le contraire. — Allez ! »

En effet, écoutez bien ceci : et vous en tirerez encore cette conséquence politique qu'il y a, outre la haine nationale, une antipathie naturelle entre l'Anglais et le Français, n'en déplaise aux prôneurs de l'alliance anglaise.

En effet, l'Anglais, dans la boxe, — la boxe est la savate de l'Angleterre, — a perfectionné l'usage des bras et des poings, tandis qu'il n'a considéré les jambes et les pieds que comme des ressorts destinés à rapprocher ou à éloigner le boxeur de son adversaire.

Tout au contraire, dans la savate, qui est la boxe de la France, le Parisien avait fait de la jambe et du pied les agents principaux, ne considérant les mains que comme armes défensives.

Il en résulte que l'Anglais perd toute la ressource

qu'il peut tirer des pieds, tandis que le Français perdait toute l'aide qu'il pouvait espérer des mains.

Charles Lacour rêva cette grande entreprise, cette splendide utopie, ce suprême perfectionnement de fondre ensemble la boxe et la savate.

Il partit pour l'Angleterre, et, sans leur dire qui il était, il prit comme un écolier ordinaire, des leçons de Swift et d'Adams, les deux premiers boxeurs de Londres.

Puis, lorsque l'écolier se sentit maître, il revint à Paris, et mit sa théorie en pratique.

De cette combinaison est née la savate contemporaine; cet art terrible qui met l'homme qui le possède en état de lutter, non-seulement avec un homme plus fort que lui, mais avec quatre hommes d'une puissance supérieure à la sienne.

A partir de ce moment, et grâce à la réunion des pieds et des poings, qui fait des quatre membres dont Dieu, dans sa prévoyance, a doué l'homme, des armes tour à tour défensives et offensives, la victoire de l'homme du monde sur l'homme du peuple ne fut plus douteuse, et la supériorité se trouva établie en faveur de l'aristocratie.

Nous disions donc avec raison que la savate était un art.

Maintenant que nous l'avons prouvé, revenons à notre sujet, dont cette digression nous a écarté, sans cependant nous en faire sortir.

Si donc, comme nous l'avons dit, le néophite accepte le défi, les deux champions, accompagnés de leurs témoins, se rendent au lieu désigné, et, là, le combat s'engage.

C'est une chose non moins curieuse à voir qu'un duel, je vous jure.

D'abord, comme dans un duel, où les adversaires se tâtent l'un l'autre par des dégagements et des feintes, chaque *savatier* commence par ce qu'on appelle les coups de principes : attaquant par les coups de pied bas, qui ont pour but de mettre à nu les os des jambes, ripostant par les coups de pied d'arrêt, qui ont pour résultat de couper le diaphragme. Au bout d'un instant de cette lutte préparatoire, comme ils ne connaissent pas encore la boxe-savate et qu'ils s'en tiennent à l'art primitif, c'est-à-dire qu'ils ne se servent que des pieds, ils essayent de se passer la jambe. Enfin, si habiles qu'ils soient tous deux, l'un d'eux finit toujours

par tomber ; alors, et le plus souvent, une fois à terre, il s'avoue vaincu, non pas en demandant franchement grâce et merci, comme faisaient nos anciens chevaliers, — peste ! le Français moderne est trop fier pour cela — mais en disant : « J'en ai assez ! » distinction subtile qui tend à faire croire que le vaincu se retire, non pas parce qu'il reconnaît un vainqueur, mais parce que le jeu qu'il joue commence à l'ennuyer.

Si le... nous cherchons un mot pour ne pas dire vaincu, si le... terrassé prononce la phrase sacramentelle, son adversaire cesse de frapper à l'instant même, quelle que soit la haine qui l'enflamme, quel que soit le nombre de coups de pied qu'il ait reçus, quelque soit enfin son désir de les rendre. — Le *J'en ai assez* est un talisman suprême, un appel toujours entendu. Un savatier, qui, après ce mot prononcé, toucherait un autre savatier autrement que pour l'aider à se relever, serait un homme aussi profondément déshonoré qu'un duelliste qui, après avoir désarmé son adversaire, lui passerait son épée au travers du corps.

Mais, si, en tombant, le champion ne dit rien ; si, malgré la position fâcheuse où il se trouve, il continue à se défendre, alors c'est autre chose, et il n'y a

plus ni grâce ni merci. Celui qui est resté debout tourne autour de celui qui est couché, et essaye de le frapper à la tête ; et il frappe jusqu'à ce qu'il soit parvenu à lui laisser sur le visage une de ces empreintes visibles et honteuses, qu'en terme d'art on appelle expressivement *le cachet*.

Une fois qu'il a passé par une pareille épreuve, fût-il vaincu, ce qui lui arrive presque toujours, l'amant de cœur est reçu dans la corporation.

Mais aussi s'il est vainqueur !

Sa position est faite à l'instant même, les filles se le disputeront; il peut se mettre au prix qu'il voudra, et, si une fille n'est pas assez riche pour l'entretenir, elles se mettront deux, trois, quatre s'il le faut, pour le payer à son prix.

Il y a un de ces messieurs qu'on rencontre le soir sur le boulevard, avec des gants blancs, un habit bleu ou marron à boutons ciselés, un pantalon de couleur tendre qui dessine ses formes, et dont rien ne trahit la position sociale qu'un chapeau légèrement incliné sur l'oreille, et le mouchoir de coton que, de temps en temps, il tire fastueusement de sa poche pour faire semblant de se moucher.

Il est entretenu par cinq femmes qui lui donnent chacune dix francs par jour ; ce qui lui fait un revenu annuel de dix-huit mille francs

Aussi, quand il passe sur le même boulevard que ses maîtresses, comme celles-ci en sont fières et comme les autres en sont jalouses !

Et cependant, le triomphe de ces pauvres filles qui se ruinent pour lui est incomplet; elles ne seront contentes, disent-elles elles-mêmes, que lorsque M. T*** aura un tilbury.

Vous me direz qu'avec dix-huit mille francs, c'est-à-dire avec la moitié de ce qu'a de nos jours un fils de France, M. T*** pourrait bien prendre l'élégante locomotive qu'ambitionnent pour lui ses maîtresses.

Oui, sans doute ; mais M. T*** est un garçon économe et qui songe à l'avenir : il n'aura pas toujours trente-sept ans, un poignet d'Alcide et un tempérament de fer. Il lui faut une ressource qui lui ménage une vieillesse honorable et honorée, et M. T***, comme la plupart de ses confrères, loue des garnis, *au jour*.

Un mot de cette industrie, inconnue très-certainement à la plupart de nos lecteurs.

La somme que reçoit, dans les beaux quartiers de

Paris, un homme entretenu par une fille est celle de dix francs par jour, c'est-à-dire les appointements d'un chef de bureau à la préfecture de la Seine, à la Liste civile ou au ministère de l'intérieur.

En général, il en dépense cinq avec une autre fille, — nous reviendrons à ce point tout à l'heure, — et met les cinq autres de côté.

Puis, quand il a une somme suffisante, il prend des garnis au mois, qu'il sous-loue au jour.

Tous les soirs, il va faire sa recette. Si on ne lui paye pas son loyer, il s'en indemnise lui-même en s'adjugeant un fragment de la parure de sa pensionnaire, ou un châle, ou un chapeau, ou un bijou. Le lendemain ou le surlendemain, si on lui paye l'arriéré, il rend l'objet. Le troisième jour, l'objet est vendu, et il n'y a plus rien à réclamer, le produit de la vente eût-il dépassé de beaucoup le total de la dette.

M. T*** a une douzaine de chambres garnies qu'il loue ainsi au jour, et dont il va en personne recevoir le loyer chaque soir.

On conçoit surtout combien, pour cette recette quotidienne, un tilbury lui serait utile.

Au reste, les hommes entretenus ont les mêmes in-

clinations, les mêmes défauts et les mêmes vices que les femmes auxquelles nous empruntons l'épithète sous laquelle nous les désignons. Ils trompent la femme qui les payent, dépensent avec des maîtresses l'argent qu'elles leur donnent, leur font des scènes de jalousie, et les battent le soir quand elles n'ont pas fait une recette convenable.

Aussi, chaque amant de cœur surveille-t-il sa maîtresse, non pas pour s'assurer qu'elle lui est fidèle, tout au contraire, mais pour ne pas lui laisser de possibilité de le tromper sur le résultat de ses disparitions : il la suit de l'autre côté du boulevard, ou l'épie embusqué au coin d'une borne.

Cela s'appelle *filer sa ménesse*.

Il ne lui passe aucune faiblesse, excepté celles que, de temps en temps, elle est forcée d'avoir pour les *roussards*. On sait que les *roussards* sont les agents de la surveillance sanitaire.

A onze heures et demie, chacun *ramasse sa ménesse*, c'est-à-dire rentre avec sa femme. On fait les comptes, et l'amant de cœur reçoit son dû, dont il va presque toujours, malgré les pleurs de sa maîtresse, manger une partie avec une autre femme.

S'il reste, c'est pour être nourri par elle le lendemain.

Quant à l'emploi du temps des filles en carte chez elles, il se divise, comme on le comprend bien, selon les goûts ou les tempéraments. Le plus grand nombre reste couché fort tard. Celles qui savent lire, lisent les romans de Florian ou d'Anne Radcliffe, cherchant dans cette lecture des émotions douces ou terribles, des amours pastorales ou des passions sanglantes : tout ce qui est en opposition enfin avec leur vie habituelle et leurs émotions de tous les jours. Quant aux livres licencieux, si appréciés dans les colléges et si recherchés dans les couvents, ils n'entrent jamais chez une prostituée. Qu'auraient-ils d'intéressant pour elle qui sait toutes les choses infâmes, et qui, sous ce rapport, n'a plus rien à apprendre? C'est elle qui est le livre.

Il y en a d'autres qui cousent, qui brodent, qui font de la tapisserie ; mais la chose est rare. La paresse est le défaut capital de la fille publique.

Le soir venu, — et, en général, elles voient venir le soir avec une grande tristesse, — elles s'habillent, descendent, et recommencent le métier qu'elles ont fait la veille.

Cette vie si uniforme, si monotone, si pareille, a cependant ses jours tragiques qui se représentent deux fois par mois : ce sont les jours du *Dispensaire*.

Le Dispensaire est le lieu où les filles en carte subissent la visite, et son établissement date de l'année 1802.

Chaque fille, comme nous l'avons dit, reçoit, au commencement de l'année, une carte sur laquelle est relaté le nom sous lequel elle s'est fait inscrire, et qui présente, en outre, un timbre sec, et plusieurs petites cases dans lesquelles sont inscrites les dates des visites.

Toute fille en carte qui ne se présente pas au jour voulu, — ce qui est facile à vérifier par la date de la première visite, — est punie fort sévèrement. Il en résulte que, si terrible que soit pour elles cette inspection, elles préfèrent encore la visite à la punition.

Le Dispensaire est situé au coin de la rue de Jérusalem, près de l'arcade Jean-Goujon. Les filles en carte s'y rendent avec leurs amants de cœur, qui les attendent à la porte : elles entrent alors dans une grande salle où elles attendent leur tour, confondues les unes avec les autres, sans distinction de hiérar-

chie, soie, bure, velours et haillons pêle-mêle. Puis leur numéro d'ordre arrive, on les appelle, et elles passent dans la chambre d'examen.

Dans la prison et à l'hôpital, l'inspection se fait sur une espèce de table pareille à celle dont on se sert pour les grandes opérations chirurgicales. La fille se couche sur cette table, et le médecin procède à la visite, qui se fait surtout à l'aide du spéculum.

Mais, quels que soient les avantages qu'offraient cette table, on a dû y renoncer au Dispensaire. Pourquoi cela? Le voici. Écoutez-bien, la raison est étrange :

Les élégantes viennent avec leur chapeau; en se couchant sur cette table, elles froissaient leur chapeau, qu'il eût été trop long de défaire et de remettre, chaque médecin devant visiter vingt-cinq femmes, et faire ce qu'on appelle leur folio par heure. Or, comme, pour la plupart du temps, elles n'avaient que cet unique chapeau, cette circonstance de la détérioration d'une partie si importante de leur toilette, multipliait le nombre des récalcitrantes et des insoumises, à un tel point qu'il fallut renoncer à la table, quelque avantage qu'elle présentât.

Il fallut donc se contenter d'un fauteuil.

Ce fauteuil, à dos renversé, que dépassent le cou et la tête, est élevé sur une espèce d'estrade où la patiente monte à l'aide d'un escabeau. Puis, la visite faite, si elle est reconnue saine, on lui vise sa carte, on lui remplit son folio, et on la renvoie.

Alors, ce sont des cris de joie, des transports de bonheur entre l'amant et elle : on a quinze jours de tranquillité devant soi, quinze jours d'abondance, quinze jours de liberté.

Mais si, au contraire, la fille est malade, sur un signe du médecin elle est saisie, enlevée et conduite au Dépôt, malgré ses cris, ses pleurs, ses gémissements, et cela à l'instant même, à la minute, à la seconde.

Là, elle reste avec une centaine d'autres pestiférées comme elle, jusqu'à ce que la visite soit finie ; puis on les entasse six par six dans des fiacres, et on les conduit à Saint-Lazare.

Le trajet est chose curieuse, car les amants suivent aux portières, échangeant avec ces malheureuses des signes, des paroles, des protestations. Un instant, les pauvres créatures pourraient se croire aimées de leurs

amants. Hélas! il n'en est rien : les malheureux pleurent leur industrie détruite, leur spéculation ruinée, leur prospérité interrompue.

Puis, une fois guérie, la recluse sort de Saint-Lazare, et retrouve son amant infidèle et rançonnant quelque autre de ses camarades.

Elle refait un autre amant qui l'espionne, la ruine et la bat comme le premier, et la même vie recommence.

Maintenant que nous en avons fini avec les filles en carte, passons aux filles en maison.

Les filles en maison se divisent en deux classes :

Les filles d'amour.

Les pensionnaires.

Ces deux classes sont réunies sous la seule dénomination de filles à numéro.

Ce nom de filles à numéro leur vient de ce qu'au lieu d'avoir une carte comme les filles qui exercent pour leur propre compte, elles n'ont qu'un simple numéro d'ordre.

La fille d'amour livre son corps pour la nourriture et le vêtement : on lui laisse un jour par semaine pendant lequel elle exerce pour son propre compte.

La pensionnaire travaille de compte à demi, c'est-à-

dire qu'elle partage sa recette avec la dame de maison; et, sur ce qui lui reste, s'habille et paye trois, quatre ou cinq francs de nourriture, selon l'élégance de l'établissement où elle se trouve.

L'intérêt de la dame de maison est d'endetter ses filles, afin qu'elles ne passent pas dans un autre établissement.

Quelques-unes, cependant, font, malgré tout cela, des économies assez considérables. Il y a certaines de ces filles qui ont jusqu'à vingt-cinq ou trente mille francs placés sur le grand-livre.

Les filles qui habitent les grands établissements manifestent un profond mépris pour les filles en carte, qui leur rendent ce mépris en haine; c'est l'aristocratie de la prostitution.

Aussi leurs noms se ressentent-ils de leur prétention à une supériorité sociale.

Elles s'appellent :

Armide, — *Nathalie*, — *Olympe*, — *Zulma*, — *Armande*, — *Azélina*, — *Palmire*, — *Flavie*, — *Sydonie*, — *Arthémise*, — *Octavie*, — *Flora*, — *Isménie*, — *Balzamine*, — *Aspasie*, — *Antonia*, — *Fanny*, — *Lucrèce*, — *Rosa*, — *Léocadie*.

Les filles à numéro ne sortent pas, ou sortent très-peu ; elles se contentent de recevoir des visites.

Les chambres où elles reçoivent ces visites ont un aspect tout particulier, une physiologie tout individuelle, qui tient de l'hôtel garni et de la maison bourgeoise.

Le mobilier se compose, en général, de rideaux blancs, de canapés rouges, de tableaux représentant Napoléon, l'impératrice Joséphine, le prince Eugène et les *Adieux de Poniatowski à sa famille ;* d'une pendule flanquées de deux vases de porcelaine sous des globes, d'un feu qui ne brûle jamais, et d'une psyché, que les filles appellent généralement une *apschiché.*

Tout objet d'ameublement qui se peut mettre dans la poche est généralement supprimé.

La vie de la fille en numéro est encore moins accidentée, comme on le comprend bien, que celle de la fille en carte : l'une cherche, l'autre attend ; et, si monotone qu'elle soit, c'est toujours une distraction que de *faire le vague.*

Puis celles-ci n'ont point la ressource quotidienne de l'amant de cœur, elles sont forcées de s'en tenir à l'amant hebdomadaire.

Aussi, n'ayant qu'un jour sur sept, mettent-elles toujours pour condition que ce jour sera le dimanche. Or, le dimanche est le grand jour des commis et des étudiants ; cela tombe à merveille.

Les dames en numéro ne payent pas leurs amants ; elles se font, en général, passer à leurs yeux pour des femmes entretenues par des Anglais, des banquiers et des agents de change.

Comme elles sont, d'habitude, assez élégamment mises, ceux qu'elles veulent tromper se laissent prendre à leur mensonge. Mensonge qu'ils ne peuvent pas démasquer, le prix d'entrée de l'établissement qu'habitent ces dames, étant, en général, fort au-dessus de leurs moyens pécuniaires.

Aussi, le lundi matin, commis et étudiants rentrent-ils, d'un petit air fat, dans leurs magasins et dans leurs hôtels garnis, en parlant tout haut de leurs bonnes fortunes, avec de grandes dames, dont ils montrent les cheveux roulés dans un médaillon, et dont ils gravent discrètement, sur les vitres de leur chambre, les simples initiales, de peur de compromettre leurs nobles conquêtes.

Ce sont là les baronnes, les comtesses et les mar-

quises qui rendent la vie si malheureuse aux pauvres grisettes.

Aussi, pour les filles en numéro, filles d'amour ou pensionnaires, le dimanche est-il le jour heureux, le jour désiré pendant six jours, le jour attendu toute la semaine, le jour dont le reflet se répand sur tous les autres jours.

Maintenant, à part l'exercice de son métier, à quoi se passent les autres jours?

D'abord, la fille est surtout paresseuse; elle se lève le plus tard qu'elle peut. Deux fois par semaine, la marcheuse la conduit au bain, et l'accompagne, de crainte qu'elle n'aille ailleurs. Puis elle rentre déjeuner dans sa chambre, passe de sa chambre dans la chambre commune, où se trouvent ses compagnes, et joue aux cartes ou au loto; au loto surtout, le loto est le jeu de prédilection de la fille à numéro. J'espère qu'on ne me fera pas l'humiliation de croire que j'ai risqué un calembour.

Si des visites se présentent, on appelle ces demoiselles selon leur tour de rôle. Il arrive aussi parfois que les visiteurs les font demander par leur nom; ce sont les tours de faveur.

A quatre heures, on dîne en communauté : chacune a sa place habituelle, comme dans une table d'hôte : la dame de la maison tient le milieu et veille à ce que tout se passe dans les convenances. Chez quelques dames de maison, il y a une amende pour toute fille qui jure ou tient un propos licencieux.

Le dîner est copieux : il se compose de la soupe, du bœuf, d'un bon rôti et d'une salade gigantesque, servie dans un saladier monstre. Ce saladier est traditionnel, c'est le palladium de l'établissement ; on peut juger de la valeur que la superstition lupanarienne y met en voyant les attaches qui consolident ses nombreuses félures.

Les filles à numéro sont visitées une fois par semaine et à domicile. Le jour et l'heure de la visite sont toujours fixés d'avance, afin que le médecin ne les trouve pas absentes ou occupées. Si une fille est reconnue atteinte d'une maladie contagieuse, elle est signalée à la dame de maison, qui, à l'instant même et sous peine d'amende considérable, est sommée de la retirer de la circulation. En conséquence, la fille signalée est immédiatement consignée dans sa chambre, et, le lendemain, elle doit se présenter au

Dispensaire, où elle subit une seconde visite. Si cette seconde visite confirme le jugement porté sur elle à la première, elle est aussitôt conduite au Dépôt et, de là, transférée à l'hôpital.

Le lendemain, le commis ou l'étudiant reçoit une lettre qui lui apprend que sa baronne, sa comtesse ou sa marquise est partie pour les eaux.

Maintenant, quelques mots sur la façon dont disparaissent, arrivées à un certatn âge, ces trente ou trente-cinq mille filles publiques qui forment la moyenne des prostituées de Paris.

Dans les différents tableaux, établis par le relevé des inscriptions faites au bureau des mœurs, on peut voir que la prostitution peut comprendre cinquante ans de la vie d'une femme.

Ainsi, par exemple, sur une moyenne de trois mille cinq cents filles qui se livrent à la débauche, il est démontré que deux ont commencé à dix ans et que une a fini a soixante-deux ans; mais, de vingt-huit à trente ans, le nombre diminue de moitié; mais, passé trente-neuf ans, toute fille qui exerce n'est plus qu'une exception; il résulte donc que, sur trente ou trente-cinq mille prostituées qui, ainsi que nous l'a-

vons dit, forment la moyenne annuelle, un dixième doit disparaître chaque année.

Où passe ce dixième? que devient cet amortissement? par quelle soupape sociale s'évaporent ces trois mille créatures humaines?

Le plus grand nombre prend un état.

D'autres entrent comme domestiques dans différentes maisons, et souvent dans les établissements mêmes où elles ont exercé.

D'autres retournent dans leur pays;

D'autres restent en prison;

D'autres entrent dans des dépôts;

Enfin, d'autres meurent.

Veut-on savoir comment a disparu des contrôles de la prostitution un chiffre de cinq mille quatre-vingt une filles; en voici le tableau:

972 Ont pris divers états:

392 Se sont faites couturières, brodeuses, giletières, bretellières, gantières, frangières, dentellières, passementières, etc., etc.

108 Sont devenues dames de maison.

86 Blanchisseuses.

83 Marchandes des rues.

48 Chiffonnières.

47 Modistes et fleuristes.

47 Écaillères.

33 Marchandes à la toilette.

28 Chapelières et cordonnières.

19 Polisseuses de métaux.

17 Cardeuses de matelas.

17 Actrices ou figurantes sur les théâtres de Paris et de la province.

14 Brocheuses et relieuses.

13 Sages-femmes, dont plusieurs reçues à la Maternité.

11 Infirmières dans les hôpitaux.

8 Portières.

1 Maîtresse de musique dans un grand pensionnat.

247 Ont formé les établissements suivants :

53 Des boutiques de mercerie et de parfumerie.

37 Des boutiques de fruitières.

37 Des magasins de nouveautés.

38 Des cafés et des estaminets.

27 Des magasins de modes.

14 Des maisons garnies.

14 De petites boutiques de quincaillerie.

12 Des restaurants.

5 Des pensions bourgeoises.

3 Des cabinets littéraires.

1 Un débit de papier timbré.

1 Un débit de tabac.

461 Sont entrées comme domestiques :

69 Chez des restaurateurs, limonadiers, marchands de vins, rogomistes, etc., etc.

49 Chez des tourneurs, des ébénistes, des menuisiers, des serruriers.

47 Chez des épiciers, fruitiers, boulangers.

33 Chez des employés et des rentiers.

28 Chez des gens riches, chez des femmes titrées, en qualité de bonnes d'enfants ou de femmes de chambre.

19 Chez des magistrats, des avocats, des médecins et des artistes.

19 Chez des négociants et fabricants en boutique.

16 Chez d'anciens militaires retraités.

14 Chez des vieillards et des infirmes, en qualité de garde-malades.

9 Chez de gros négociants, en qualité de demoiselles de boutique et de comptoir.

5 Dans des pensionnats.

153 Dans des maisons restées sans désignation.

Enfin :

239 Ont été rayées par suite de leur renvoi dans leur pays, par les bons offices des dames de charité ou d'autres personnes.

1,206 Ont pris des passe-ports pour s'établir d'une manière définitive en différents pays.

319 Ont été placées dans des maisons de repentir et de retraite.

254 Ont été reprises par leurs parents, qui en ont répondu.

185 Ont disparu par suite de condamnations judiciaires.

177 Par suite d'infirmités graves, les empêchant de continuer leur métier.

138 Ont été emmenées par la gendarmerie.

114 Se sont retirées en prouvant qu'elles avaient des rentes sur l'État ou des moyens positifs d'existence.

101 Ont été réclamées par des gens riches qui vivaient avec elles maritalement.

11 Ont été acheminées sur le dépôt de Saint-Denis.

28 Ont été reprises par leurs maris qui les avaient abandonnées.

428 Sont mortes.

Enfin, si l'on veut pousser l'investigation jusqu'au bout, et savoir comment sont mortes ces quatre cent vingt-huit malheureuses; on trouvera que

48 Ont succombé à domicile, à la suite de maladies.

108 Dans les infirmeries de la prison.

264 Dans les différents hôpitaux de Paris.

2 Ont été assassinées.

4 Se sont noyées.

2 Se sont pendues[1].

1. Parent-Duchatelet.

II

LORETTES

Quand le grand-duc Ferdinand rentra, en 1814, à Florence, d'où il était exilé depuis dix ans, et qu'il vit les changements que nous avions faits dans le chef-lieu de la préfecture de l'Arno, il s'écria plein d'admiration pour nous :

— Mon Dieu, quel malheur que ces diables de Français ne soient pas restés dix ans de plus dans ma capitale !

En effet, en moins de dix ans, Florence avait subi une transformation complète. Il en est de même de Paris : un Parisien qui l'aurait quitté il y a vingt ans et qui y rentrerait aujourd'hui, ne reconnaîtrait plus sa ville natale.

Or, parmi tous ces quartiers qui se sont élevés à l'envi l'un de l'autre, il y a un quartier qui semble bâti par la baguette d'une fée.

C'est le quartier Notre-Dame de Lorette.

Il est vrai que la forme des bâtisses ajoute encore au fantastique de la chose. Comme pour répondre au défi de Victor Hugo, les architectes se sont mis à l'œuvre, et chacun a été trouver son entrepreneur, avec des plans de maisons italiennes, espagnoles, grecques ; on eût dit qu'on avait tout à coup retrouvé et rouvert les cartons de Jean Goujon, de Raphaël et de Palladio. Les entrepreneurs, émerveillés de tous ces dessins qui ne pouvaient manquer de séduire la fashionable badauderie des Parisiens, se sont mis à l'œuvre, et les maisons sont sorties de terre à vue, comme les décorations de l'Opéra, qui les regardait étonné de se voir surpassé en vitesse. En effet, ce quartier improvisé se peupla avec cette miraculeuse rapidité qui restera toujours un problème, non pas de grands seigneurs, de riches capitalistes, ou de grands propriétaires comme l'avaient pensé les entrepreneurs ; mais d'artistes, de gens de lettres, de peintres, de statuaires, de chanteurs, de comédiens, de dan-

seurs, de danseuses, et surtout d'une nouvelle race toute fraîche éclose au milieu de la population parisienne, et qui resta quelque temps sans nom.

Cette race appartenait entièrement au sexe féminin : elle se composait de charmants petits êtres propres, élégants, coquets, qu'on ne pouvait classer dans aucun des genres connus : ce n'était ni le genre fille, ni le genre grisette, ni le genre courtisane.

Ce n'était pas non plus le genre bourgeois.

C'était encore moins le genre femme honnête.

Bref, ces jolis petits êtres, sylphes lutins ou démons, bourdonnaient donc, depuis deux ou trois ans déjà, autour de cette mondaine église qu'on venait d'élever plutôt comme un boudoir à Notre-Seigneur, que comme un temple à Dieu, pareils à des papillons voltigeant autour d'une lumière, à des abeilles autour d'une ruche, à des colibris autour d'une cage, sans qu'aucun savant, sans qu'aucun académicien, sans qu'aucun philosophe, sans que Cuvier, sans que Humboldt, sans que Geoffroy Saint-Hilaire, fussent encore parvenus à les classer, ou à leur trouver un nom en harmonie avec leur tournure ; un de ces noms qui vont à la chose qu'ils désignent, comme l'her-

mine va à la blanche genette de Bretagne, comme l'oiseau de paradis va au roi emplumé de l'air, comme la luciole va à la mouche volante qui, à chaque mouvement de son aile, fait jaillir une étincelle au milieu des nuits embaumées de Nice, et des transparentes ténèbres de Naples et de Palerme.

Mais voilà qu'un de nos hommes d'esprit, un de nos hommes élégants, un de nos hommes de lettres, habitué à étudier sous toutes ses faces le sujet qui préoccupait alors la société, M. Nestor Roqueplan enfin, fit ce que n'avaient pu faire ni Geoffroy Saint-Hilaire, ni Humboldt, ni Cuvier, ni les philosophes, ni les académiciens, ni les savants, et, dans le numéro des *Nouvelles à la main* du 20 janvier 1841, reconnut que c'était un genre absolument nouveau, une variété de l'espèce femme, un produit de la civilisation contemporaine n'ayant aucun précédent parmi les sociétés passées, et qui devait prendre sa place dans une des cases de la population parisienne sous le nom de *LORETTES.*

Le nom était joli, et c'est beaucoup en France qu'un joli nom ; puis il avait le mérite de peindre parfaitement l'objet qu'il représentait ; aussi fut-il adopté à

l'instant même. Mais ce qui le répandit surtout, ce fut le ravage que celles qui le portaient firent bientôt dans la société. Rien ne popularise comme le mal : y a-t-il un homme, si ignorant qu'il soit, qui ne sache ce que c'est que la peste ou le choléra, que Tibère et que Néron ?

En effet, art et finance, bourgeoisie parvenue et aristocratie ruinée, fils de banquiers, fils de famille, fils de prince, fils de roi, tout se jeta dans la lorette. De tout côté, on entendait un concert de plaintes et de récriminations, plaintes d'oncles, plaintes de pères, plaintes de mères; récriminations de fiancées à qui on avait enlevé leurs fiancés, de femmes à qui on avait enlevé leurs maris, de maîtresses à qui on avait enlevé leurs amants : enfin, la lorette, qui n'avait été jusque-là qu'un objet de curiosité, devint presque un objet de terreur.

Dès lors, on examina la lorette sous ses rapports sociaux, politiques et intellectuels : on voulut la connaître pour la combattre, l'étudier pour se défendre. On se livra à son endroit à des études physiologiques profondes, et voici ce que l'on reconnut :

La lorette a une origine fantastique ; si on l'inter-

roge sur ses parents, c'est la fille de quelque colonel de l'Empire, de quelque capitaliste ruiné, de quelque émigré mort sans avoir touché son indemnité; elle porte des noms analogues à son origine, s'appelle Marie de Latour, et alors elle descend de la famille de Virginie; elle s'appelle Rose Duplessis, et alors elle est parente des Mornay; elle s'appelle Élisa de *Mémorency*, et alors elle est alliée aux premiers barons chrétiens.

Puis, si l'on ne se contente pas de cette généalogie quelque peu superficielle, et, en général, on s'en contente si la lorette est jolie, et que, par curiosité, par entêtement ou par amour de la science, on remonte de l'appartement à la chambre garnie, de la chambre garnie au cabinet meublé, on découvrira que la lorette sort presque toujours de quelque loge de portier, et que son père, comme le savetier du *Jules César* de Shakspeare, est chirurgien en vieille chaussure.

Quant à cela, qu'importe! Trilby, le charmant lutin de Nodier, avec sa petite voix si douce, son corps si transparent, ses ailes si légères et si diaprées, Trilby lui-même n'est-il pas sorti de l'âtre d'un pauvre paysan écossais?

Cette origine poétisée, autant qu'il a été en nous de le faire, disons donc qu'à quelques exceptions près, c'est de la loge du portier que sortent nos Trilbys parisiens.

Comment de pareils êtres, me dira-t-on en voyant le père et la mère, ont-ils pu produire une si souple, une si gracieuse, une si séduisante créature ?

Dame ! la portière n'a pas toujours été vieille, ridée, impotente : elle a été vive, pimpante et jeune ; alors, elle montait lestement ses quatre étages ; elle avait ses quinze francs par mois pour faire le ménage du locataire du troisième, dix francs pour celui du quatrième, cinq francs pour celui de la mansarde.

Au troisième était un jeune officier de la garde royale appartenant à quelque vieille famille de cette belle aristocratie qui s'en va ; au quatrième, un jeune avocat appartenant à cette pauvre bourgeoisie qui commence ; au cinquième, un jeune peintre qui n'appartenant à rien du tout, qui n'ayant jamais dans les registres du passé pu parvenir à savoir comment il s'appelait, avait résolu dans les archives de l'avenir de s'appeler Raphaël.

La jeune, pimpante et vive portière entrait donc à

toute heure dans l'appartement, dans le salon, et même dans la chambre à coucher de ses clients ; ses clients faisaient de beaux rêves, dans lesquels ils étendaient les bras vers quelque femme : elle les réveillait au milieu de ces rêves, et, quand on n'est pas encore bien réveillé, — j'en demande pardon à nos Éves de velours, de satin et de soie, — une portière vive, pimpante et jeune, ressemble, à s'y tromper, à une femme.

De là la lorette, peut-être. Mais, comme on le comprend bien, ce n'est qu'une supposition, une théorie, un système. Je ne voudrais pas avancer un fait si grave sans preuves, et j'avoue que j'en manque entièrement.

Bref, la lorette est... Ne cherchons pas son origine, si son origine est destinée à rester plongé dans les ténèbres du doute ou dans les mystères de l'inconnu. Et, tout en admirant la féconde prodigalité du Seigneur, qui, lorsque nous avions déjà les fleurs, les papillons, les colibris, les sylphes, les lutins, les grisettes, les élèves du Conservatoire, les demoiselles des Variétés et les filles de l'Opéra, nous donne encore les lorettes, disons dans notre reconnaissance :

La lorette EST parce qu'elle EST.

Maintenant, quelle est l'éducation qu'a reçue la lorette?

Oh! quant à cela, nous sommes forcé de l'avouer, la lorette n'a reçu aucune éducation.

Cependant, ses parents lui ont fait apprendre à lire; mais elle a appris à écrire elle-même, et cela se voit facilement.

Comment et pourquoi la lorette a-t-elle appris à écrire?

Par nécessité : il fallait écrire à sa couturière, à sa modiste, à son tapissier; il fallait surtout répondre à ses Arthurs.

C'est encore à M. Nestor Roqueplan que nous devons cette heureuse classification d'une nouvelle espèce destinée à faire le pendant de la lorette.

Toute race animale a, dans ce monde, son masculin et son féminin.

L'amour étant une loi de la Création, la reproduction une nécessité de la nature.

L'Arthur est donc l'amant de la lorette.

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce que l'Arthur?

Pour être juste, et pour rendre à César ce qui ap-

partient à César, je devrais renvoyer mes lecteurs à ce même numéro du 20 janvier 1841 que j'ai déjà cité; mais, comme ce serait un retard pour mes lecteurs, et que je suis trop adroit et trop dramatique surtout pour suspendre l'intérêt à cet endroit important du récit où je suis arrivé, je dirai moi-même ce que c'est que l'Arthur.

L'Arthur est de l'espèce bipède, ce que Diogène appelait un animal à deux pieds et sans plumes. — *Genus homo.*

Seulement, l'Arthur ne s'appelle Arthur que de dix-huit à trente ans. Jusqu'à dix-huit ans, il s'appelle de son nom de baptême Pierre, Paul, François, Philippe, Emmanuel, Justin, Adolphe, Horace ou Félicien.

Passé trente ans, il s'appelle de son nom de famille : M. Durand, M. Berton, M. Legrand, M. Lenoir, M. de Preuilly, M. Delaguerche, M. de Barou ou M. de Chemillé.

Mais, pendant douze ans, il s'appelle invariablement Arthur.

L'Arthur est multiple : il se présente sous toutes les formes; il est artiste; il est homme de lettres; il est

spéculateur; il est fils de famille; il a depuis cent mille francs de dettes jusqu'à vingt-cinq mille francs de rente.

Seulement, il est fort rare qu'il passe de cent mille francs de dettes à vingt-cinq mille francs de rente, tandis qu'il est fort commun qu'il passe de vingt-cinq mille francs de rente à cent mille francs de dettes, et même davantage.

L'Arthur n'est donc pas assez riche dans notre époque de misère constitutionnelle pour entretenir à lui seul une lorette à la mode; mais, comme les malheureuses filles du boulevard se mettent à deux, à quatre et même à six pour entretenir un amant, les Arthurs se mettent à six, à huit, à dix et même à douze pour entretenir une lorette. L'un fournit les gants, l'autre les chapeaux, celui-ci les étoffes, celui-là les façons. Un Arthur meuble la salle à manger, un autre Arthur le salon, un autre le boudoir, un autre la chambre à coucher; le dernier venu parsème les tables, les cheminées et les étagères de vieux sèvres et de chinoiseries, et la lorette est ce qu'on appelle *chez elle*.

Cette multiplication des Arthurs est une grande sécurité pour la lorette. On ne se brouille pas d'un seul

coup avec douze amants, comme on se brouille avec un seul : on se brouille avec un, avec deux ou avec trois même ; mais cela ne fait qu'une baisse dans la recette, voilà tout ; — une gêne, et non pas une ruine.

D'ailleurs, la lorette n'a pas assez d'amour dans le cœur pour un seul amant, tandis que, pour douze, elle en a tout ce qu'il en faut, — elle en a même de reste.

Or, maintenant qu'on sait ce que c'est que l'Arthur, revenons au point où nous avons laissé la lorette, c'est-à-dire à son talent calligraphique, plus ou moins développé.

La lorette possède ou le Dictionnaire de l'Académie, ou le Dictionnaire de Boiste, ou le Dictionnaire de Napoléon Landais ; elle cherche à peu près chaque mot qu'elle écrit, ce qui fait qu'elle met deux heures pour écrire une épître de quatre lignes ; encore les dernières lettres de ses pluriels sont-elles presque toujours illisibles, et y a-t-il, en général, un pâté plus ou moins gros sur chacun de ses participes.

Quant aux noms de baptême, elle les prend dans l'almanach, attendu qu'ils ne se trouvent pas dans les dictionnaires. L'absence de ce dernier guide expose souvent la lorette à faire des fautes d'orthographe

dans son propre nom. Un de mes amis a reçu, le lendemain d'une rencontre au bal de l'Opéra, une lettre émanée d'un domino qui l'avait intrigué la veille avec un esprit remarquable. Cette lettre était signée Sophie ; seulement, il n'y avait pas dans le nom baptismal qui servait de seing à l'épître, une seule des lettres qui auraient dû le composer.

En l'absence de l'almanach renseignateur, la jolie et spirituelle auteur de l'épître avait signé *Çaufy*.

Nous avons parlé de la lorette élégante, de la lorette dans le bonheur, de la lorette *chez elle* enfin ; mais il y a lorette et lorette, comme il y a fagot et fagot.

Non-seulement la lorette n'est pas toujours fortunée; mais même la lorette la plus fortunée a des hauts et des bas.

Examinons-la dans les variations de sa fortune.

La lorette a ses marchands attitrés, ses fournisseurs spéciaux, ses ouvriers excentriques.

Ce sont eux qui lui confectionnent ses chapeaux à la lionne, qui laissent voir le chignon, et desquels s'échappe ce joli nœud de rubans qui flotte coquettement jusqu'au bas de son dos.

Ce sont eux qui lui fournissent ses crispins de velours ou de satin, qui tombent si carrément jusqu'aux genoux, et qui sont si coquettement garnis de franges.

Enfin, ce sont eux qui lui livrent les manchons qui imitent si admirablement l'hermine, la martre et le renard bleu, qu'il faut l'œil d'une femme jalouse pour reconnaître la contrefaçon.

Mais il vient de ces moments terribles où le crédit s'épuise : — une baisse dans les Arthurs amène une suspension dans la confiance ; il arrive alors parfois que la marchande de mode, la couturière et le fourreur refusent à la fois, les uns les chapeaux, les autres les crispins, les autres les manchons.

Alors, il reste une ressource à la lorette.

Cette ressource, c'est le coiffeur.

Le coiffeur est le banquier de la lorette.

Le coiffeur fournit à la lorette des chapeaux, des crispins et des manchons à crédit.

Il est vrai qu'il les lui fait payer le double de ce que les lui font payer les fournisseurs ordinaires, qui les lui font payer déjà le double de ce qu'ils valent.

Quant à l'argent dont elle a besoin pour les dépenses de poche, il le lui prête sur gages.

Rien de mieux coiffé que les lorettes qui doivent mille écus à leur coiffeur, si ce n'est les lorettes qui lui doivent quatre mille francs.

On le comprend : l'honnête industriel travaille comme pour lui, et tient à rentrer le plus tôt possible dans ses fonds.

Il y a deux ou trois coiffeurs dans le quartier Notre-Dame de Lorette : dans dix ans, ils se retireront chacun avec cinquante mille francs de rente.

Aussi, en général, les dames, qui se servent des mêmes artistes, savent-elles tous les petits secrets les unes des autres.

Un de mes amis, placé à une avant-scène de droite, avait remarqué de l'autre côté de la salle, c'est-à-dire à une avant-scène de gauche, une lorette qui paraissait avoir d'admirables cheveux.

— Quelle est cette dame? demanda mon ami, en se baissant à l'oreille d'une autre lorette, qui était dans la même loge que lui et qui l'honorait de ses bontés.

— Ce sont de fausses touffes, répondit celle-ci avec un laconisme tout lacédémonien.

Il est évident que ces deux dames avaient le même coiffeur.

Mais l'existence de la lorette n'est pas tout entière dans son manchon, dans son crispin et dans son chapeau : elle a des besoins plus matériels ; elle a des nécessités moins poétiques.

Il faut qu'elle mange.

Dieu, qui donne la pâture aux petits des oiseaux, ne donne rien du tout à la lorette.

Or, nous le répétons, il faut que la lorette mange, c'est un besoin de son organisation. La lorette mange même beaucoup ; — la lorette, disons plus, est essentiellement gourmande.

Quand la lorette est dans le bonheur, il n'y a rien d'assez bon, d'assez fin, d'assez cher pour elle ; d'ailleurs, en général, ce sont les Arthurs qui vérifient l'addition.

Mais, quand la lorette est à la baisse, elle a les vertus de ses revers, c'est-à-dire que la lorette se restreint à un point qui ne lui laisse pour compagnon de sobriété que l'estimable animal qu'un de nos grands poëtes a surnommé *le navire du désert.*

D'abord, la lorette se restreint à la table d'hôte.

Il y a, rue de Bréda, chez mademoiselle Estelle, une table d'hôte consacrée exclusivement aux lorettes.

On paye trois francs.

On y prend un petit verre au choix, avant le dîner; et l'on y joue au loto après.

Quand la lorette ne peut plus même payer la table d'hôte, la lorette se restreint au pâté de viande.

Il y a, dans la rue Laffitte, un pâtissier qui fait sa fortune en vendant des pâtés de vingt sous aux lorettes qui n'ont pas trouvé à dîner.

Enfin, quand la lorette n'a pas même vingt sous pour acheter son pâté, ce qui arrive quelquefois, elle envoie la femme de chambre chercher, comme pour elle, quatre œufs chez sa fruitière.

Il est rare que cette ressource lui manque, et, cependant, elle lui manque quelquefois.

Alors, la lorette en vient aux expédients ni plus ni moins qu'un étudiant à qui son père a coupé les vivres.

Voici ce qui est arrivé dernièrement à un restaurateur de la rue de Bréda :

Deux lorettes, descendues de la Maison dorée à la table d'hôte, de la table d'hôte au petit pâté à vingt sous de la rue Laffitte, et du petit pâté à vingt sous de la rue Laffitte aux quatre œufs de la fruitière,

éprouvaient le besoin d'un dîner plus succulent.

Elles se présentent chez le restaurateur, et font une carte montant à vingt-deux francs.

— Vous savez, dit le restaurateur, que je ne livre qu'au comptant.

— C'est bien, dirent les lorettes, faites monter cela rue de Navarin, n° 12, et l'on payera au garçon.

Les deux lorettes sortent majestueusement, et le restaurateur fait descendre la carte au chef.

Une demi-heure après, le garçon se présente, dépose les plats sur la table et demande son dû.

— Et l'omelette au rhum ? dit une des lorettes.

— Ah ! oui, et l'omelette au rhum ? dit l'autre.

— Comment, l'omelette au rhum ? dit le garçon.

— Sans doute, l'omelette au rhum. Savez-vous lire ?

— Non.

— Eh bien, voyez ; il y a là : « Omelette au rhum pour deux. »

— Ah ! dit le garçon, le chef l'aura oubliée.

— Allez la chercher alors ; il y aura vingt sous pour la peine.

Le garçon, pour aller plus vite, laisse le dîner, des-

cend les escaliers quatre à quatre, et rentre tout essoufflé chez son maître.

— Et l'omelette au rhum ? dit-il.

— Et les vingt-deux francs ? répond le maître.

— Elles vont me les donner, quand je leur reporterai l'omelette au rhum.

— Misérable ! s'écrie le restaurateur.

Et il s'élance lui-même à la recherche de son dîner.

Mais, comme l'île Julia, de volcanique mémoire, le dîner avait déjà disparu.

Le restaurateur chassa le garçon et assigna les lorettes chez le juge de paix.

Sur dix causes qui se présentent devant le magistrat irréprochable chargé, comme l'indique son nom, de maintenir la paix dans le quartier Bréda, il y en a toujours huit où les lorettes sont défenderesses.

Mais, il faut le dire à la louange de M. Lerat de Magnitot, tout en tenant d'une main ferme, et surtout égale, la balance de la justice, il assure les droits des créanciers, sans trop grever l'existence des débitrices. En général, la lorette est condamnée à rembourser cinq francs par mois; ce qui, comme on le voit, lui

donne de grandes facilités, et cependant, vu le nombre des remboursements, ne laisse pas que de grever sa pauvre petite existence.

C'est sans doute à ce chiffre que furent condamnées les deux jolies gourmandes dont nous avons raconté l'histoire.

Le nom de la lorette est déjà répandu en province, quoique l'individu y soit encore inconnu : espérons que, grâce aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer, à la civilisation toujours grandissante, la province jouira bientôt des mêmes avantages que la capitale.

Or, un provincial, arrivé de la veille et qui avait fort entendu parler dans son endroit de ce petit animal nommé lorette, demanda pour premier service à l'un de ses amis de le mettre en rapport avec l'espèce.

La chose était d'autant plus facile que l'ami était un Arthur.

L'Arthur lui répondit que la chose était parfaitement faisable, et qu'il le conduirait, le lendemain, à la table d'hôte de la rue de Bréda.

Mais le nouveau venu était si pressé, qu'il insista pour jouir de ce bonheur le jour même.

Malheureusement, l'Arthur dînait en ville ce jour-là ; dîner de grands parents, dîner auquel il lui était parfaitement impossible de ne pas assister.

Mais, comme il était un des habitués les plus assidus de la table d'hôte de la rue de Bréda, il remplaça la présentation verbale par une recommandation écrite : il donna à son ami une lettre pour mademoiselle Estelle, priant mademoiselle Estelle de regarder son recommandé comme un autre lui-même.

Mademoiselle Estelle plaça l'ami de son ami près de la plus jolie habituée de son établissement.

L'ami regarda fort sa voisine pendant la première partie du dîner, s'occupa beaucoup d'elle pendant la seconde ; enfin, pendant la troisième, passa à la galanterie la plus extrême, racontant comment, à son avis, l'établissement de mademoiselle Estelle était une des plus charmantes choses qu'il eût vues depuis son arrivée, quoiqu'il eût vu le Musée, le cabinet d'histoire naturelle et le palais des singes.

Cependant, au milieu de toutes ces merveilles du passé sacrifiées aux merveilles du présent, la jolie voisine du provincial remarqua que la chose qui

l'avait le plus impressionné étaient les espièglerie et les gentillesses de la gent simiane.

— Monsieur aime donc les singes? demanda la lorette.

— Je les adore, répondit le provincial; c'est le seul animal auquel la civilisation laisse un peu d'inattendu.

— Oh! comme cela tombe! s'écria la lorette; j'ai justement à cette heure mis mon singe en loterie, et, puisque monsieur paraît attacher quelque prix à la possession d'un animal de cette race...

— Eh! celui-là surtout, mademoiselle, aurait un double prix pour moi, puisqu'il vous aurait appartenu.

— En ce cas, monsieur, j'espère que vous voudrez bien me prendre quelques billets.

— Certainement, répondit le provincial, avec le plus grand plaisir; veuillez me dire à quel prix sont ces billets, et...

— Oh! monsieur, si vous connaissiez l'animal dont il est question, vous verriez que c'est pour rien. C'est un singe de l'espèce de ceux que M. de Buffon appelle bonnet-chinois, c'est-à-dire de l'espèce la plus intelligente; puis, outre ses dons naturels, il a des qualités

acquises : il monte la garde comme un chasseur de la banlieue, fait des armes comme un élève de Grisier, bat du triangle, balaye la maison, reconnaît le plus amoureux de la société, et joue aux dominos.

— Vraiment! s'écria le provincial.

— L'année passée, j'en ai refusé cinq cents francs à l'homme aux caniches.

— Et qui vous force donc à vous défaire d'un animal si intéressant?

— Ah ! voilà ! il brise toutes mes chinoiseries ; vous comprenez: cet animal, on ne peut pas lui faire comprendre le prix de ces choses-là ; mais, pour quelqu'un qui n'a pas de magots chez soi, c'est un trésor.

— Eh bien, mademoiselle, dit le provincial, je serais enchanté de devenir possesseur de ce trésor, et, je vous le répète, si vous voulez me dire à quel prix sont vos billets...

— Oh ! monsieur, pour rien : à vingt francs; il m'en reste encore cinq, et je puis vous les offrir.

— Me sera-t-il permis, répondit le provincial en baissant la voix, d'aller m'informer si j'ai gagné?

— Comment donc, monsieur ! je serai heureuse de vous recevoir.

— A quelle heure ?

— Mais toujours, surtout de midi à cinq heures ; je suis fort sédentaire.

— Et vous demeurez, mademoiselle ?

— Rue Bourdaloue, n° 7, au quatrième au-dessus de l'entre-sol.

— S'il n'était pas trop indiscret de vous demander votre nom ?

— Caroline ; vous demanderez mademoiselle Caroline, cela suffira.

— Mademoiselle, voici vos cinq louis.

— Monsieur, voici vos cinq numéros.

Muni de l'adresse de la lorette et de la permission de se présenter chez elle, notre provincial ne jugea pas à propos de pousser le premier jour la chose plus loin, et rentra à son hôtel fort satisfait de sa journée.

Le lendemain, il courut chez son ami.

— Mon cher Victor, lui dit-il (pour son ami, Victor avait continué de s'appeler Victor) mon cher ami, lui dit-il, je te remercie bien réellement ; tu m'as procuré hier un dîner fort agréable, sans compter la chance que je te dois de devenir propriétaire d'un animal que j'ai toujours désiré de posséder.

— Et de quel animal ?

— D'un singe.

— Comment ! d'un singe ?

— Oui ; tu sais que j'ai un faible pour les singes.

— Et tu en as acheté un ?

— Non pas tout à fait ; je n'ai pas encore le bonheur de l'avoir en ma possession ; mais il y en avait un magnifique en loterie et j'ai pris cinq billets.

— A combien ?

— A un louis le billet, à mademoiselle Caroline.

— Caroline, qui demeure ?

— Rue Bourdaloue, n° 7.

— Tiens, je ne lui connaissais pas de singe.

— Et un singe un peu soigné.

— Es-tu sûr que ce n'est pas son amant qu'elle a mis en loterie ?

— Allons donc !

— Au fait, c'est possible, murmura Victor.

— Sans compter qu'elle m'a donné son adresse, et qu'elle m'a permis d'aller m'informer, en personne, si j'avais gagné.

— Eh bien, va, mon ami, va ! elle est gentille, et, si tu ne gagnes pas le singe, eh bien, elle a mille

moyens de te dédommager. C'est une fort bonne fille.

— J'irai, mon ami, j'irai.

Et notre provincial rentra chez lui enchanté.

A quatre heures, il se présenta chez mademoiselle Caroline.

Mademoiselle Caroline était chez elle.

— Ah ! mon Dieu, lui dit-elle, vous venez pour voir votre singe. Je dis votre singe, parce que les numéros que vous avez pris sont excellents, et qu'il ne peut manquer d'être à vous. Mais vous jouez de malheur : il est allé jouer avec un singe de ses amis qui demeure rue de Breda, et pour lequel il a une extrême affection. Je vous conseille, quand vous l'aurez, de l'y envoyer de temps en temps, pour qu'il s'en déshabitue petit à petit ; c'est un animal fort attaché, et qui, si on le privait de ses habitudes, pourrait tomber dans la mélancolie.

Le visiteur fut enchanté d'apprendre que son futur singe, outre les dons de l'esprit et les merveilles de l'éducation qu'il lui connaissait déjà, avait encore les qualités du cœur; pourtant, il assura mademoiselle Caroline que ce n'était pas pour le singe, mais bien pour elle qu'il était venu.

Mademoiselle Caroline reçut ce compliment comme il méritait d'être reçu : elle fut charmante; mais, quand sonna la demie :

— Pardon, monsieur, dit-elle, mais je dois dîner aujourd'hui avec le duc de C***, et il faut, avec votre permission, que je fasse quelque toilette.

Notre provincial avait la bouche ouverte pour dire à mademoiselle Caroline qu'elle pouvait faire sa toilette devant lui, et que cela ne le gênerait aucunement; mais il craignit de paraître trop à son aise pendant une première visite; il se leva donc, prit son chapeau, et demanda la permission de revenir.

— Comment donc! s'écria mademoiselle Caroline, quand vous voudrez.

— Alors, demain, mademoiselle.

— Demain, monsieur.

Mademoiselle Caroline fit une charmante petite révérence, et le visiteur se retira.

Le même jour, il dînait avec son ami.

— Eh bien ? lui demanda celui-ci en l'apercevant.

— Quoi ?

— As-tu été faire une visite à Caroline ?

— Oui.

— Et as-tu vu ton singe ?

— Non : il était allé jouer avec un singe de ses amis, qui demeure rue de Breda.

Victor sourit imperceptiblement, et la conversation en resta là.

Le lendemain, notre provincial se présenta de nouveau chez mademoiselle Caroline, qui le reçut avec le même air charmant.

La conversation roula sur les spectacles, sur les Champs-Élysées et sur l'Hippodrome.

— A propos, dit le visiteur, et votre singe ?

— Ah ! vous pouvez dire : *notre singe.*

— Eh bien, oui ; notre singe s'est-il amusé hier ?

— Si fort amusé, qu'il est tout souffrant aujourd'hui, et que la bonne vient de le conduire chez son médecin. Vous ne l'avez pas rencontré sur l'escalier ?

— Non.

— Oh ! c'est étonnant !...

— Mais l'indisposition n'a rien de sérieux ?

— Je l'espère.

La conversation passa à un autre sujet.

Quatre heures et demie sonnèrent.

— Pardon, monsieur, dit mademoiselle Caroline, mais je dîne aujourd'hui avec M. le comte de B***, et il faut que je m'habille.

Le provincial lâcha le mot qu'il n'avait pas osé dire la veille. Mais mademoiselle Caroline prit un de ces airs de grande dame qu'elle savait si bien prendre, pinça ses lèvres de son sourire le plus dédaigneux, et fit une révérence si miraculeusement aristocratique, que le visiteur ne répondit que par un profond salut, et se retira.

Le lendemain, il se présenta de nouveau ; mademoiselle Caroline n'était pas visible.

Il revint le lendemain sans être plus heureux.

Le surlendemain, *idem*.

— Mon cher ami, dit-il au portier en descendant, je ne puis pas voir mademoiselle Caroline, c'est très-bien ; elle est maîtresse d'ouvrir ou de fermer sa porte, je n'en disconviens pas ; mais je voudrais savoir si la loterie est tirée.

— Vous savez bien, monsieur, qu'il n'y a plus de loterie, dit le portier en haussant ses lunettes sur son front, et en regardant le questionneur en homme qui se prémunit d'avance contre une mystification.

— Comment, il n'y a plus de loterie ?

— Non, que même je nourrissais un ambe, et ma pauvre défunte un terne, et que ce gueux de gouvernement a fermé la loterie comme nos numéros allaient sortir.

— Mon ami, je ne parle pas de la loterie royale, je parle de la loterie de mademoiselle Caroline.

— Mademoiselle Caroline a une loterie ? demanda le portier.

— Et sans doute qu'elle a une loterie.

— Quelle loterie ?

— Une loterie où l'on gagne son singe.

— Mademoiselle Caroline a un singe ?

— Pardieu ! un singe charmant, un singe qui monte la garde, qui fait des armes, qui bat du triangle, qui reconnaît le plus amoureux de la société et qui joue aux dominos.

— Monsieur se trompe certainement : je ne connais pas de singe à mademoiselle Caroline, à moins que monsieur ne veuille parler d'un petit peintre qui vient la voir quelquefois, et qui a une grande barbe.

— Mais non, mon ami ; je vous parle d'un singe, d'un bonnet-chinois.

— Ah ! qui est dans la musique de la garde nationale ? C'est le locataire du second, alors.

— Je vous parle d'un singe, d'un animal que mademoiselle Caroline a mis en loterie, parce qu'il cassait toutes ses chinoiseries.

— Je ne connais aucun singe à mademoiselle Caroline.

— Elle en a cependant un, et la preuve, c'est que voilà les cinq billets de loterie que je lui ai pris, et que j'ai pardieu bien payés cent francs.

Le portier prit les cinq billets, sur chacun desquels il y avait : « Bon pour un singe âgé de quatre ans, répondant au nom de Jacques. » Il les tourna et les retourna, puis il les rendit au provincial.

— Eh bien ? demanda celui-ci.

— Eh bien, monsieur, il est possible que mademoiselle Caroline ait un singe ; mais ce que je sais, c'est que, quant à moi, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

Notre provincial se retira et courut chez son ami.

— Mon cher, lui dit-il, je crois que je suis volé.

— Comment cela, volé ?

— A l'endroit de mon singe.

— Ma foi, mon cher, veux-tu que je te l'avoue ? j'en ai peur.

— Ah ! s'il en est ainsi, que mademoiselle Caroline y prenne garde !

— Mon cher ami, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas faire de bruit.

— Laisse donc, laisse donc ; on se moquerait un peu trop de moi, par exemple.

— On s'en moquera bien davantage, si tu cries.

— Et, si je veux crier, moi !

— Crie, je ne t'en empêche pas ; mais rappelle-toi ce que je te dis : tu en seras le mauvais marchand.

— Je sais ce que j'ai à faire.

— Fais, mon ami, fais !

Notre provincial se présenta une dernière fois, rue Bourdaloue, n° 7. Mademoiselle Caroline était toujours invisible.

Il eut l'idée de retourner dîner chez mademoiselle Estelle, où il fut fort bien reçu par la maîtresse de la maison, mais où il lui sembla que sa présence était accueillie par un malin sourire et par quelques coups d'œil significatifs qu'échangèrent entre elles les jolies convives.

Une jolie lorette se pencha à l'oreille de mademoiselle Estelle, et lui demanda quel était ce monsieur dont la société saluait la présence par une expression d'hilarité si prononcée.

— C'est le jeune homme au singe, répondit mademoiselle Estelle en ménageant si mal l'intonation de sa voix, que le convive le plus intéressé à ne pas entendre cette réponse n'en perdit pas un mot.

Le provincial se leva furieux. Il n'y avait pas de doute, il avait été joué.

Un Parisien, un homme du monde, un homme d'esprit, s'en serait tiré par un joli mot. Notre provincial n'était rien de tout cela : il résolut de faire une scène à mademoiselle Caroline.

Il alla s'embusquer au coin de l'église Notre-Dame de Lorette, et attendit que mademoiselle Caroline sortît seule.

Il attendit ainsi trois jours ; ce qui l'exaspéra au plus haut degré ; de sorte que, lorsque mademoiselle Caroline sortit, le quatrième, il était parfaitement hors de lui.

Ce qui fit qu'il ne mesura ni ses paroles ni ses gestes ; de sorte qu'il y eut à la fois injures et voies de fait.

Mademoiselle Caroline assigna le coupable devant le tribunal compétent.

Le provincial fut condamné à trois mois de prison et à cinq cents francs de dommages et intérêts.

Ce qui fit avec les cinq louis de ses billets, six cents francs de recette à mademoiselle Caroline.

Et tout cela pour un singe qu'elle n'avait jamais eu.

Revenons au fournisseur.

Si le fournisseur est dur, inexorable, avare, intraitable, juif, arabe envers la lorette dans la peine, il devient, il est juste de le dire, pliant comme le roseau, souple comme l'osier, rampant comme le lézard envers la lorette heureuse. A peine voit-il poindre à l'horizon de la rue Laffitte les crispins de velours, la pélerine d'hermine, et le bibi excentrique, dans leur fraîcheur primitive, qu'il devine qu'il s'est fait un changement dans la position de sa cliente. Aussitôt il reparaît sur le carré, la figure souriante, sonne aussi modestement qu'il sonnait fort, et, en échange du châle de mérinos, qu'il a souvent insolemment arraché de dessus ses épaules, il vient humblement lui offrir le cachemire de l'Inde. Alors, la lorette triom-

phe, elle pardonne, oublie et paye pour achever de rétablir son crédit.

Telle est la vie de la lorette pendant neuf mois de l'année.

Puis il arrive un moment où, comme les chevreuils au mois de mai, la lorette devient folle.

Ce changement se manifeste en général chez elle, au commencement du mois de décembre de chaque année. On devine qu'il est, pour la lorette, question de l'approche du carnaval.

En effet, l'époque du carnaval, c'est le règne de la lorette. Tous les calculs de l'année tendent, pour la lorette, à se procurer un carnaval insensé, fiévreux, vitriolique. — La lorette regrette le carnaval passé pendant cinq mois, elle attend le carnaval à venir pendant cinq autres mois; puis, pendant deux mois, elle n'attend plus rien, ne regrette plus rien, elle ne s'occupe que du présent: il n'y a pas eu de passé, il n'y aura pas d'avenir.

Détailler la vie de la lorette pendant ces deux mois de cataclysme universel, serait chose parfaitement impossible: il n'y a plus de jour, il n'y a plus de nuit, la division ordinaire du temps a cessé d'exister; le

sommeil est retranché de l'existence : on boit, on mange, on danse, voilà tout. On court du bal de l'Opéra au bal de l'Opéra-Comique, on bondit du bal de l'Opéra-Comique au bal des Variétés, on saute du bal des Variétés au bal Saint-Georges ; on descend du cabriolet à gros numéro pour monter dans le cabriolet de régie, on passe du cabriolet de régie au cabriolet milord, on s'élance du cabriolet milord dans le wurch, du wurch dans la calèche, de la calèche dans le tandem, du tandem dans le tilbury, du tilbury dans le briska. Toute locomotive est bonne; seulement, plus elle est rapide, plus elle est appréciée; on voudrait appliquer la vapeur à la chaise sur laquelle de temps en temps on s'assied : on regrette le tapis magique des *Mille et une Nuits*, le manteau voyageur du *Diable boiteux*, le cheval infernal de *Faust* et le balai fantastique des sorcières de *Macbetch*; on avalerait de l'air inflammable si l'on était sûr de partir comme un ballon. Il n'y a, dans ce mouvement universel, que le fiacre patriarcal, qui ait conservé le droit d'aller encore de temps en temps à l'heure et au pas.

Pourquoi la lorette, qui ne respecte rien, a-t-elle

respecté cette allure ? C'est un des mystères génésiaques de cette époque de folie.

Un mathématicien, que le mouvement perpétuel avait frappé comme nous, a calculé, en procédant du connu à l'inconnu, que la moyenne des danses et galops que pouvait danser une lorette pendant ces deux mois de carnaval, devait se monter à mille deux cent vingt-deux; ce qui, sur mille quatre cent quarante heures dont se composent ces deux mois, présente, en supposant que chaque galop ou contredanse dure une demi-heure, un total de six cent onze heures employées, comme le dit Gavarni, à désobliger le gouvernement.

Maintenant, comment un petit corps si souple, si coquet, si fragile en apparence, peut-il supporter une fatigue de six cent onze heures sur mille quatre cent quarante, sans compter les fatigues qui précèdent les bals et surtout celles qui les suivent ?

Voilà ce qu'aucun mathématicien ne peut résoudre.

Le bal de la mi-carême passé, la lorette se calme et rentre peu à peu dans le cercle de sa vie ordinaire.

La lorette s'occupe peu de politique : en général, elle ne connaît du gouvernement que les sergents de

ville qui veillent aux portes de l'Opéra. Et la lorette est si gentille, si gracieuse, si peu offensive, que le sergent de ville prend sur soi de lui passer bien des petits mouvements, bien des gestes coquets, bien des paroles décolletées qui ne sont point dans l'ordonnance.

Maintenant que nous avons saisi la lorette à sa naissance, que nous l'avons suivie dans son éducation, examinée dans ses mœurs, comprise dans ses peines, dans ses plaisirs et dans ses opinions, nous voudrions pouvoir clore cet article en disant ce que devient la lorette dans sa vieillesse; mais c'est là un de ces secrets qu'un avenir assez éloigné nous révèlera seul. La lorette compte dix ans d'existence et trois ans de baptême. La lorette est née d'hier. La lorette est de l'âge des roses, de l'âge des papillons, de l'âge des hirondelles. La lorette est jeune, vive, pimpante. La lorette a encore la moitié de son printemps, tout son été et tout son automne à parcourir, à vivre, à épuiser, avant d'arriver à son hiver. Ne songeons donc pas pour elle à un hiver auquel elle ne songe pas elle-même. N'assombrissons pas son bel horizon doré, et remettons son sort aux mains du Temps, ce rude et inflexible créancier, qui viendra au

jour lui réclamer sa dette, et contre lequel M. Lerat de Magnitot ne pourra plus lui accorder de délais.

En attendant, elle use de sa devise :

« Facile à prendre, impossible à garder. »

III

COURTISANES

Tout au contraire de la lorette, qui date d'hier, la courtisane remonte à la plus haute antiquité.

L'Inde, cette aïeule des nations, avait ses courtisanes qui, loin d'être comme les nôtres vouées à l'ignominie, sont presque toujours désignées, dans les anciens auteurs, sous le nom de servantes des dieux. Ces courtisanes étaient presque toutes des danseuses, qui, au contraire des autres femmes indoues, lesquelles vivaient dans la plus profonde ignorance, apprenaient à lire, à écrire, à chanter et à jouer de plusieurs instruments; aussi étaient-elles de toutes les fêtes civiles et religieuses, ce qui les mettait en grand honneur parmi le peuple et fort à la mode

parmi les seigneurs. On retrouve encore aujourd'hui quelque chose de ces courtisanes chez les bayadères.

L'Égypte, cette fille mystérieuse de l'Inde, eut aussi ses courtisanes; mais nous avons peu de détails sur elles. Une pyramide a cependant consacré le souvenir de la plus fameuse de ses prostituées; mais la montagne de granit qui recouvre ses ossements ne nous a rien raconté de positif sur la vie de celle qui l'éleva. Est-ce la fille du roi Chéops? est-ce la femme du pharaon Amasis? J'aime mieux, pour mon compte, que ce soit la femme du pharaon; la fable est plus gracieuse.

Un jour, Rhodope, la plus belle courtisane de Thèbes, se baignait dans le Nil, sur les rives duquel elle avait déposé ses vêtements. Un aigle passe, s'abat sur sa pantoufle, l'enlève dans ses serres, et, en passant au dessus de Memphis, la laisse tomber aux pieds du pharaon Amasis, qui rendait la justice au peuple assemblé. Le pharaon adorait les petits pieds, et la pantoufle était si mignonne, qu'il remit à huitaine la cause commencée, et fit, à l'instant même, publier partout son royaume que la propriétaire de la miraculeuse pantoufle eût à se faire connaître.

Le bruit de cette publication parvint jusqu'à Rhodope, qui, ayant reconnu sa pantoufle au signalement que le crieur en avait donné, partit pour Memphis, et se présenta devant le pharaon un pied chaussé et l'autre nu. Si la pantoufle seule avait tourné la tête d'Amasis, ce fut bien autre chose quand il vit le pied ; mais, soit caprice, soit calcul, Rhodope, qui avait si souvent fait le bonheur des sujets, refusa de faire celui du souverain, si ce souverain ne la prenait point pour femme.

Amasis, qui était amoureux, en passa par tout ce que voulut Rhodope, et la courtisane, devenue reine, consacra la fortune qu'elle avait acquise en exerçant son premier métier à élever une pyramide. Cette pyramide, dont chaque pierre est le prix d'une caresse, a sept cents pieds de largeur sur trois cent cinquante de haut.

Qui se serait douté que le conte de *Cendrillon* remontait à l'histoire du pharaon Amasis ?

Passons de l'Égypte à la Grèce, et de Thèbes et Memphis à Athènes et Corinthe : là, les documents ne nous manqueront point.

La Grèce était et devait être le pays des courtisanes.

Sa religion, qui n'était que la matière poétisée, était une religion toute de volupté : le plaisir était non-seulement un besoin de l'organisation des Grecs, mais encore un des mobiles de leurs grandes actions, un des éléments de leurs meilleures lois.

Ce fut Solon qui, pour combattre un crime par un vice, établit à Athènes les courtisanes.

Il y avait à Abidos un temple à Vénus Facile, Cottina, prêtresse de l'Amour, avait une statue à Sparte.

Un grand nombre de comédies antiques portaient pour titre des noms de courtisanes ; il y avait la *Corianno* de Phérécrate, l'*Antée* de Philénéus, la *Thaletta* de Dioclès, la *Clepsydre* d'Eubulide, la *Nérée* de Timoclès et la *Thaïs* de Méandre.

Thémistocle, Thimothée, Demade, Aristophon et Bion étaient des fils de courtisanes.

Périclès répudia sa femme légitime pour épouser Aspasie, la belle courtisane de Mégare.

Alcibiade, à son retour d'Olympie, exposa un tableau où il était représenté assis sur les genoux de la courtisane Néméa.

Mais, sous ce rapport, la ville par excellence, c'était

Corinthe; Corinthe, qui, craignant que les courtisanes ne lui manquassent, faisait acheter des jeunes filles dans toutes les îles de l'archipel et jusqu'en Sicile, pour les prostituer lorsqu'elles auraient atteint l'âge de quatorze ans; Corinthe, qui se vantait que Vénus, sortant de la mer, avait adressé son premier salut à sa citadelle.

Mais aussi les courtisanes étaient reconnaissantes de si grands honneurs : celles de Corinthe demandèrent à Vénus le salut de leur patrie; celles d'Athènes suivirent Périclès au siége de Samos.

Les Grecs divisaient leurs courtisanes en quatre classes; nous irons de la plus basse à la plus élevée.

La première classe était celle des *anthéides*, ou joueuses de flûte. Celles-là, c'étaient les bayadères de l'Inde, les almées d'Égypte, les gitanes de Russie : on les appelait à la fin des repas; on les invitait aux fêtes. La courtisane Lamia, à laquelle Athènes et Thèbes élevèrent chacune un temple sous le nom de Vénus Lamia, avait été d'abord une joueuse de flûte.

La deuxième classe était celle des *familières* : c'étaient les femmes auxquelles un homme s'attachait pour un temps plus ou moins long. Elles correspon-

daient à nos femmes entretenues. C'étaient des femmes entretenues, qu'Herpillis, cette maîtresse d'Aristote dont il eut un fils nommé Nicomaque; que cette Gnatène, qui avait placé dans son vestibule le code de ses lois en trois cent vingt vers; que cette Abrotone, qui fut la mère de Thémistocle, et que cette blanche Mnésarète, à qui sa pâleur fit donner le nom de Phryné.

La troisième classe était celle des *favorites*, c'est-à-dire des maîtresses de rois, de princes, de généraux ou d'hommes célèbres. Milto, Thaïs, Demo et Damasandre étaient les duchesses d'Étampes, les Diane de Poitiers, les Montespan et les du Barry du temps.

La quatrième classe était celle des *philosophes*, telles étaient Sapho, Aspasie, Leontium : nous n'avons d'équivalent à opposer à ces trois femmes célèbrès que Ninon de l'Enclos.

Il y avait encore les *dictériades*, ainsi appelées de *dictérion*, mot synonyme de lupanar; seulement, celles-là, ce n'étaient point, à proprement parler, des courtisanes, c'étaient des filles publiques.

Disons quelques mots de ces dernières; peut-être est-il curieux, à mille cinq cents ans de distance,

d'établir un parallèle entre la fille publique de Paris et la fille publique d'Athènes; puis nous reviendrons aux autres, qui font spécialement le sujet de ce chapitre.

La plus grande partie des dictériades étaient esclaves; elles appartenaient à des maîtres ou à des maîtresses, qui trafiquaient de leur beauté, et auxquels, en échange de la nourriture et du logement que ceux-ci leur donnaient, elles rendaient la rétribution qu'elles avaient reçue : le seul espoir de ces malheureuses était que, par caprice, quelque homme riche les affranchît et les élevât au rang de familières; il en fut ainsi de Phila, que l'orateur Hypéripe acheta quatre talents, et à laquelle il confia le soin de sa maison d'Éleusis.

Les dictériades étaient soumises à des lois de police, à peu près pareilles à celles qui régissent nos filles à carte et nos filles à numéro; elles devaient être vêtues d'une gaze assez claire pour que leurs robes ne cachassent point leurs formes; elles devaient porter leur nom écrit sur leur front, ou tout au moins au-dessus de leur porte; enfin, un voile devait pendre devant leur seuil, chargé d'attributs qui indiquaient

la profession exercée par celles qui soulevaient le voile.

A partir de sept heures du soir, elles se promenaient dans les avenues du Céramique ; car il y avait deux Céramiques à Athènes, l'un destiné à la mémoire des guerriers, l'autre au commerce des courtisanes, et sous les arcades du Long-Portique qui donnait sur le Pyrée.

Dans le jour, plus heureuses que nos prostituées, les dictériades pouvaient demeurer à leur fenêtre ; elles tenaient alors une branche de myrte qu'elles agitaiet entre leurs doigts, ou dont elles se caressaient les lèvres, action qui avait le double avantage de maintenir leurs lèvres roses et de montrer l'émail de leurs dents.

Quand aux lois sanitaires, elles n'existaient pas, les Grecs ayant le bonheur de ne point connaître l'Amèrique.

Maintenant, voulez-vous jeter avec moi un coup d'œil sur ces grandes et belles courtisanes qui ont eu tant d'influence sur l'art, sur la politique et sur la civilisation des Grecs, la reine de toutes les civilisations ?

Suivons la progression que nous avons indiquée, et prenons dans chacune des quatre catégories susdites, ce qu'elles produisirent de plus célèbre.

ANTHÉIDES

LAMIA

Nous avons dit que Lamia était une joueuse de flûte; quelques mots sur Lamia.

Elle était fille de Cléonor d'Athènes; enlevée à sa première profession par Ptolémée, roi d'Égypte, elle devint sa maîtresse. Lorsque ce roi fut vaincu par Démétrius Poliorcète, elle tomba au pouvoir du vainqueur, et, quoique âgée de près de quarante ans, elle devint sa favorite.

Lamia était habituée aux largesses royales, l'or fondait entre ses mains; son royal amant écrasait les villes de contributions pour satisfaire à ses caprices: on la surnommait l'Élepole, du nom d'une machine de guerre destinée à ruiner les places.

Ses repas étaient si splendides, qu'un historien,

Lincée de Samos, ne dédaigna point de nous en transmettre le menu.

Les peuples, écrasés de contributions, disaient que Démétrius était possédé par une lamie.

Lamie, comme on le sait, veut dire larve, fantôme ou démon.

Lamia mourut lorsque Démétrius Poliorcète était au comble de ses prospérités; aussi, comme nous l'avons dit, Athènes et Thèbes élevèrent-elles un temple à Vénus Lamia.

Cherchez dans Diogène Laërte, une lettre d'elle à Démétrius; c'est un chef-d'œuvre d'amour et de roueries.

FAMILIÈRES

ABROTONE, — HERPILLIS, — GNATÈNE, — PHRYNÉ.

Les plus célèbres parmi celles-ci furent Abrotone, Herpillis, Gnatène et Phryné.

Abrotone était née en Thrace; tout ce qu'on sait

d'elle, c'est qu'elle fut la mère de Thémistocle: son fils l'illustra.

Aussi, soit reconnaissance, soit inclination, Thémistocle faisait-il sa société des courtisanes les plus célèbres de l'époque. Un jour, il parut sur un char au milieu de quatre courtisanes: Scyone, Lamia, Satira et Nannion; les trois premières appartenaient à la classe des familières, la quatrième, qu'on nommait l'*Avant-Scène*, attendu que les beautés visibles étaient chez elle un prospectus fort trompeur des beautés cachées, était joueuse de flûte.

Herpillis fut, comme nous l'avons dit, la maîtresse d'Aristote: il en eut un fils nommé Nicomaque, et le testament du précepteur d'Alexandre, rapporté par Diogène Laërte, prouve le cas que le philosophe faisait de la courtisane, à laquelle il laissait un talent d'argent, trois esclaves, et la facilité d'habiter, si elle voulait demeurer à Callis, le logement qui était contigu au jardin; et, si elle préférait Stagira, la maison même qu'avaient habitée ses pères. En outre, les exécuteurs testamentaires étaient chargés de faire meubler celui des deux endroits qu'elle préférerait, et, si elle se mariait, par hasard, de veiller à ce qu'elle n'épousât

pas un homme au dessous de la condition du testateur, ce qui rendait l'établissement d'Herpillis assez difficile ; aussi Herpillis, en apparence du moins, resta-t-elle fidèle à Aristote.

Gnatène, dont on ignore la naissance et la mort, mais dont il reste quelques mots spirituels, est la Sophie Arnoult de son époque.

C'était elle qui avait placé dans son antichambre ce code d'amour dont nous avons parlé.

Elle soupait chez Dexithée, son amie ; on apporta sur la table un très-beau poisson dont Dexithée fit aussitôt emporter la meilleure partie.

— Que fais-tu donc ? dit Gnatène.

— Je fais porter ce poisson chez ma mère, répondit Dexithée.

— Alors, dit Gnatène, allons souper chez ta mère.

Une autre fois, c'était à elle de traiter à son tour ; le poëte Dypile était un de ses convives, il savourait une coupe d'eau glacée.

— Par quel procédé, dit-il, as-tu donc un puits qui donne de l'eau si merveilleusement froide ?

— J'y jette les prologues de tes pièces, répondit Gnatène.

Le mot était plus brutal que spirituel ; mais, grâce à lui, nous savons au moins qu'il y avait un auteur dramatique nommé Dypile.

Phryné, la courtisane pâle, était de Thespie ; comme Lamia, elle ruina une partie des amants qui la possédèrent ; aussi, outre ses deux noms de Mnésarète et de Phryné, les uns l'appelaient-ils encore *la Cribleuse* et les autres *Carybde*.

Phryné amassa d'immenses trésors. Alexandre venait de détruire Thèbes ; Phryné proposa de la rebâtir à ses frais, pourvu qu'une pierre des murailles portât cette inscription :

THÈBES FUT ABATTUE PAR ALEXANDRE

ET

RELEVÉE PAR PRHYNÉ

La condition parut trop dure aux Thébains, et l'offre de la courtisane fut refusée.

Phryné affectait des apparences pudibondes : sa tunique montait jusqu'au cou et n'était point fendue sur les côtés ; mais, un jour, comme tout le peuple, célébrant les fêtes d'Éleusis, était rassemblé sur le

rivage, elle s'avança jusqu'au bord de la mer, commença par dénouer ses beaux cheveux, qui descendaient jusqu'à ses genoux; puis, laissant tomber l'un après l'autre jusqu'à son dernier vêtement, elle s'avança lentement dans les flots, à cet endroit même où la tradition disait que Vénus avait abordé le jour de sa naissance; cette scène valut deux chefs-d'œuvre à la Grèce : Apelles et Praxitèle étaient là. Apelles fit sa *Vénus sortant des ondes;* Praxitèle, sa *Vénus de Gnide.*

Praxitèle devint amoureux de son modèle.

— Prenez-moi pour amant, dit-il à Phryné, et je vous donne ma plus belle statue.

— Quelle est votre plus belle statue? demanda Phryné?

— Oh! ceci, c'est mon secret, répondit Praxitèle.

Trois jours après, Praxitèle était chez Phryné : un de ses esclaves entre tout effaré.

— Maître! dit-il, maître! accourez vite; le feu est à l'atelier.

— Sauvez la statue de *l'Amour!* s'écrie le statuaire.

— C'est bien, dit Phryné en donnant sa bourse à l'esclave, tu as joué ton rôle à merveille, et je te

remercie. — Praxitèle, je choisis la statue de *l'Amour*.

Praxitèle s'exécuta de bonne grâce, et, le lendemain, le chef-d'œuvre du sculpteur était chez la courtisane, qui en fit don à Thespie, sa ville natale.

Corinthe fut moins fière que Thèbes : elle dut à Phryné une partie de ses plus beaux édifices.

Un crime, entraînant la peine capitale, amena Phryné devant le tribunal des héliastes. Qu'avait fait la belle Thespienne? Les uns disent qu'elle était accusée de ruiner et de corrompre les Grecs, les autres disent qu'elle avait profané les mystères d'Éleusis. L'orateur Hypérydes, son amant, la défendait; mais toute son éloquence allait échouer devant la rigueur du tribunal, les juges ouvraient la bouche pour prononcer la sentence de mort; Hypérides arrache d'une main le voile de Phryné, et de l'autre sa tunique : son visage et son sein apparaissent à la fois aux yeux des juges, et Phryné est absoute à l'unanimité.

Ce ne fut pas le tout : une fois Phryné absoute, on lui vota une statue d'or; une fois la statue fondue, on la plaça dans le temple de Delphes, entre les images de deux rois : l'un de ces deux rois était Archimadas,

roi de Lacédémone ; l'autre était Philippe, fils d'Amynthas.

On écrivit sur la base, qui était de marbre penthélique :

PHRYNÉ DE THESPIE,

FILLE D'ÉPICLÈS.

Laïs était aussi une familière. Laïs, à qui la Vénus noire de Corinthe (Melanis) était apparue les mains pleines d'or, de perles et de diamants, comme pour lui dire que la fortune l'attendait dans cette ville.

Elle raconta son rêve ; mais personne ne put l'expliquer. Laïs était Sicilienne, née à Hiccare, près d'Agrigente. Quelle probabilité que Laïs allât jamais à Corinthe ?

Nicias se chargea d'accomplir la prédiction. Après avoir pris Agrigente, il prit Hiccare, réduisit tout le peuple en esclavage, emmena Laïs dans le Péloponèse, et la vendit à je ne sais quelle vieille femme qui en fit sa servante.

Un jour, elle allait puiser de l'eau au bord d'une fontaine ; Apelles, qui faisait une orgie avec quelques-

uns de ses amis, la vit passer, gracieuse et flexible, portant avec un geste plein de grâce une amphore sur son épaule.

Il sortit, prit la jeune esclave par la main et l'emmena dans la salle du festin.

— Qu'est-ce que cela? s'écrièrent les convives. Une jeune fille timide, modeste, rougissante! Tu es fou, Apelles : c'était une courtisane qu'il fallait nous amener.

— C'est bien, laissez-moi faire, dit Apelles; je la formerai, et je vous promets qu'elle ira loin.

Cette fois, le peintre était prophète.

En effet, trois ans après, Laïs était la rivale de Phryné elle-même.

Lorsqu'elle allait au temple de Vénus, le peuple la suivait en disant que c'était la déesse elle-même qui était descendue sur la terre.

C'était l'époque de la division des écoles, et des disputes entre les sectes cynique, péripatéticienne, stoïque, épicurienne : les chefs de chacune de ces écoles se réunissaient dans le boudoir de Laïs. On vantait un jour devant elle l'austérité des philosophes:

— Je ne sais pas, dit-elle, si les philosophes sont

plus austères que les autres hommes; mais ce que je sais, c'est qu'ils sont aussi souvent à ma porte que les autres Athéniens.

Mais Athènes, la molle reine de l'Ionie, n'était pas encore assez voluptueuse pour Laïs; ce fut Corinthe qu'elle choisit; ce fut dans cette ville qu'elle mit un tel prix à ses faveurs, que l'antiquité nous a gardé le proverbe auquel elle a donné naissance : *Ne va pas à Corinthe qui veut.*

Veut-on savoir quel était ce prix qui effraya Démosthènes? C'était quatre mille francs de notre monnaie.

— Je n'achète pas si cher un repentir, dit l'illustre orateur en se retirant.

Cela prouve que, du temps de Laïs comme du nôtre, les avocats n'étaient pas généreux. Quatre mille francs, c'est ce que donne le fils d'un agent de change à une fille de l'Opéra.

Mais, hâtons-nous de le dire à la louange de Laïs, si elle faisait payer cher aux uns, elle donnait gratis aux autres. La belle courtisane usait du droit que se sont arrogé les jolies femmes, d'avoir des caprices; malheureusement, l'histoire, qui nous a consacré son

avarice à l'endroit de Démosthènes, a consacré sa libéralité en faveur de Diogène le Cynique ; et, si Laïs n'entra point dans le tonneau de Diogène, Diogène entra du moins dans le boudoir de Laïs.

Cette condescendance encouragea le sculpteur Micon, qui, à soixante et dix ans, était amoureux de la belle Sicilienne. Il se présenta chez elle ; mais Laïs l'éconduisit en le raillant sur son étrange prétention. Micon attribue sa mésaventure à sa barbe et à ses cheveux blancs, teint sa barbe et ses cheveux en noir, et se présente le lendemain chez Laïs.

— Mon ami, lui dit la courtisane en lui tournant le dos, vous êtes fou de venir solliciter une pareille chose.

— Et pourquoi cela ? demande Micon.

— Parce que je l'ai déjà refusée hier à votre père.

Mais, au milieu de cette foule d'adorateurs, un seul homme reste insensible ; c'est le philosophe Xénocrate. Un soir, dans un souper, Aristippe et Diogène raillaient Laïs sur le peu de pouvoir de ses charmes.

— Je parie triompher de sa froideur, dit Laïs.

Diogène et Aristippe, ses amants, tiennent tous deux le pari.

Laïs se lève de table, et s'en va, toute courante et

tout échevelée, pousser la porte du philosophe; elle pénètre dans les appartements, criant qu'elle est poursuivie par des assassins, parvient jusqu'à la chambre de Xénocrate, l'aperçoit dans son lit et va se réfugier dans sa ruelle.

Xénocrate devine l'intention de Laïs, sourit et se retourne de l'autre côté.

Tout ce que le regard a de promesses, tout ce que la parole a d'enivrement, tout ce que le sourire a de provocations fut mis en œuvre par la séduisante Circé; mais sourires, paroles, regards, tout fut inutile; la voluptueuse sirène, insinuante ou emportée, nymphe ou bacchante, ou serpent, ou lionne, épuisa ses enchantements, sans obtenir de Xénocrate le moindre retour, et pourtant deux heures s'écoulèrent, pendant lesquelles elle resta enlacée à ses bras, côte à côte, et dans le même lit que lui.

Au bout de deux heures, Diogène et Aristippe entrèrent.

— Paye, Laïs, dirent-ils, tu as perdu.

— Vous vous trompez, dit la courtisane. Je ne vous dois rien, j'avais parié animer un homme et non pas une statue.

Comment mourut Laïs? Les auteurs anciens ne s'accordent point là-dessus : les uns la font mourir vieille et misérable, après avoir dédié son miroir à Vénus, ce miroir qui lui était devenu inutile, car elle ne voulait plus s'y voir telle qu'elle était, et elle ne pouvait plus s'y voir telle qu'elle avait été.

Les autres la font mourir jeune, et par un excès de plaisir.

D'autres prétendent enfin qu'emmenée en Thessalie par un amant pour lequel elle quitta Corinthe, elle fut assassinée dans un temple de Vénus par des femmes jalouses de sa beauté.

Tout cela prouve seulement qu'il y eut plusieurs Laïs, comme il y eut plusieurs Hercules et plusieurs Orphées.

FAVORITES

THAIS, — PILHIONICE, — BACCHIS, — MITTO

Thaïs était Athénienne; elle suivit Alexandre dans son expédition des Indes : ce fut elle qui, à la suite

d'une orgie, excita le vainqueur de Darius à brûler Persépolis.

A la mort d'Alexandre, elle tomba en partage à un de ses généraux. Ce général était Ptolémée. Ptolémée hérita de l'Égypte. Il aimait Thaïs et l'épousa. Thaïs se trouva donc reine.

Ptolémée en eut trois enfants, deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille nommée Irène, qui épousa Solon, le fortuné roi de Chypre.

Pilhionice était l'esclave de Bacchis, esclave elle-même de Synope, et joueuse de flûte. Synope était née à Égine; elle transporta d'Égine à Athènes le *dictérion*, à la tête duquel elle était. Ce fut chez cette Synope qu'Harpalus vit Bacchis, en devint amoureux et l'acheta.

Cherchez dans Posidonius et dans Théopompe, et vous verrez toutes les folies que fit pour elle, tant qu'elle vécut, son riche et généreux amant, et, lorsqu'elle mourut, il employa deux cents talents à lui faire bâtir un monument.

Ce monument était sur le chemin d'Athènes à Éleusis, et situé juste à l'endroit d'où l'on pouvait découvrir les temples et la citadelle.

Mitto naquit en Phocide : sa mère mourut le jour même de la naissance de son enfant.

La jeune Mitto, restée orpheline et pauvre, fut élevée par charité; mais à peine l'enfant put-elle se connaître, qu'elle comprit qu'elle était belle, et la beauté, en Grèce surtout, était une fortune.

Un accident manqua flétrir cette beauté. Elle avait neuf ans à peine lorsqu'une tumeur se déclare au menton et s'étend bientôt à une partie de la joue. Pauvre et ne pouvant payer les soins d'un médecin, Mitto reste alors sans secours : le mal fait des progrès; Mitto voit sa beauté menacée. Sa beauté, c'était sa seule espérance, son seul avenir. Pourquoi vivre si elle n'est plus belle? Mitto se décide à se laisser mourir de faim.

Pendant deux jours et une nuit, la courageuse enfant essaye d'accomplir le projet qu'elle a résolu, lorsque tout à coup, au moment où, étendue sur son lit, ses yeux se ferment de lassitude et de besoin, Vénus, sous la protection de laquelle tout enfant elle s'est mise, descend à son chevet et lui montre au pied de son autel des roses desséchées dont elle lui enseigne la propriété. Mitto se lève, court au temple de la

déesse, ramasse les roses flétries qu'elle trouve au pied de sa statue, les applique sur son menton et sur sa joue; trois jours après, la tumeur avait disparu, et Mitto était restée la plus belle des jeunes filles de la Phocide.

Ce fut cette même Mitto qui, protégée par Vénus sans doute, devint la favorite de Cyrus; après la mort de Cyrus, la maîtresse d'Artaxerce, et, après la mort d'Artaxerce, prêtresse du soleil à Ecbatane.

PHILOSOPHES

LEONTIUM, — SAPHO, — ASPASIE

On ne sait presque rien de Leontium, si ce n'est qu'elle fut la maîtresse d'Épicure. Une lettre de cette courtisane indique qu'Épicure était déjà vieux lorsqu'il devint amoureux d'elle, et que sa jalousie était insupportable à la belle philosophe.

Tout le monde connaît Sapho la Lesbienne, *mascula Sapho*, comme dit Horace. Les anciens appelaient la fièvre d'amour fièvre saphique. C'est de cette fièvre

que le jeune Antiochus était atteint lorsqu'il fut guéri par Érasistrate.

Sapho a composé neuf livres de poésies lyriques; puis encore des élégies, des ïambes, des épithalames et des monodies.

Deux pièces seulement sont parvenues jusqu'à nous, l'une conservée par Longin, l'autre par Denys d'Halicarnasse. Ce sont deux odes : Boileau a traduit l'une d'elles. Tout le monde sait par cœur cette traduction, qui, même en passant par la plume de l'auteur de *l'Art poétique*, a conservé une partie de sa fureur amoureuse.

Cette ode est adressée à une femme.

Sapho était la dixième muse de l'antiquité, et on lui rendit des honneurs royaux et presque divins. Exilée de Mitilène pour avoir pris parti avec le poëte Alcée contre le tyran Pittacus, les Mitiléniens gravèrent son image sur leur monnaie.

Après son départ de la Sicile, où elle était restée pendant son bannissement, les Siciliens lui élevèrent une statue.

Malgré ses instincts tout masculins, Sapho avait épousé un riche habitant de l'île d'Andros. L'histoire

a conservé son nom : il s'appelait Cercala. Ce dut être un mari bien heureux !

L'histoire aussi a conservé le nom de ses maîtresses les plus aimées : c'étaient Andromède, Mégare, Cyrne, Mnaïs, Pyrrhine, Gongile, Anagore, Cydno, Eumia, Athis, Anactorie et Thélésille.

Malheureusement, comme le dirent les poëtes, l'Amour outragé devait se venger un jour ou l'autre.

L'Amour poussa Phaon vers Lesbos.

Phaon était un beau pêcheur. Un jour qu'il s'apprêtait à passer de l'une à l'autre de ces charmantes îles de l'archipel qui s'élèvent au-dessus des flots de la mer Ionienne comme des corbeilles de roses, une jeune fille voilée vint lui demander le passage. Phaon la fait asseoir, guide la barque, et aborde heureusement au but qu'il s'était promis. Alors, la jeune fille se dévoile ; Phaon, ébloui, tombe à genoux. La belle passagère était Vénus elle-même.

Or, comme toute peine mérite salaire, Vénus donna à Phaon un vase rempli d'une essence divine. Cette essence avait la propriété de faire aimer celui qui s'en était servi une fois seulement.

Le beau Phaon se frotta d'essence, et, pour faire l'essai de son pouvoir, descendit à Lesbos.

Vénus était la déesse la plus puissante de l'antiquité. Les Lesbiennes aimèrent Phaon.

Et, parmi les Lesbiennes, Sapho l'aima plus que toute autre.

On sait la mort de la pauvre muse, mort qui rachète sa vie.

Sapho est la Madeleine grecque,

Maintenant, deux mots sur Aspasie, et nous aurons accompli le cercle des grandes courtisanes antiques.

Aspasie naquit à Milet, patrie des fables et des courtisanes.

Son père, la voyant si belle, — l'histoire ne dit pas à quelle secte philosophique le père d'Aspasie appartenait, — son père, la voyant si belle, comprit que les dieux n'avaient pas formé une telle merveille pour le bonheur d'un homme, mais pour les plaisirs de l'humanité.

Aspasie reçut, en conséquence, une éducation en harmonie avec la mission qu'elle devait accomplir.

Athènes, à cette époque, était le foyer de l'intelligence universelle. C'était l'époque de la gloire mi-

litaire et artistique d'Athènes. Aspasie vint à Athènes, et y ouvrit une école qui rendit bientôt déserte celle du vieux Socrate.

C'était une école d'amour; les plus belles filles de la Grèce y recevaient des leçons sur l'art d'aimer et de se faire aimer.

Périclès et Alcibiade devinrent les auditeurs les plus assidus de ces cours merveilleux.

Périclès était le chef de la république; Périclès était amoureux d'Aspasie.

Vers ce temps, deux jeunes Mégariens enlevèrent de force deux courtisanes attachées à la belle Milésienne. Aspasie exigea que Périclès réclamât de Mégare les deux courtisanes enlevées, et, comme Mégare ne voulut pas les rendre, Athènes fit la guerre à Mégare.

Périclès était devenu fou d'Aspasie; il ne pouvait quitter sa maîtresse. Il fallut faire la guerre à Samos. Aspasie et ses courtisanes s'embarquèrent avec Périclès, et allèrent faire avec lui le siège de Samos.

Un seul désir restait à Aspasie, c'était d'épouser Périclès; mais Périclès était marié. Périclès répudia sa femme, et épousa Aspasie.

Tout cela faisait beaucoup rire la Grèce. Les sages

attaquaient Périclès, les comédiens raillaient Périclès, les journaux du temps disaient pis que pendre de Périclès. Mais, tout en attaquant sa conduite privée, ils perdaient de vue sa conduite publique. Tout doucement Périclès s'emparait de la république, comme Aspasie s'était emparée de Périclès.

Périclès mourut.

Aspasie, qui avait su devenir la femme de Périclès, ne sut pas être sa veuve. Elle épousa un gros marchand de bestiaux, un Lisiclès, je crois, espèce de Turcaret qui s'était enrichi dans les guerres de Mégare et de Samos, en fournissant les vivres de l'expédition.

Et cependant, tel était le crédit d'Aspasie, qu'elle éleva son nouvel époux jusqu'à une des plus hautes magistratures de la république.

Enfin, pour ajouter un dernier rayon à la gloire de la maîtresse d'Alcibiade, de la veuve de Périclès et de l'épouse de Lisiclès, Cyrus le Jeune, voulant donner à sa maîtresse Mitto un nom qui rappelât toutes les perfections, changea son nom de Mitto en celui d'Aspasie.

Voilà ce qu'étaient les courtisanes chez les Grecs. Mêlées à la religion, à l'art, à la politique, elles font

parler les dieux, elles inspirent Phidias et Praxitèle, elles conseillent Périclès.

D'ou vient que cette influence se perd chez les Romains ?

Un court parallèle entre les deux peuples donnera l'explication de cette différence dans la position sociale des courtisanes à Athènes et à Rome. Bien entendu que nous nommons ces deux villes, l'une comme le centre de la civilisation grecque, l'autre comme le centre de la civilisation italienne.

Les Grecs, ces types les plus beaux de la plus belle race, c'est-à-dire de la race caucasique, aimaient le beau par-dessus toute chose, doués qu'ils étaient par la nature, d'une organisation fine, élégante, supérieure, essentiellement apte à apercevoir toutes les nuances de la beauté.

Aussi les Grecs avaient-ils en quelque sorte établi la beauté sur des règles mathématiques.

Voyez leur Jupiter Olympien, leur Junon, leur Vénus, c'étaient des types arrêtés, convenus, calculés entre les statuaires et les peintres. Vous reconnaissez leurs dieux à la première vue, impossible de confondre Apollon avec Bacchus, ou Castor avec Mercure.

C'est qu'ils avaient en quelque sorte établi une échelle de beauté qui montait de la terre au ciel, et redescendait du ciel à la terre.

Ainsi Télèphe était le type de l'enfant ; Ganymède, le type de l'adolescent ; Pâris, le type de l'homme ; Castor et Pollux, les types du demi-dieu ; Mercure, le type du dieu inférieur ; Apollon, le type du dieu supérieur ; Jupiter, le type du grand dieu.

Puis, après être monté au ciel par les hommes et les dieux, cette échelle redescendait vers la terre par les déesses et les femmes.

Vénus était l'anneau qui scellait une des extrémités de cette chaîne au ciel. Hélène était l'anneau qui scellait l'autre extrémité de cette chaîne à la terre.

L'intervalle était rempli par Iris la messagère ; par Nérée, la reine des flots bleus ; par Calypso, la nymphe des forêts.

Il ne faut donc pas s'étonner de la toute-puissance de la beauté chez un pareil peuple.

Mais les Romains étaient bien loin de ressembler aux Grecs ; ils leur avaient pris, il est vrai, leur littérature, leurs lois, leur civilisation ; mais ils n'avaient pu prendre le génie grec enchaîné avec Prométhée au

sommet du mont Othrys. Les Romains, peuple de laboureurs, peuple grossier, sans imagination, n'ont amais eu un véritable amour de l'art. Un beau matin, le caprice du beau leur prit, il est vrai ; mais alors, comme ils commençaient à être riches, ils trouvèrent qu'il était bien plus simple d'envoyer chercher le beau à Athènes, à Corinthe et à Delphes, et de l'acheter tout fait, que de l'inventer eux-mêmes.

Il en fut de même des courtisanes. Quand les Romains, pour se mettre à la mode grecque, voulurent, eux aussi, avoir des courtisanes, ils en firent acheter. Aussi les Romains, maîtres en débauche, étaient-ils fort ignorants en voluptés.

Cherchons quelque grande courtisane romaine à opposer aux dix courtisanes grecques dont nous avons esquissé l'histoire ; nous n'en trouverons pas.

Cynthie, Délie, Lesbie, Corinne, étaient des courtisanes, il est vrai ; mais que savons-nous d'elles ? Leurs noms, consacrés par les plaintes de Properce, de Tibulle, de Catulle et d'Ovide. A quels grands événements se sont-elles mêlées, on l'ignore. Il y avait aussi une Lycisca ; mais que sait-on d'elle ? Que Messaline prenait son nom et sa perruque blonde

pour courir les lupanars et les corps de garde.

Non, la vraie courtisane chez les Romains, c'est la fille des empereurs, c'est la mère des empereurs c'est la femme des empereurs.

La vraie courtisane, c'est Livie, qui, couchée au pied de la statue de Priape, se faisait heurter, un soir, elle et son amant, par les porteurs de la litière d'Auguste.

La vraie courtisane, c'est Messaline, qui rapportait jusque sur l'oreiller de Claude l'odeur des lieux infâmes qu'elle venait de hanter.

La vraie courtisane, c'est Agrippine, qui, prévoyant sa mort parricide, fit, au dire de Suétone, de si étranges et si publiques tentatives pour devenir la maîtresse de son fils.

Puis aux meurtres de Caligula, aux folies de Néron, aux débauches d'Élagabale succédèrent bientôt les ascétiques commencements d'une ère nouvelle. Le Christ, armé du fouet, avait chassé les vendeurs du temple; les apôtres, armés de sa parole, chassaient la débauche de la société.

Pendant plusieurs siècles, la courtisane s'est réfugiée en Orient, où on la perd presque de vue, à Car-

thage, à Alexandrie, à Byzance ; puis, chose bizarre, elle reparaît au moyen âge ; où cela ? à la cour des papes. Voyez l'histoire d'Olympia.

Est-ce une courtisane que cette blonde Lucrèce qui, maîtresse de ses deux frères, complice de la mort de son troisième mari, s'en va, toute sanglante, présider la cour de Ferrare, et distribuer les couronnes de la poésie et les sourires de l'amour à l'Arioste et à Bembo?

Au reste, regardez du côté de l'Orient, c'est de là que la courtisane va revenir avec les arts et la science, chassés de Constantinople par Mahomet II. Florence se proclama l'Athènes moderne : Laurent de Médicis est le Platon de cette nouvelle académie ; les peintures grecques reparaissent le long des murailles, dont elles chassent les peintures chrétiennes. Bianca Capello fuit nuitamment de Venise avec son amant Bonaventuri, et monte sur le trône de Toscane avec le fils de Cosme le Grand.

A la suite des idées grecques, la courtisane est rentrée dans la société chrétienne.

François Ier, le roi très-chrétien, passe sa vie, tiraillé entre madame d'Étampes et Diane de Poitiers ;

après quoi, il meurt d'une maladie que l'avocat Féron va chercher dans un lupanar de la rue du Pélican, léguant à Henri II, avec le trône de France, Diane de Poitiers, son ancienne maîtresse.

Puis, pour qu'aucun vice de l'ancienne Grèce ne soit étranger à la société moderne qui se corrompt, vient Henri III, entouré de ses favoris, et la race des Valois s'éteint dans des amours antiphysiques et dans des embrassements monstrueux.

C'est alors qu'apparaît Henri IV entre madame de Verneuil et Gabrielle d'Estrées, comme François Ier, entre Diane de Poitiers et madame d'Étampes.

C'est qu'une nouvelle société se forme, sur laquelle la femme va prendre une énorme influence ; à la langue de Rabelais, langue inintellible à force de science, succède la langue de Montaigne, dont Corneille et Molière feront la plus belle, tandis que Racine en fera la plus douce langue du monde. Les femmes rentrent donc par tous les points dans la société dont on les a exilées. La duchesse de Chevreuse et madame de Longueville mènent la Fronde ; Marion de Lorme conspire avec Cinq Mars contre le cardinal de Richelieu, ou plutôt encore sert d'espion au cardinal de Riche-

lieu contre Cinq-Mars ; mademoiselle Paulet et mademoiselle de Scudéri fondent l'hôtel de Rambouillet ; madame de Sévigné écrit des lettres qui resteront des modèles.

Deux grandes figures de courtisanes nous apparaissent, l'une s'appuyant sur le XVIIe siècle, l'autre penchée sur le XVIIIe. Ces deux figures sont celles de Marion de Lorme et de Ninon de l'Enclos.

Que vous dirai-je de Marion de Lorme, dont la vie est si brillante et dont la naissance et la mort sont si obscures : est-elle née en Franche-Comté, comme disent les uns, vers la fin de l'année 1606 ? est-elle née à Châlons en Champage, comme disent les autres, vers la fin de l'année 1612 ou 1615 ? est-elle morte en 1650, à l'âge de trente-cinq ans ; est-elle morte en 1741, c'est-à-dire à cent trente-quatre ans ? a-t-elle vu, célibataire, passer son convoi ? a-t-elle répété ces vers que l'on fit sur elle, lorsque le bruit de sa mort se répandit ?

La pauvre Marion de Lorme
De si rare et plaisante forme,
A laissé descendre au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

Ou bien n'est-elle descendue dans ce tombeau, resté près de cent ans vide et béant pour l'attendre, qu'après avoir successivement épousé un lord, un chef de bandits et un procureur?

Cela, c'est ce que je ne sais point, c'est ce que les contemporains n'ont pas su, c'est ce que personne ne sait encore; mais ce que personne n'ignore, c'est qu'elle fut tour à tour la maîtresse de Cinq-Mars, de Richelieu, de Bassompierre, de Desbarreaux, de d'Émery, du chevalier de Grammont, du duc de Brissac et de Saint-Évremont.

Laïs n'avait pas fait mieux dans l'antiquité; passons à Aspasie.

Ninon de l'Enclos, moins la guerre de Mégare, est l'Aspasie moderne : philosophe comme Aspasie, elle fut élevée par un père philosophe; seulement, le père et la fille appartenaient à deux sectes différentes : le père était épicurien, la fille était sceptique. Il y avait un étrange débat dans la famille : la mère, bonne et pieuse femme, voulait faire de Ninon une religieuse; le père, homme de plaisir, voulait en faire une courtisane. Ninon eut donc à peu près son libre arbitre; son tempérament l'emporta vers le plaisir. A quinze

ans, Ninon ouvrit à Paris une école à peu près pareille à celle qu'au même âge, ouvrit Aspasie à Athènes. Le jeune Sévigné fut son Alcibiade, le grand Condé fut son Périclès, la Rochefoucauld fut son Socrate ; puis vous savez les noms de ses autres amants : Céligny, Villarceaux, d'Albret, d'Estrées, d'Effiat, Gersey, Clérembaut, Remnie, Gourville et le confiant la Châtre, qui dormait tranquille sur son billet ; puis, de ses amants, passons à ses amis : La Bruyère lut chez elle ses *Caractères ;* Molière, son *Tartuffe;* Voltaire, ses premières poésies. Quand Christine, la reine philosophe, vint à Paris, elle voulut voir cette courtisane, que les plus grandes dames et les plus grands seigneurs de l'époque appelaient leur chère Ninon, et la reine Christine, en quittant Paris, déclara qu'elle n'avait rien vu de plus charmant qu'elle ; et cependant, à la fin de sa vie, cette Ninon si heureuse, si brillante, si vantée ; cette Ninon qui, à quatre-vingts ans, avait voulu avoir le dernier mot de l'amour avec le frais et galant abbé de Châteauneuf, à la fin de sa vie, cette Ninon disait :

— Qui m'eût proposé une pareille existence, et je me serais pendue !

Mais Ninon s'aperçut trop tard du vide de cette existence en apparence si remplie; elle ne se pendit pas, et fit bien, car elle mourut de vieillesse à quatre-vingt-douze ans.

A la courtisane politique, Marion de Lorme; à la courtisane couronnée, madame de Montespan; à la courtisane philosophe, Ninon de l'Enclos, succédèrent les Camargo, les Sophie Arnoult.

C'était déjà de la décadence; il y avait peut-être plus d'esprit, il y avait moins de hautes manières; l'aristocratie succédait à la grande seigneurie : le règne des filles d'Opéra commençait.

A part son nom, il reste peu de souvenirs de la Camargo; elle fut un instant à la mode, voilà tout ce qu'on en sait; quant à Sophie Arnoult, elle a laissé la réputation d'une des femmes d'esprit de ce siècle, où l'esprit courait les rues. Tout le monde connaît ses adorables reparties; malheureusement, celles qui sont le moins connues ne peuvent pas s'écrire.

Puis vint la Révolution, époque pendant laquelle on s'occupa peu de plaisirs et d'amour; non pas que nos septembriseurs et nos guillotineurs fussent ennemis des femmes : Danton les aimait fort, et Marat,

tout hideux qu'il était, ne les méprisait point; mais ces messieurs étaient de tristes amants. Comme ils avaient, en général, la prétention d'être incorruptibles, ils payaient assez mal les plaisirs qu'on leur laissait prendre plutôt par crainte que par sympathie. Mademoiselle C..., de la Comédie-Française, avait le malheur de se trouver dans ce cas; elle avait cédé à un terroriste fameux, qui avait oublié de reconnaître ses bontés autrement que par le don de sa propre personne; ce qui paraissait assez médiocre à l'actrice, que ses relations antérieures avec l'aristocratie déchue avaient habituée à de meilleures façons. Cependant, un jour que l'échafaud avait *donné*, sans doute, comme elle s'aperçut que le visage de son amant était un peu moins sombre que d'habitude, elle profita de cet éclaircie faciale pour risquer une demande :

— Citoyen, dit-elle, c'est demain le jour de ma fête; que me donneras-tu pour ma fête ?

— Je te donnerai la vie, répondit le généreux tribun.

Mais, après les Saint-Just, les Robespierre et les Marat, vinrent les Tallien, les Barras, les Sieyès; après la Terreur, le Directoire; 93 avait voulu imiter

Rome, 98 voulut imiter Athènes : la courtisane reparut.

Il faut même le dire, le Directoire fut l'âge d'or de la courtisane; l'Empire, tout brillant qu'il était, ne fut que son âge d'argent. Ouvrez les yeux et les oreilles, nous allons raconter des choses fabuleuses.

Nous avons tous entendu raconter par nos pères, n'est-ce pas? tandis que nos mères rougissaient, ces grandes orgies du Directoire; c'était une époque qui ne ressemblait à aucune autre, si ce n'est peut-être à celle de la Régence : on était si heureux d'avoir échappé aux tueries du 10 août, aux massacres des 2 et 3 septembre, à la guillotine de 93 et de 94, que chacun semblait atteint de folie; on était pressé de vivre et surtout on éprouvait le besoin de se sentir vivre; l'argent, si longtemps enfoui, converti en papier ou exilé, reparaissait à la surface du sol, comme si toute cette riche terre de France n'était qu'une mine d'or; les maisons de jeu, les restaurants, les coulisses des théâtres regorgeaient de gourmands, de joueurs et de libertins : pareils à ces matelots qui mettent pied à terre à Brest, à Lorient ou au Havre, après des traversées de cinq ou six mois, et qui man-

gent en trois jours leur paye d'une année, il y avait des généraux qui venaient, pendant un congé d'une semaine, manger à Paris leur butin de tout une campagne; et qui profitait, surtout, de ce besoin de plaisir et de cette recrudescence d'or? C'étaient les courtisanes. Laissons parler notre ami Nestor Roquelan, le célèbre archiviste de l'Opéra, à qui nous avons demandé des renseignements sur chacun des trois sujets que nous venons de traiter, et qui a bien voulu nous communiquer la note suivante, fruit de ses longues et savantes investigations dans les coulisses du théâtre de la rue Le Peletier.

Or, en ce temps-là — c'est Nestor Roqueplan qui parle, — florissait la célèbre Clot... ; c'était une danseuse grande, belle, au visage grave et voluptueux, à la taille aussi souple qu'une branche de saule; on disait alors que mademoiselle George était une belle statue; et Clot... une belle créature; ses cheveux, blonds et purs comme l'or, couronnaient un front mat au-dessous duquel s'enchâssaient deux yeux de saphir. Sa tête se balançait comme une aigrette sur un cou long, élégant et fier. Les amateurs du temps parlent encore les larmes aux yeux; mais de ces larmes

qui attestent le regret d'une belle sensation perdue, d'un certain mouvement de hanche indescriptible qui donnait à tout le corps de Clot... un frémissement d'ineffable volupté. Quand elle levait les bras et se penchait pour commencer une pirouette, quand cette élévation des bras laissait voir librement tout le dessin du corsage, et que l'inclinaison du corps faisait saillir la hanche de cette délicieuse femme, il paraît que c'était un tableau à se brûler la cervelle. On ne dit pourtant pas que personne lui ait fait le sacrifice de sa vie; mais on cite plusieurs individus qui lui offrirent de plus utiles holocaustes et qui gaspillèrent des millions pour avoir le droit de l'aimer. Le plus brillant, le plus noble de ses adorateurs fut le prince Pignatelli, comte d'Egmont, Espagnol, porteur d'un grand nom, possesseur d'une immense fortune et doué des plus beaux instincts d'élégance. Ce fut lui qui fit venir de Londres la première berline à ressorts anglais; cette voiture basse, commode et remarquable par sa coupe, fit, dans le temps, une grande impression. Ce fut lui encore, qui, au grand bal donné par les maréchaux, se présenta dans trois toilettes différentes dont la richesse défraya les conversations de toute une semaine. Dans le

cours de ses galantes prodigalités, le prince Pignatelli devait rencontrer la belle et dépensière Clot... Il lui créa un état de maison éblouissant; lui fit un revenu annuel de douze cent mille francs; lui donna les plus riches équipages pour Longchamp, dans un temps où Longchamp était quelque chose.

Mais Clot... avait le cœur si bon, l'âme si charitable, il lui arrivait si souvent, par paresse, par générosité, de donner à son cordonnier mille francs d'une paire de souliers pour n'avoir pas à changer un billet; elle était si compatissante aux misères de la populace théâtrale, des comparses, des figurantes, des choristes, que les magnificences du prince Pignatelli ne suffisaient pas à tant de besoins honorables. L'amiral espagnol Mazaredo vint aider Clot... dans ses charités, et augmenta de quatre ou cinq cent mille francs son modeste revenu. A ces nouvelles largesses de Mazaredo s'ajoutèrent bientôt les petites galanteries de M. Pu..., qui venait s'asseoir, seulement à côté d'elle, trois heures pendant son dîner. Cette espèce de commensalité inactive ne se payait pas moins de cent mille francs par an. Total : seize ou dix-sept cent mille francs. Pauvres danseuses

d'aujourd'hui, lisez cette insolente addition et dites avec douleur : « La danse est perdue! »

On cite de Clot... des particularités de luxe vraiment surprenantes. Elle habitait, rue Ménars, un appartement qu'avait occupé mademoiselle Bourgoin de la Comédie-Française. A cette époque, Paris était grec ; on décorait les maisons comme le palais d'Agamemnon. Les tentures à la grecque de l'appartement de Clot... étaient en drap de Sedan, à soixante et dix francs l'aune. Son lit, bas et nécessairement aussi de forme grecque, avait coûté neuf mille francs; le couvre-pied n'était autre chose qu'un cachemire noir de quinze mille francs. L'estrade de ce lit était recouverte d'un autre cachemire d'une valeur énorme ; enfin, le tapis perse de la chambre ne coûtait pas moins de six mille francs. Les bronzes, les statues volés à l'Italie, se heurtaient dans ce gynécée et composaient les menus accessoires d'un mobilier inestimable. Hélas! la pauvre Clot... n'en était pas moins crucifiée, au milieu de son luxe sardanapalien, par une étrange préoccupation. La nature, qui s'était épuisée à réunir tant de perfections, avait laissé, dit-on, une tache dans ce bel ensemble. Clot... eût

été une demi-déesse si elle avait posé immobile sur un piédestal d'agate ou de malachite; mais il fallait danser, et la malheureuse bayadère ne pouvait se dissimuler que l'ébranlement causé par cet exercice diabolique portait un trouble notable dans l'économie de ses émanations corporelles. Henri IV, dans sa rudesse béarnaise, se serait servi, comme il le fit jadis, de l'expression propre pour qualifier cet inconvénient; plus polis, les gens de l'Opéra se disaient tout bas que Clot... laissait après elle la trace d'un parfum mal corrigé par le musc dont elle faisait abus.

Que dire après cela des courtisanes antiques ou des courtisanes de nos jours? Qu'était Laïs, que Démosthènes refusait de posséder pour cinq mille francs, ou madame ***, qui disait à un amant d'une nuit qui lui avait donné mille écus et qui demandait à revenir le lendemain : *Vous êtes donc bien riche!* près de la prodigue Clotilde, à qui deux millions de rente ne suffisaient pas pour ses capricieuses fantaisies, et qui trouvait encore moyen, avec ce revenu royal, de faire cinq cent mille francs de dettes?

LES SERPENTS

I

S'il y a un animal maudit dans la création, c'est le serpent : Satan prend sa forme pour s'introduire dans le paradis terrestre, et, sous sa forme, tente la femme, la séduit et damne le genre humain, dont nous avons l'honneur de faire partie.

Au seuil de toutes les religions, siége le serpent, comme FAIT ou comme SYMBOLE. — Un serpent qui se mord la queue est l'emblème de l'éternité.

Un jour, Mercure, descendu sur la terre, pour y accomplir une mission dont l'avait chargé Jupiter, — je ne sais pas laquelle et j'aime autant ne pas le sa-

voir, les missions dont Jupiter chargeait Mercure ne peuvent pas toujours se raconter, — vit deux serpents qui se battaient; il jeta entre eux le bâton qu'il portait à la main, les deux serpents s'y enroulèrent, et le bâton, changé en caducée, devint le symbole de la paix.

Du limon du déluge de Deucalion et Pyrrha, naquit le serpent Python; il s'établit sur le Parnasse, c'est-à-dire sur la montagne consacrée à Apollon, et la peupla de monstres. Gérion, Cerbère, le Vautour qui dévora Prométhée, le Sphinx, qui interrogea Œdipe, furent ses fils; la Gorgone et l'Hydre de Lerne furent ses filles. Delphes, épouvantée de cette effroyable progéniture, s'adressa à Apollon, en l'appelant à son secours et lui remettant en mémoire qu'il était le dieu protecteur de la ville. Un beau matin, au moment de monter sur son char, Apollon prit son arc et ses flèches, fit appuyer ses chevaux un peu à droite, et, au lieu de suivre sa route accoutumée et de passer entre les tropiques, il passa au-dessus du Parnasse, et, là, malgré les sifflements du monstre, malgré la flamme et la fumée qu'il lançait par ses cent gueules, malgré l'atmosphère empes-

tée qu'il répandait autour de lui, le dieu du jour le fit expirer sous ses flèches. Le combat fut long. Pendant trois heures, les habitants du lac Tchad grelottèrent, et ceux du cap de Bonne-Espérance furent dans l'obscurité, tandis que la Grèce, l'Italie et l'Asie Mineure rôtissaient. Ce fut la seule fois que les Groënlandais, à défaut de mouchoir, essuyèrent la sueur de leur front avec leurs manches. Il en résulta que, lorsque le serpent Python fut tué, et qu'Apollon, d'un seul bond de ses quatre coursiers, eut fait rentrer son char dans sa route accoutumée, beaucoup de ces malheureux, qui, pour la première fois, avaient eu chaud, prirent froid, attrapèrent des pleurésies et moururent en trois jours.

Les Grecs instituèrent les jeux pythiques en l'honneur de cet événement, qui n'était rien autre chose que le triomphe du jour sur la nuit, de la lumière sur les ténèbres.

II

Ce fut Hercule qui, ayant, dès son enfance, juré guerre à mort aux ophidiens, — puisqu'au berceau

encore il étouffa entre ses mains les deux serpents qu'envoyait contre lui Junon, — ce fut Hercule, disons-nous, qui prit la plus grande part à la destruction de toute cette race; il tua l'hydre, abattit l'une après l'autre ses sept têtes; et perça de ses flèches le vautour de Prométhée. Persée se chargea de la Gorgone, dont Minerve, à qui elle avait voulu disputer le prix de la beauté, avait changé les cheveux en vipères. Le sphynx, qui comptait dévorer Œdipe et qui allongeait déjà la patte pour le déchirer, se précipita dans les flots en voyant son énigme devinée par le fils de Laïus. Enfin, Pluton enchaîna Cerbère à la porte des enfers, où il épouvantait les ombres de ses aboiements. Deux fois sa vigilance fut mise en défaut : la première, par la lyre d'Orphée; la seconde par le gâteau de la sibylle. Fouetté rudement par Pluton pour cette double faute, il se vengea en dévorant Pyrithoüs. Mais Hercule, à son tour, vengea Pyrithoüs, en traînant le monstre tricéphale au soleil, dont la lumière suffit pour le tuer. De sa bave vénéneuse naquit l'aconit. Thèbes possédait un tableau de la mort de Cerbère, peint par Polygnote. Nous avons, nous, la belle statue de l'Apollon Pythien,

trouvée dans les ruines d'Antium à Nettuno et appelée l'Apollon du Belvédère, parce qu'il fut placé dans le pavillon du Belvédère au Vatican, et le beau plafond du Louvre représentant la lutte du serpent Python contre le dieu du jour, un des chefs-d'œuvre de Delacroix.

L'Italie possède en outre deux magnifiques têtes de Gorgone : l'une de Léonard de Vinci, l'autre d'Annibal Carraccio.

Lorsque Neptune voulut punir Laocoon de s'être opposé à l'entrée du cheval de bois dans les murs de Troie, il envoya de Ténédos deux serpents qui l'étouffèrent, lui et ses fils, Antipatès et Tymbreus. Le groupe magnifique qui représente cette scène, merveille de poésie dans Virgile, et qui fut retrouvé à Rome en 1506, par Félix de Fredi, dans les bains de Titus, était, selon Pline, l'ouvrage de trois artistes grecs : Agesandre, Polydore et Athénodore.

Une des plus profondes impressions que j'aie éprouvées de ma vie, par la vue des localités, fut en passant entre Ténédos et la Troïade.

Plus tard, le serpent consacré à Apollon se réhabilita quelque peu et devint le symbole de la prudence

et de la sagesse. Esculape, son fils, dieu de la médecine, était représenté à Épidaure par une statue d'ivoire, tenant à la main un bâton autour duquel était enroulé un serpent. C'est en souvenir du serpent d'Esculape que toutes les boutiques de pharmaciens ont des serpents peints sur leurs contrevents.

Ce serpent d'Esculape est celui que Linné a nommé depuis *Coluber Æsculapii*, et que le vulgaire appelle le Serpent joufflu. Il se trouve aujourd'hui dans l'Inde seulement ; mais probablement que, du temps des Argonautes, dont Esculape faisait partie, on le trouvait en Grèce, en Asie Mineure et en Colchide. Sa longueur est d'un pied et demi ; il a une bande noire entre les yeux, les narines étroites, et la gueule garnie de dents trop petites pour faire une blessure grave.

Nous parlions tout à l'heure du peu de moralité des missions, ou plutôt des commissions dont Jupiter chargeait Mercure. A la suite d'une de ces commissions, qui ont valu une si mauvaise réputation au fils de Maïa, Cadmus fils d'Agenor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, qu'on avait vue courir le monde sur un tau-

reau blanc : en passant par la Béotie, il eut deux de ses compagnons dévorés par un serpent. Cadmus se mit à la poursuite du monstre, le trouva, le combattit et le tua.

Je ne sais pour accomplir quel oracle il lui arracha les dents et les sema. De cette semence poussa une moisson d'hommes. A peine hors de terre, ces hommes se mirent à combattre les uns contre les autres. Le premier essai qu'ils firent de leur raison fut pour se haïr. Le premier essai qu'ils firent de leur force fut pour s'entr'égorger. Des animaux qui n'eussent eu que de l'instinct se fussent réunis en troupeau !

III

La Bible ne reste pas en arrière de la mythologie, à l'endroit des serpents.

Après le refus fait par le pharaon de laisser sortir les Hébreux, Moïse lui envoie Aaron, son frère aîné, pour le convaincre de la vérité de sa mission; et, en effet, Aaron accomplit plusieurs prodiges devant lui. Un de ces prodiges est le changement de la verge de Moïse en serpent.

Les sages d'Égypte alors en firent autant ; mais le serpent d'Aaron dévora les leurs.

Ce fut un des prodiges qui déterminèrent le pharaon à laisser sortir les Hébreux d'Égypte.

Mais, ceux-ci s'étant révoltés dans le désert, en regrettant, malgré la manne, la nourriture plus substantielle qu'ils recueillaient au bord du Nil, Dieu envoya contre eux tout un peuple de serpents, dont la morsure brûlait comme du feu. Un grand nombre d'Hébreux périrent ; ce que voyant les autres, ils se repentirent, et, étant venus vers Moïse, celui-ci fit faire un grand serpent d'airain, et il suffit à ceux qui avaient été mordus de venir le regarder pour être guéris.

On a donc grand tort de considérer Hahnemann, comme l'inventeur de l'homœopathie : l'homœopathie remonte à Moïse ; *similia similibus.*

IV

Nous avons tous, au collége, frémi à l'épisode du serpent de Régulus.

Valère Maxime, livre 1er, raconte que Régulus ren-

contra près du fleuve Bégrada, entre Utique et Carthage, un serpent monstrueux, lequel s'élançait sur les soldats qui s'approchaient de la rivière pour y puiser de l'eau, les étouffait du poids de son corps, les écrasait dans les replis de sa queue, ou enfin les faisait périr de son souffle empoisonné. Les écailles qui couvraient sa peau étaient tellement dures, qu'elles résistaient à toutes les flèches et à tous les dards qu'on lui lançait, il fallut dresser contre lui des catapultes et des balistes, et l'attaquer comme on eût fait d'une citadelle ; enfin, après une multitude de coups inutiles, une énorme pierre lancée avec une extrême roideur, lui brisa la colonne vertébrale et l'étendit à terre, quoiqu'il fut à l'agonie, les soldats n'osaient s'en approcher, tant ses sifflements étaient terribles, une dernière pierre lui écrasa la tête. Régulus envoya à Rome sa peau, qui était longue de cent vingt pieds; elle fut suspendue dans un temple où, dit Pline le naturaliste, on la voyait encore du temps de la guerre de Numance.

Mithridate, vaincu par Lucullus, quitta le royaume de Pont, traversa la Colchide, une partie de l'Ibérie, et franchit le Caucase par cette même vallée qui,

aujourd'hui encore, conduit à Wladikavkas. Lucullus le poursuivit jusque dans la capitale de l'Ibérie, située où s'élève aujourd'hui Tiflis ; arrivé là, et se rappelant les merveilles qu'Hérodote raconte de la mer Caspienne, il résolut de pousser jusqu'à elle ; mais, arrivé à certains steppes, dit Plutarque, ses soldats rencontrèrent tant de serpents, qu'ils refusèrent d'aller plus loin. Quand je fis à l'envers, c'est-à-dire de la mer Caspienne à la mer Noire, le voyage que voulait faire Lucullus de la mer Noire à la mer Caspienne, c'était l'hiver ; les serpents étaient rentrés dans leurs trous ; mais, en fouillant la terre d'un demi-pied avec une bêche ou avec une pioche, on en mettait des pelotons tout entiers à découvert : c'étaient des serpents jaunes et noirs, longs de deux mètres à peu près, dont on dit la morsure fort dangereuse. Nous y reviendrons plus tard, à propos du prince Orbeliani.

V

Les serpents avaient leur part dans presque tous les prodiges et tous les augures. La mère d'Auguste

s'étant endormie dans le temple d'Apollon, un serpent, que les flatteurs d'Auguste prétendirent plus tard être le dieu lui-même, s'introduisit dans la litière d'Atia, et n'en sortit qu'en y laissant des traces visibles de son passage. Neuf mois après, Octave naquit. Or, il est incontestable qu'Octave avait beaucoup de la ruse et de la prudence du serpent.

Était-ce à cause de cette parenté ophidienne qu'Octave eut dans la plus grave affaire de sa vie un serpent pour allié?

Vous savez de quelle affaire je veux parler, n'est-ce pas?

Je veux parler de sa brouille avec Antoine et de sa lutte avec Cléopâtre.

Quand César fut tué par Brutus et par Cassius, c'est-à-dire par les deux représentants de l'aristocratie romaine, Octave, qui avait vingt ans à peine, étudiait à Apollonie avec son ami Vipsanius Agrippa, un peu plus âgé que lui; la double nouvelle lui arriva en même temps que son oncle était poignardé et qu'il était l'héritier de son oncle. La première des deux nouvelles était terrible, la seconde encore plus terrible peut-être.

En effet, c'était un rude héritage à recueillir, que celui de César.

D'abord, c'était une vengeance à accomplir, et contre qui? Contre Brutus et Cassius, c'est-à-dire contre les deux hommes, sinon les plus populaires, nous avons dit que Brutus et Cassius représentaient l'aristocratie, du moins les plus puissants de l'époque.

Puis ce testament qui faisait Octave héritier de l'empire du monde était entre les mains d'Antoine, terrible exécuteur testamentaire, qui s'était déjà fait verser par Calpurnie les trente millions que César avait laissés en mourant, et qui, tous les jours, ajoutait un codicille qui l'enrichissait en dépouillant Octave.

Octave ne savait ce qu'il devait le plus craindre, ou de son ami Antoine, ou de ses ennemis Brutus et Cassius; aussi, en prudent fils de serpent qu'il était, résolut-il d'aller consulter un très-savant astrologue qui se tenait dans une tour près d'Apollonie.

Mais, trop prudent pour y aller seul, il emmena avec lui son ami Vipsanius Agrippa. Selon toutes les traditions reçues parmi les consulteurs de devins, il fut convenu que ni l'un ni l'autre ne se nommerait,

et, pour surcroît de précaution, Octave exigea qu'Agrippa passât le premier.

Agrippa dit son âge, l'année, le mois, le jour de sa naissance; le devin consulta les astres et annonça à Agrippa qu'il atteindrait à la plus haute fortune, serait général des forces d'un grand empire, et épouserait successivement la nièce et la fille d'un empereur.

En entendant cette prédiction, Octave ne pensant point qu'on pût lui prédire une fortune égale à celle de son ami, refusa de dire son âge, l'année, le mois, le jour de sa naissance. Mais l'astrologue et Agrippa insistèrent tellement, qu'il finit par répondre à toutes les questions qui lui furent faites; alors, à peine Théagène eut-il regardé dans sa main, qu'il fléchit le genou devant lui, et, courbant son front dans la poussière :

— C'est vous, lui dit-il, ô mon seigneur, qui serez l'empereur dont celui que voilà (et il montrait Agrippa) sera le neveu et le gendre.

Alors, Octave lui dit qui il était et la situation dans laquelle il se trouvait, le consultant sur ce qu'il devait faire.

Le devin lui conseilla de partir à l'instant même pour Rome.

— Soit! répondit Octave, mais tu y viendras avec moi.

Prudent comme son père le serpent, Octave n'était point fâché d'avoir sous la main l'astrologue qui lui avait promis l'empire du monde.

Cet empire, on sait comment Octave le conquit; comment il se brouilla avec Antoine, devenu son beau-frère; comment il le battit à Actium, et comment Antoine abandonna l'empire du monde, pour suivre Cléopâtre, justifiant cette maxime que deux mille ans plus tard devait émettre un auteur dramatique : « Les femmes sont faites pour inspirer aux hommes les grandes actions, mais pour les empêcher de les accomplir ; » trop heureux encore — c'est moi qui parle cette fois — quand elles ne leur en font pas faire de mauvaises ou de basses.

Il s'agissait, pour les deux amants, c'est-à-dire pour Cléopâtre et pour Antoine, de mourir, et de mourir de la plus douce mort possible.

On essaya sur des esclaves tous les poisons minéraux et végétaux connus ; les esclaves moururent

en se tordant et en râlant de douloureuses agonies.

Alors, on essaya des serpents du Delta.

Un d'eux est connu pour la rapidité avec laquelle il donne la mort. Aujourd'hui, on l'appelle la vipère des Pyramides. On l'appelait alors aspic.

C'est le plus petit des serpents égyptiens, il n'atteint pas la longueur d'une coudée, il a la tête plate, son corps s'élargit un peu au-dessous du cou, et se retrécit près de la queue, il vit dans le sable dont il a la couleur.

On lui fit mordre deux esclaves, une femme et un homme, tous deux jetèrent un léger cri, quand la dent entra dans les chairs; puis, presque aussitôt, ils sentirent leur sang se figer dans leurs veines, ils fermèrent les yeux et tombèrent dans un engourdissement duquel, insensiblement, ils passèrent à la mort.

— Voilà quel sera mon dernier amour! murmura Cléopâtre en regardant l'aspic.

Puis, le jour venu, elle s'enferma dans le tombeau qu'elle s'était fait bâtir d'avance, s'y fit apporter par un paysan un panier de figues, dans lequel était caché un aspic; un instant, elle le déposa à ses pieds

sans avoir le courage de l'ouvrir; se faisant lisser les cheveux, se faisant poser la couronne sur la tête par sa coiffeuse Charmion. Puis, quand elle se fut, en se regardant dans un miroir d'acier, trouvée assez belle pour mourir, elle prit le panier sur ses genoux, en fit tomber le couvercle, et vit la tête noire du hideux reptile qui se dressait entre les fruits.

Alors, elle prit une aiguille d'or sur la tête de sa suivante Irus, et avec l'aiguille agaça la vipère.

Celle-ci fit entendre un petit sifflement, se replia sur elle-même, et s'élança au bras de la reine, qu'elle mordit et auquel elle resta suspendue.

La mort fut peu douloureuse, et presque instantanée.

VI

On sait que les élégantes de Rome, qui venaient de quatre heures à huit heures du soir, promener en litière au champ de Mars, faisaient arrêter leurs litières aux Septa-Julia, portique sous lequel elles trouvaient des siéges, et s'asseyaient sur ces siéges, comme on fait de nos jours aux Tuileries et aux

Champs-Élysées. Les unes se tenaient les mains fraîches, en jetant des boules d'ambre d'une main dans l'autre, et c'était le plus grand nombre; les autres roulaient entre leurs bras et même autour de leur cou, des serpents apprivoisés au contact glacé desquels elles trouvaient une étrange volupté.

On connaît l'histoire de Tibère et du serpent apprivoisé, qu'il portait d'ordinaire autour de son cou. Croyait-il, comme beau-fils d'Auguste, devoir rendre cet hommage à la prétendue naissance ophidienne de son beau-père? Quoi qu'il en soit, le soir, à l'heure où les chauves-souris sortent de leurs ruines et les chats-huants de leurs trous, on voyait sortir le pâle vieillard d'un de ses douze palais et descendre vers le rivage, ayant à sa droite Thrasyle, son astrologue, et Macron son médecin; de temps en temps, il approchait la bouche du serpent de son oreille, pour faire croire aux populations effrayées que le reptile lui disait tout bas le nom de ses ennemis.

Une fois retiré à Caprée, comme un vautour sur son rocher, Tibère tenta deux fois de revenir à Rome; mais ni la première ni la seconde il n'acheva son voyage. La première fois, il venait par terre. Arrivé

à Albano, il s'arrêta pour contempler Rome, qui alors s'étendait jusqu'à Ostie, et, pour mieux la contempler, s'assit et déposa son serpent à côté de lui.

Tibère tomba dans une longue rêverie. Nous voudrions pouvoir dire à nos lecteurs quelle fut la rêverie de Tibère regardant Rome; mais il faudrait la plume et le génie de Tacite pour se hasarder à écrire une pareille page.

La première pensée du vieil empereur, en sortant de sa rêverie, fut pour son serpent; mais, tandis que Tibère rêvait, des myriades de fourmis avaient dévoré le reptile.

Tibère, effrayé, appela Thrasyle et lui montra non plus le serpent, mais son squelette.

— Que veut dire ceci? lui demanda-t-il.

— César, répondit l'astrologue, c'est un présage que Jupiter t'envoie.

— Interprète-le, puisque tu es devin.

— César, crains la multitude.

César baissa la tête, réfléchit un instant; puis, d'une voix sombre, mais impérative :

— Retournons à Caprée, dit-il.

Son second voyage pour Rome, lui fut encore plus

fatal que le premier : celui-là, il le faisait par mer, et voulait rentrer dans la capitale de son empire, en remontant le Tibre. A quelques milles au-dessus d'Ostie, il fut pris de la même peur qui l'avait assailli à Albano, et ordonna, comme il avait déjà fait, de retourner à Caprée. On obéit; mais, à la hauteur du cap Misène, le vieil empereur se sentit si mal, qu'il déclara ne pas vouloir aller plus loin, et se fit débarquer à la villa que Marius avait achetée de Cornélie, dont César avait hérité de Marius, Auguste de César et Tibère d'Auguste.

Tibère, n'ayant pas la force d'aller plus loin, s'arrêta dans une salle basse donnant sur l'impluvium, et se fit apporter un lit.

Près de ce lit s'assit le fils aîné de Germanicus et d'Agrippine, le petit-fils par adoption de Tibère, que l'on avait surnommé *Caligula*, parce qu'il portait la *caligue*, c'est-à-dire la chaussure des soldats. Reconnu héritier de l'empire, il attendait avec impatience que son grand-père mourût. Tibère ferma les yeux, fit un mouvement convulsif et resta immobile. Caligula, qui ne le perdait pas de vue, s'appuya sur le lit, regarda Tibère avec cet œil avide dont tout héritier regarde

l'agonie de celui dont il attend une fortune, à plus forte raison un empire; puis, pour s'assurer qu'il était bien mort, il approcha de sa bouche un miroir d'acier qu'aucun souffle ne ternit; donc, Tibère était mort; donc, Caligula était empereur.

Il poussa un cri de joie, tira du doigt de Tibère l'anneau qui lui servait de sceau, et qui, chez les Romains, était le signe de l'empire, et, s'élançant dans la cour pleine d'officiers, de soldats et de courtisans, il s'écria :

— Tibère est mort en me donnant son anneau, et en me nommant empereur !

Mais, au moment où tous répétaient : « Tibère est mort! vive Caligula! vive le fils de Germanicus! » la porte de la chambre mortuaire s'ouvrit, et, se cramponnant à cette porte, une ombre, un spectre, un fantôme, celui de Tibère, apparut livide, les jambes tremblantes, les mains crispées, l'œil flamboyant d'un dernier éclair, en disant :

— Qui ose s'appeler empereur? Qui ose crier vive Caligula, quand Tibère vit encore ?

Plus livide, plus tremblant que le moribond, et d'une main plus crispée que la sienne, Caligula

saisit alors le manteau du médecin Macron, qui, comme lui, avait cru l'empereur mort, en lui demandant :

— Que faut-il faire ?

— Jetez un matelas sur cette charogne et que tout soit dit, répondit Macron.

Et, s'élançant vers la salle basse, il y rejeta Tibère, le renversa sur un lit et lui appuya un oreiller sur la bouche, tandis que Caligula, tenant l'anneau impérial entre ses dents, repoussait la porte de ses deux mains.

Lorsque la porte se rouvrit, lorsque Caligula en sortit, cette fois Tibère était bien mort, et Macron pouvait en signer le certificat.

VII

De l'antiquité, il nous faut passer au moyen âge : de Thrasyle à Merlin ; de Locuste aux mille sorcières sans nom qui courent la campagne au clair de lune, pour arracher des mandragores sous le gibet des pendus. C'est l'époque de la chevalerie. Les enchanteurs et les fées, ces demi-dieux de la science, se

mêlent aux combats des Roland, des Astolphe, et des Amadis, comme Vénus, Minerve et Apollon se mêlaient, dans l'antiquité, aux combats d'Achille, d'Ajax et d'Hector.

Le jour, les mauvais enchanteurs et les méchantes fées conservaient leurs formes humaines; mais, la nuit venue, ils étaient changés en serpents, et, symbole de l'envie, ils erraient autour des manoirs, illuminés pour les fêtes, en répondant par leurs sifflements, aux sons des instruments et aux soupirs d'amour.

Le plus populaire de tous ces enchanteurs fut Merlin; la plus redoutée de ces enchanteresses fut Mélusine.

Vous savez l'histoire de celle-ci. C'était la fille d'un roi d'Albanie : dans la campagne de Morée, commandée par Guillaume de Champlitte, Raymondin de Forez, premier seigneur de Lusignan, reçut l'hospitalité chez le père et épousa la fille. Revenue en France, elle bâtit d'un coup de baguette, car elle était fée, le château de Lusignan en Poitou, et, devenue *la mère des Lusignan*, fut successivement *la mère Lusigne* et, par corruption euphonique, *Merlusine*.

Elle apparaissait, après sa mort, autour du château qu'elle avait bâti, tantôt sous la forme d'une femme, tantôt sous la forme d'un serpent, tantôt réunissant les deux formes, femme jusqu'à la ceinture, serpent depuis la ceinture jusqu'à l'extrémité du corps. Ces apparitions avaient lieu, quand quelque malheur menaçait la famille, et elle prédisait ce malheur par ses gémissements, ses cris lugubres, ses sifflements.

De là, le dicton populaire, à propos d'une femme qui se lamente : « Elle pousse des cris de *Merlusine*. »

Les souvenirs de l'antiquité païenne, ceux de la Bible, ceux du moyen âge, ont donc fait du serpent un être à la fois symbolique et religieux, fantastique et réel, inspirant aux uns le respect, aux autres la terreur. Hérodote raconte que le regard seul du basilic tuait.

VIII

Quand j'étais enfant, j'avais à ma disposition, chez une amie de ma mère, nommée madame Darcourt, veuve d'un médecin, un Buffon avec gravures. C'était

une fort belle édition in-folio, illustrée de sujets enluminés.

J'avais de grandes sympathies pour le lion, pour le tigre, pour la panthère, pour le chien ; mais toute ma curiosité se concentrait sur le serpent, et j'avais la plus grande considération pour ces gigantesques boas, qui étouffent un bœuf, le broient, l'allongent dans leur replis, le couvrent de bave pour lui donner du glissant, l'ingurgitent avec ses os et ses cornes, et mettent six semaines à le digérer.

A sept ou huit ans, j'étais parfaitement brave, et je pouvais, comme Nelson, demander ce que c'était que la peur. Un jour, je lis, dans le *Journal de l'Empire*, qu'un prisonnier a été dévoré dans son cachot à Amiens par un serpent. Voilà Achille changé en Thersite, ne voulant plus aller se coucher qu'en compagnie, et n'osant plus dormir sans veilleuse.

IX

Le serpent est un fascinateur, au moral comme au physique,

Levaillant raconte que, chassant dans un marais, il

se sentit invinciblement attiré vers un certain point, sans pouvoir deviner qu'elle était la cause de cette attraction. Il se tourna de ce côté et aperçut un énorme serpent qui le regardait la gueule ouverte et l'œil fixe. L'intrépide voyageur avoue que le premier moment fut terrible, et qu'il se crut perdu; mais, poussé par l'instinct de sa conservation, plutôt que par une volonté raisonnée, il lâcha, sans même épauler, son coup de fusil dans la direction du monstre; le serpent, atteint de quelques grains de plomb, fit un mouvement, le charme fut rompu et Levaillant put fuir.

C'est surtout sur l'oiseau que la fascination du serpent s'exerce d'une façon plus irrésistible et plus extraordinaire. Le malheureux volatile, quel qu'il soit, à la distance de dix, quinze et même vingt mètres, semble avoir perdu l'usage de ses ailes et la faculté de s'envoler; il les ouvre et les ferme, mais se contente d'en battre fiévreusement son corps, en poussant des cris plaintifs et inarticulés, puis il descend, ou plutôt se laisse tomber de branche en branche, avec une agitation se rapprochant de plus en plus de l'agonie. Enfin, comme s'il était attiré dans le vide, il

se précipite dans la gueule du reptile, où il s'engouffre et disparaît.

Un naturaliste de mes amis me racontait que, témoin d'une de ces luttes désespérées du volatile contre le reptile, il attendit le moment où l'oiseau était sur la dernière branche de l'arbre, pour briser d'un coup de fusil la tête du serpent. L'explosion ne parut pas même avoir été entendue de l'oiseau, qui tomba mourant près du serpent mort. Mon ami prit l'oiseau, qui n'essaya pas plus de fuir sa main qu'il n'eut fait de la gueule du serpent, lui introduisit quelques gouttes d'eau dans le bec, et le mit dans sa poitrine entre sa chemise et sa chair. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que le pauvre petit animal eut repris complétement ses sens, et encore, quoique son sauveur, lui offrant la liberté, le tînt dans sa main ouverte, il fut quelques minutes hésitant à se confier de nouveau à cet air qui avait manqué sous lui, et à ces ailes qui avaient refusé de le soutenir.

X

Je me rappelle que, tout enfant, jouant dans le jar-

din d'un petit château que nous habitions mon père, ma mère et moi, j'entendis des cris plaintifs venant du côté d'un bassin où le jardinier puisait de l'eau pour arroser ses légumes. Je courus au jardinier qui bêchait un carré de terre, et qui lui-même écoutait d'où pouvaient venir ces cris. Nous nous approchâmes alors du bassin et nous vîmes une grenouille verte qui, malgré les efforts qu'elle faisait pour se cramponner au gazon du bassin, puis au sable de l'allée, s'avançait ou plutôt glissait vers un petit buisson, de la lisière duquel sortait la tête d'une grosse couleuvre qui, la bouche dilatée outre mesure, fixait sur la grenouille des yeux étincelants comme des rubis, tandis que sa langue, au lieu de s'agiter à droite et à gauche selon l'habitude, s'allongeait hors de la bouche et rentrait dans le gosier, faisant le mouvement d'une pompe. La couleuvre était tellement occupée de fasciner sa proie, qu'elle ne fit aucunement attention à nous et que nous pûmes nous approcher d'elle. Au fur et à mesure que la grenouille s'avançait vers la couleuvre, ses cris devenaient plus douloureux et ses efforts plus désespérés. Enfin, lorsqu'elle ne fut plus qu'à huit où dix centimètres, ses forces semblèrent

l'abandonner, elle parut perdre tout espoir et se livra à son ennemi, qui, commençant par la tête, l'avala avec une incroyable facilité.

Le jardinier pensa alors qu'il était temps d'intervenir : il donna un coup de pied dans le buisson, et la couleuvre, attaquée par derrière au moment où elle s'y attendait le moins, s'enfuit hors de son repaire et fut forcée à son tour de traverser le chemin sablé que venait dans le sens inverse de parcourir la grenouille, qu'elle continuait d'engloutir tout en fuyant. Le jardinier la coupa en deux d'un coup de bêche, et, du tronçon supérieur la grenouille sortit parfaitement vivante, mais, engourdie comme l'oiseau, parut saisie d'une crainte rétrospective et demeura un instant dans la main du jardinier ; puis, tout à coup, sans retour apparent vers la reprise de ses facultés, elle sauta à l'eau et disparut sous des nymphéas.

XI

L'anecdote n'aura rien d'étonnant lorsqu'on saura le temps incroyable que met le serpent à digérer la proie qu'il a avalée. M. Chauvallon, auteur d'un

Voyage à la Martinique, rapporte qu'ayant ouvert un serpent de l'espèce appelée *crocs de chien*, trois mois après qu'il avait avalé un poulet et sans qu'il eût voulu prendre aucune nourriture dans l'intervalle, il trouva l'oiseau au tiers à peine digéré, n'ayant rien perdu de sa forme et ayant conservé toutes ses plumes, qui tenaient encore à la chair.

Quant à ce que nous avons dit du degré de dilatation que peut atteindre la gorge du reptile, lorsqu'il doit avaler une proie qui l'égale et parfois qui le dépasse en grosseur, nous citerons plusieurs exemples en disant les auteurs.

Cleyerus, entre autres, raconte qu'étant aux Indes, il acheta des chasseurs du pays plusieurs serpents longs de vingt-cinq à trente pieds, et que, dans le corps d'un de ces reptiles, il trouva celui d'un cerf de trois à quatre ans, avec ses bois, dans un autre, un bouc sauvage avec ses cornes; enfin, dans un troisième, un porc-épic armé de tous ses piquants.

Pour n'avoir pas le venin de la vipère, du serpent à sonnettes et du céraste, ces gros serpents n'en sont pas moins dangereux. En général, ils attendent leur proie, l'extrémité de la queue enroulée à un arbre qui

leur sert de point d'appui, s'élancent sur elle, homme, cheval, bœuf, cerf ou daim, l'enveloppent de leurs replis, l'étouffent, et, en l'étouffant, lui brisent les os. Si l'animal, doué lui-même d'une grande force, résiste, alors le reptile le saisit à la bouche et aux narines, intercepte sa respiration et l'étouffe. Comme la chair de ce serpent est excellente à manger, les nègres, dit-on, lui font la chasse et le combattent, en s'offrant eux-mêmes pour victimes et sans autre arme qu'un coutelas à dos plat et à tranchant extrêmement acéré; le serpent se jette sur eux et les enveloppe; mais, avant que les replis aient eu le temps de se serrer autour de leur corps, avant que le serpent ait songé à les mordre, à l'aide du coutelas qu'ils glissent entre leur corps et le serpent, et dont ils appuient le dos à leur poitrine, ils tranchent un de ces terribles nœuds, et le reptile, la colonne vertébrale brisée, tombe séparé en deux morceaux.

Mentzelius raconte que le prince Jean-Maurice de Nassau, du temps qu'il était gouverneur du Brésil, a vu un serpent dans l'estomac duquel on avait retrouvé tout entier le corps d'une femme enceinte.

Adamson raconte aussi que, dans son voyage au

Sénégal, on lui fit présent, au mois de mai 1752, d'un jeune serpent géant qui paraissait être de l'espèce du devin.

Il n'avait que trois pieds de longueur et quelques mois à peine.

Plus tard, on lui en apporta deux autres, dont le plus grand avait de vingt-deux à vingt-trois pieds; mais les nègres qui lui apportèrent ces deux individus lui assurèrent que le serpent géant parvenait à la longueur de quarante-cinq à cinquante pieds, et à trois pieds de circonférence. Sa tête est alors deux fois plus grosse que celle du plus grand crocodile, sa gueule d'une ouverture prodigieuse; il chasse à l'affût, se tenant d'habitude dans les lieux humides ou voisins de l'eau. Sa queue est repliée sur elle-même en spirale, dont la plus grande circonférence a environ six pieds de diamètre; sa tête s'élève avec la partie antérieure de son corps à une hauteur de dix ou douze pieds, droite et immobile comme un arbre auquel la brise imprimerait un faible balancement. Dans cette attitude, et l'on peut dire dans cette altitude, il porte ses regards autour de lui, et, détendant les spirales de sa queue comme un gigantesque res-

sort, dès qu'il voit un homme c· un animal à sa portée, il s'élance sur lui, le brise, l'étend, l'enduit et l'avale à la manière des boas.

Adamson fut tout étonné, lorsqu'il voulut se livrer à la chasse d'un de ces monstres, de la répugnance qu'il éprouva parmi les naturels à l'accompagner. Il crut d'abord que c'était la crainte qu'ils éprouvaient de se mesurer avec le reptile; mais bientôt il obtint d'eux une explication tout opposée à celle qu'il en attendait.

D'abord, le serpent géant n'est point très-dangereux à cause de sa grosseur même; son corps, roulé, comme nous l'avons dit, en spirale, apparaît semblable à la margelle d'un puits, et cet indice suffit pour le déceler, ainsi que son cou élevé, aux voyageurs, aux bestiaux et aux animaux sauvages, qui alors se détournent de lui. Rarement il attaque l'homme, et la chasse aux grands animaux, tels que le cheval, le bœuf, le cerf et autres quadrupèdes agiles, ne lui sourit que médiocrement, soit à cause de la fatigue qu'elle lui donne, soit qu'il n'ait qu'un goût assez faible pour leur chair. Mais, au contraire, Adamson apprit, toujours par les naturels du pays,

qu'il était très-friand d'autres serpents moins grands que lui, de lézards, de crapauds, de sauterelles, enfin de toute espèce d'ophidiens, de batraciens et d'insectes, qui, sans la consommation immense qu'il en fait, infesteraient le pays. Il en résulta donc qu'Adamson finit par reconnaître que les naturels du pays, loin de regarder le serpent géant comme un animal dangereux, étaient tout prêts à l'adorer comme une divinité bienfaisante.

Cleyerus, que nous avons déjà cité, explique le procédé par lequel les gros serpents étouffeurs parviennent à avaler et à faire passer par leur gosier, si étroit en apparence, une proie deux et même trois fois plus grosse que leurcorps.

Lorsqu'ils ont étouffé un buffle, un bison ou un cerf, un animal trop gros enfin pour être avalé sans préparation; qu'ils lui ont brisé les os, fait rentrer les bois ou les cornes dans les chairs, ils continuent de le presser entre leurs anneaux jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'une masse informe et allongée. Alors, ils l'étendent en long, le lèchent avec la langue dans le sens de son poil, et, à force de le lécher, étendent sur toute sa peau une mucosité gluante, de sorte que

l'animal, ou plutôt ce qui était l'animal, vu de loin, semble un immense saucisson couvert d'un vernis. Ainsi préparé, le serpent le saisit par la tête et parvient à l'engloutir tout entier par de fortes succions réitérées. Il lui faut parfois une semaine pour qu'il arrive à avaler sa proie, dont une partie reste hors de la gueule, pendant que l'autre partie s'introduit lentement dans le corps du reptile; tandis qu'il avale, ou même tandis qu'il digère, il est sans défense, et on peut impunément l'attaquer et le tuer.

Cette lenteur dans l'inglutition et dans la digestion explique comment les serpents peuvent rester un si long temps sans manger, quatre, cinq et même six mois; cela explique aussi comment les nègres, et, en général, les indigènes des pays où les serpents sont communs, reconnaissent le voisinage d'un reptile au simple odorat.

En effet, le serpent répand une odeur douceâtre qui affadit le cœur et soulève l'estomac. Valmont-Bomare attribue cette odeur nauséabonde à cette digestion sans fin qui ne serait qu'une décomposition lente et par corruption si lente, que, comme je vous l'ai raconté, au bout de vingt-quatre et même de quarante-

huit heures, on retrouve non-seulement vivantes encore dans leur estomac les grenouilles qu'ils ont avalées, mais, trois mois après, les poules encore couvertes de leurs plumes.

Il y a au Jardin des plantes une cage où sont enfermés deux serpents de l'espèce des boas : l'un de trois mètres à peu près, l'autre d'un et demi ou deux. Tous les trois mois, on leur donne à manger, soit une poule, soit un lapin, qu'ils mettent trois autres mois à digérer.

Un jour, on oublia de leur donner leur dîner trimestriel.

Le lendemain, le gardien, qui apportait deux lapins, fut tout étonné de ne plus trouver qu'un serpent ; seulement, ce serpent unique était dans cet état de torpeur où la digestion plonge les reptiles.

L'idée lui vint alors que le plus gros des deux serpents avait avalé le plus petit ; il lui souleva la tête, et, en effet, il vit, hors de sa gueule, frétiller la queue de l'autre, qui sortait d'une longueur de dix-huit pouces à deux pieds.

Le gardien appela son camarade, l'un s'attela à la tête du grand serpent, l'autre à la queue du petit,

chacun tira de son côté. Et le petit serpent sortit du grand comme une lame d'épée sort du fourreau.

On lâcha les deux lapins dans la cage. Le gros serpent, qui venait de rendre le petit, se jeta immédiatement sur l'un des deux lapins et l'avala en manière de compensation.

Le petit serpent resta quelques instants étourdi, et mal remis de son voyage en tunnel; mais peu à peu il reprit ses sens, et, l'appétit étant revenu avec la connaissance, il se jeta à son tour sur son lapin, qui entra plus longuement et plus difficilement, mais qui finit par entrer.

Depuis ce temps, les deux reptiles continuent de vivre en aussi bon accord que si aucun nuage n'avait passé sur leur amitié, et le petit serpent paraît avoir complétement oublié l'abus de confiance dont le grand serpent, dans un moment de distraction, s'est rendu coupable à son égard.

Un autre serpent de l'espèce des boas, comme ceux dont nous venons de consigner les faits et gestes et qui habite aussi le Jardin des plantes, voyant que son gardien laissait passer le jour convenu pour sa nourriture, roula la couverture destinée à lui tenir chaud,

et, après l'avoir enduite de bave, l'avala comme il eut fait d'un lapin ou d'une poule. Seulement, la digestion fut plus laborieuse, il la rendit comme il l'avait avalée, et l'on montre au-dessus de sa cage cette couverture qui conserve, après en être sortie, la forme qu'elle a prise dans le corps du reptile, et qui est celle d'un gigantesque cigare.

XII

Nous avons parlé du serpent que les dames romaines employaient comme rafraîchissement extérieur. C'est le *coluber comicella*, selon Linné, *l'anguis bicolor elegantissimus*, selon Seba. Il est très-commun au Malabar. Les Indiens élèvent ces reptiles dans des tonneaux, où ils demeurent en compagnie et où ils sont nourris avec du lait. Transportés dans la maison de l'acheteur, ils sont placés dans un petit tonneau comme un chien dans sa niche. Ils ont cette autre ressemblance avec le chien d'entendre et de reconnaître la voix de leur maître, qui n'a qu'à leur présenter le bras à l'ouverture du tonneau pour qu'ils s'enroulent autour de ce bras, et se nouent d'eux-

mêmes à son cou comme un collier. Ils ont beaucoup de ressemblance avec le serpent domestique de Linné, qui entre dans les maisons, s'y établit entre le chien et le chat, et finit, au bout d'un certain temps, par faire partie de la famille.

Du reste, le serpent, en dehors du serpent danseur, qui est naturellement chorégraphe et auquel nous consacrerons un paragraphe tout particulier, est susceptible d'une certaine éducation, et d'une certaine connaissance. Valmont-Bomare consigne, dans son *Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle*, l'anecdote d'une couleuvre apprivoisée, qui était tellement attachée à sa maîtresse, qu'elle montait le long de ses jambes, se tenait cachée sous ses vêtements ou roulée autour de son cou. Habitué et obéissant à la voix de sa maîtresse, le reptile suivait ses ordres, venait et s'éloignait à son commandement, la reconnaissant au milieu des autres femmes, distinguant les sons qui émanaient d'elle, soit lorsqu'elle riait plus ou moins haut, soit lorsqu'elle éternuait, toussait ou se mouchait.

L'auteur ajoute :

« Nous avons vu cette même couleuvre suivre dans

l'eau le bateau sur lequel était sa maîtresse : c'était sur la Seine, près de Rouen ; elle l'appelait d'une voix caressante, par le nom qu'elle lui avait donné (par malheur, ce nom est resté ignoré de la postérité); mais, la marée venant à manquer, le reptile, vaincu et battu par les lames d'eau, disparut et se perdit, au grand regret de *sa mère nourrice*. Cette couleuvre en hiver s'approchait du feu. »

XIII

Il existe aux environs de Carcassonne une légende sur une couleuvre ; mais, cette fois, le côté tragique est réservé à l'homme et non au reptile.

Un jeune garçon nommé Mathurin allait tous les matins vendre du lait du village de Saint-Jean à Carcassonne. Comme Perrette, il portait sa marchandise dans un pot ; un jour, en passant sur un banc de rochers entouré de bruyères et de buissons, le pied lui glisse, son pot tombe et se brise.

Le lait coule dans un creux du rocher et y forme un petit lac, plus difficile à dessécher, à ce qu'il paraît, que la mer de Harlem, car le jeune garçon ne l'es-

seya même pas. Il revint à Saint-Jean, et, pour ne point manquer de parole à ses pratiques de Carcassonne, remplit un autre pot de lait, et, en l'assujettissant plus solidement sur son épaule, il reprit le même chemin qu'il avait déjà fait.

En arrivant à l'endroit où il avait cassé son pot et en jetant les yeux sur ce malheureux lac en miniature qu'il avait improvisé, il vit une magnifique couleuvre qui, profitant de sa maladresse, s'abreuvant avec délices de ce lait répandu, y dardait voluptueusement la langue, et qui, lorsqu'il voulut s'approcher d'elle, lui indiqua par ses sifflements qu'elle était prête à défendre un repas qu'elle regardait comme ayant été servi tout exprès pour elle.

Le marchand de lait, qui n'avait rien à faire avec la couleuvre et qui, d'ailleurs, retardé par son accident, avait hâte d'arriver à Carcassonne, passa outre, et laissa la couleuvre achever son déjeuner.

En revenant, la curiosité le poussa à s'approcher du même endroit : la couleuvre, gorgée de lait, était couchée ou plutôt enroulée sur le rocher dans un état qui ressemblait à l'ivresse.

Notre garçon avait bon cœur ; au lieu de profiter

de l'espèce d'engourdissement dans lequel le reptile était tombé pour le tuer, comme eût fait tout autre, il s'éloigna afin de ne pas troubler sa digestion.

Le lendemain, en passant près du banc de rochers, il vit la cavité vide, et réfléchit au désappointement que devait éprouver la couleuvre d'être mise à une diète absolue après avoir nagé la veille dans l'abondance.

Il versa un peu de lait dans la cavité et se hâta de s'éloigner. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il vit, en se retournant, la couleuvre sortir d'un buisson et s'avancer avec rapidité vers la partie du rocher qui renfermait son mets favori.

Cette fois, la quantité de lait n'était point suffisante à griser le reptile, car, au retour de Mathurin, la couleuvre avait disparu.

Le jour suivant, il chercha, en passant, sa couleuvre, et vit une tête intelligente fort mobile, lançant vers lui sa langue fourchue à la lisière d'un buisson, dans lequel était caché le reste de son corps.

Il l'appela du premier nom qui se présenta à son esprit, et ce nom était *Mathurine*, c'est-à-dire le fémi-

nin du sien ; la couleuvre sembla écouter ; il versa du lait dans le creux du rocher, la couleuvre sembla comprendre ; il la rappela de nouveau, la couleuvre rampa la longueur d'un mètre, mais hésita.

Pour ne pas trop l'effrayer, le jeune homme s'éloigna, et, en s'éloignant, vit sa nouvelle amie accourir avec empressement pour jouir du repas qu'il venait de lui servir.

Il répéta deux ou trois fois le nom de Mathurine : à chaque fois, la couleuvre leva la tête pour entendre et pour regarder Mathurin.

A partir de ce moment, chaque jour le même appel se renouvela, et chaque jour la couleuvre y répondit avec un nouvel empressement, jusqu'à ce qu'enfin complétement familiarisée avec son pourvoyeur, elle reconnût non-seulement le son de sa voix, mais le bruit de ses pas et vînt au-devant de lui, aussitôt que ce bruit arrivait jusqu'à elle.

Cette familiarité entre l'homme et le reptile dura un an. Tous les jours, pendant un an, Mathurin donna un verre de lait à Mathurine, et tous les jours Mathurine vint au-devant de lui, ou tout au moins accourut à sa voix, se dressant sur sa queue, pour arriver à

la main nourricière qu'elle léchait de sa langue fourchue.

Au bout d'un an, notre jeune homme tomba à la conscription, et fut forcé de rejoindre le régiment dans lequel il était incorporé.

Les adieux furent des plus tendres : la couleuvre, déjà longue d'un mètre et demi, lorsque Mathurin, un an auparavant, avait fait sa connaissance, avait grandi d'un pied pendant cette année où elle avait reçu de son ami la douce et succulente nourriture ; en se dressant sur sa queue, Mathurine était de la taille de Mathurin.

La couleuvre, comme si elle eût compris que cette entrevue précédait une longue séparation, combla son ami de caresses. Elle s'enroula autour de ses jambes, autour de son torse, autour de ses bras, lui fit un collier de ses anneaux, le suivit longtemps sur le chemin et ne disparut qu'au bruit que fit une voiture de poste avec les sonnettes de ses chevaux.

Mathurin fut sept ans absent, de 1793 à 1800, de Quiévrain à Marengo; puis, à la paix de Lunéville, il revint dans ses foyers avec le grade éminent de caporal.

La première visite de Mathurin fut pour sa mère, ses sœurs, ses parents, ses amis; puis il pensa à sa couleuvre.

— Pardieu! dit-il, je suis curieux de savoir si, après sept ans d'absence, Mathurine me reconnaîtra.

Et, ayant repris ses habits de paysan afin de donner à Mathurine plus de facilités de le reconnaître, il alla au banc de rocher, témoin pendant un an de ses rendez-vous avec sa couleuvre, et l'appela de toute la force de ses poumons :

— Mathurine! Mathurine!

Presque aussitôt, il entendit un grand froissement de feuilles, et un serpent long de trois mètres, la gueule béante, les yeux flamboyants, roulant ses anneaux avec une fantastique vélocité, apparut, s'élança d'un seul bond sur lui et l'enlaça avec un tel amour, qu'un de ses anneaux s'étant par malheur formé autour du cou de Mathurin, celui-ci essaya de le desserrer, et, ne pouvant y parvenir, tenta, mais inutilement, d'appeler au secours, battit l'air de ses mains, tomba, se roula avec sa couleuvre, et, au bout de quelques instants d'une lutte désespérée, mourut tout simplement de strangulation.

Mathurine, dans un accès de joie et de reconnaissance, avait étouffé son bienfaiteur Mathurin.

Aujourd'hui, la légende de Mathurin et de Mathurine est vivante encore à Carcassonne et dans ses environs. Seulement, l'acte de Mathurine est interprété de deux façons différentes : les pessimistes disent que Mathurine, ingrate et oublieuse, ne reconnaissant pas son ami, l'étouffa suivant son instinct constricteur ; les optimistes soutiennent que, cédant, au contraire, à un élan de cœur mal calculé, le reptile donna involontairement la mort à l'homme auquel il ne croyait faire qu'une tendre caresse !

Nos lecteurs apprécieront.

XIV

Si je ne craignais de faire un écart dans mon sujet en passant des ophidiens aux sauriens, je raconterais ce qui s'est passé sous mes yeux, à Naples, entre un simple lézard gris, ou plutôt une simple lézarde grise, et mon ami M. Goujon, administrateur du journal *l'Indépendant*.

Le palais que j'habitais et qui m'a tant été repro-

ché, qu'il est devenu presque aussi populaire que *le Véloce*, le palais Chiatamone est situé en plein midi, sur l'emplacement des anciens jardins de Lucullus.

La mer baigne le pied de sa longue terrasse, qui, après s'être étendue devant la façade du bâtiment, s'élargit et devient un magnifique jardin planté de gigantesques chênes verts, de lauriers-roses et de fleurs de toute espèce, au milieu desquels grouillent, d'avril à novembre, des milliers de lézards gris et mordorés.

Rien de plus vivant, rien de plus preste, rien de plus frétillant que ces myriades de sauriens.

Parmi eux tous, une lézarde plus effrontée que les autres venait poursuivre les mouches, dont elle était très-friande, jusque sur le seuil du bureau de Goujon, situé au rez-de-chaussée et donnant sur la terrasse.

L'idée vint alors à Goujon d'apprivoiser le charmant petit animal, qui semblait chargé par l'espèce tout entière de réaliser ce proverbe un peu hasardé : *Le lézard est l'ami de l'homme.*

Il lui jeta des mouches, que la lézarde goba, avec une sensualité qui la conduisit si vite à la reconnaissance, qu'au bout de trois jours elle venait les

prendre dans sa main ouverte, et, au bout de huit, allait les chercher dans sa cravate, dans son gilet et jusque dans sa poitrine.

Un jour, il eut l'idée de lui offrir du thé dans sa cuiller à café : l'herbe chinoise fut dignement appréciée par la lézarde, que, dans l'ignorance de son sexe, Goujon avait appelée *Joseph*.

Goujon, très-matinal, se levait presque avec le jour; mais, si matinal qu'il fût, la lézarde était encore plus matinale que lui. A quelque heure qu'il se levât, il trouvait Joseph se chauffant aux premiers rayons du soleil, sur le parapet de la terrasse, la tête haute, l'oreille au guet, l'œil fixé sur la porte du bureau.

Dix minutes après l'ouverture de cette porte, on apportait son thé à Goujon. Joseph connaissait parfaitement le gamin qui le lui apportait, et il donnait des signes de joie visibles à l'aspect du plateau.

Goujon alors se versait une tasse de thé, la sucrait, y puisait plein une petite cuiller de la liqueur parfumée, la goûtait du bout des lèvres, comme fait une nourrice pour ne point donner à son poupon une panade trop chaude, et présentait cette cuiller à Joseph, qui la vidait en lapant avec sa petite

langue noire à la manière des chiens, jusqu'à la dernière goutte et sans s'interrompre, à moins qu'un bruit inquiétant ou qu'un visage étranger ne vînt distraire la buveuse d'une occupation qu'elle paraissait trouver pleine de charmes.

Peu à peu elle s'était accoutumée aux habitants de la maison, et, les connaissant pour des amis, ne s'inquiétait plus d'eux. Elle venait même manger des mouches ou du sucre dans nos mains, mais toujours avec une certaine hésitation ; ses préférences les plus marquées et les plus tendres étaient pour Goujon.

Un jour, Joseph disparut en nous laissant quelques inquiétudes sur sa santé. Il était moins gai, moins vif et donnait des signes d'obésité que nous attribuions à l'excédant de nourriture qu'il prenait depuis deux ou trois mois.

Pendant quelques jours, un nuage de tristesse plana sur la maison. Joseph était une des rares distractions que nous eût présentées la ville de Naples et à peu près le seul ami que nous y eussions trouvé. Mais il n'y a pas de chagrin inconsolable, et, comme dit Claudius à Hamlet : *Votre père avait perdu son*

père, qui lui-même avait perdu le sien dans des jours plus reculés. Ne vous livrez donc point à une éternelle douleur.

Ce conseil, que refuse d'écouter Hamlet, nous l'écoutâmes. D'ailleurs, Joseph n'était le père d'aucun de nous; et, s'il eût été quelque chose, il eût été l'enfant adoptif de Goujon.

Pendant deux ou trois jours, comme nous l'avons dit, Joseph fut l'objet de nos conversations, puis son nom revint plus rarement dans le dialogue, puis il en disparut tout à fait. Goujon seul, de temps en temps, mais plutôt pour accomplir un devoir que mû par l'espérance, se penchait sur le parapet, explorait l'extérieur de la terrasse en laissant tomber le long de sa pente le nom de Joseph.

Ce veuvage dura trois semaines à peu près.

Un matin, j'entendis, à l'heure du thé, des cris de joie poussés par Goujon, et, mon nom se faisant jour au milieu de ces cris de joie, je courus au balcon et je vis Goujon en extase devant Joseph, ou plutôt devant Joséphine, qui lui amenait deux lézardeaux longs comme des aiguilles et gros comme des tuyaux de plume.

Joséphine était enceinte ; elle avait, sans rien dire et par un sentiment de pudeur facile à apprécier, disparu pour pondre; et, la taille svelte, le ventre allégé, elle amenait sa jeune famille à l'administrateur de *l'Indépendant*.

Vers le 15 novembre, elle disparut de nouveau, et, cette fois, resta cinq mois absente. Dans les premiers jours du mois de mars suivant, étant appuyé, avec Goujon, au parapet qui donne sur la mer, je remarquai, sur la déclivité de la muraille, un lézard qui nous regardait.

— Voyez donc, dis-je à Goujon, on dirait Joseph. Malgré son sexe bien reconnu, nous nous obstinions à l'appeler Joseph, par cette seule raison que, habitué à ce nom, il y répondait plus franchement qu'à celui de Joséphine.

Un coup d'œil suffit à Goujon pour se faire de mon doute une conviction. Il appela Joseph, qui accourut aussitôt sans hésitation. Mais derrière lui restèrent les deux lézardeaux que rien ne put déterminer à suivre leur mère, qu'ils regardaient avec la plus grande défiance se hasarder dans la main et dans la poitrine de Goujon.

A partir de ce jour, les mêmes visites recommencèrent, la même amitié se resserra; et, lorsque nous quittâmes le palais Chiatamone, la seule chose que nous y regrettâmes fut Joseph, que nous eussions pu emporter avec nous, mais à qui nous ne voulûmes pas faire cette violence.

Qu'est devenu Joseph — ou Joséphine? — nous n'en savons rien, car, de même que je n'ai pas voulu rentrer au Théâtre-Historique après en être sorti, je n'ai pas voulu rentrer au palais Chiatamone après l'avoir quitté.

J'espère que la gentille bête mourra de vieillesse au milieu d'une nombreuse postérité.

XV

Revenons aux ophidiens.

Parmi ceux-ci, le plus populaire de tous est le serpent à sonnettes. Les gens du peuple s'arrêtent avec une curiosité mêlée d'une espèce de terreur devant les bocaux où ils sont enfermés à la porte des pharmaciens.

En effet, le serpent à sonnettes est le plus commun

et le plus terrible de tous. La blessure du grand, à moins que l'on n'y apporte de prompts secours, est souvent mortelle; la morsure du petit l'est presque toujours.

Tout le monde sait pourquoi le serpent à sonnettes a reçu ce nom. La nature, tout en créant un ennemi à l'homme et aux animaux, a garni sa queue de plusieurs petits corps cartilagineux, renflés, transparents, engagés les uns dans les autres, pareils à des cordes et composés d'une substance aride, fragile et sonore. Le *boicininga* de Margraffe, qui n'est autre, par exemple, que le *boiquira* des Brésiliens, le *cascavel* des Portugais et le *tangédor* des Espagnols, marque son âge par le nombre d'anneaux qu'il porte à la queue. — *Quot annos serpens*, dit Margraffe, *tot habet annulos.*

Le boicininga rampe avec tant de vitesse sur les rochers, que les Mexicains l'ont surnommé *écacoalt*, c'est-à-dire *le vent.* Sur la terre, sa marche est plus lente et il ne peut y gagner l'homme de vitesse; mais dans l'eau sa rapidité de locomotion est extrême, et il y est d'autant plus dangereux, qu'il peut, par un mouvement de contraction qui lui est particulier,

s'élancer comme certains poissons à plusieurs pieds hors de la surface, et atteindre d'un de ces bonds le tillac d'un petit bâtiment.

C'est ce genre de serpent à sonnettes qui est, plus particulièrement qu'aucun autre, doué du don de fascination. Les Indiens disent qu'ils le voient souvent la queue entortillée autour du tronc d'un arbre, les yeux fixés sur quelque écureuil qui a commencé par fuir jusqu'à la cime de ce même arbre, et qui, arrivé là, manifeste par ses cris et son tremblement son impuissance d'aller plus loin; l'animal s'agite, court à droite et à gauche, mais semble enchaîné dans un cercle qu'il ne peut franchir; enfin, saisi des angoisses de la mort, il tombe de branche en branche, et finit par se précipiter de lui-même dans la gueule de son ennemi.

Lorsqu'il pleut, ou qu'il est tourmenté par la faim, le boicininga devient terrible. Il pousse alors des sifflements qui ressemblent au cri de la cigale; les écailles dont il est couvert se dressent et bruissent à l'unisson de ses sonnettes. L'homme ou l'animal mordu par lui dans ces conditions est presque toujours voué à la mort; la bouche de la victime

s'enflamme et ne peut plus contenir la langue, tant elle se gonfle; une soif ardente dévore le malade; s'il boit, il est perdu, une goutte d'eau hâte sa mort. Nelson, à l'âge de vingt ou vingt-deux ans, s'étant endormi au pied d'un arbre, enroulé dans son manteau, fut mordu par un de ces serpents, qui était allé chercher la chaleur près de lui et qu'il offensa en se retournant; il faillit en mourir et ne fut sauvé que par les Indiens, qui, après avoir scarifié sa plaie, y exprimèrent le jus d'une plante inconnue aux Européens, et dont ils gardent le secret; ce jus était rouge, et est probablement celui de la sanguine. Nelson garda toute la vie des douleurs dans les membres et des taches sur la peau, suite de ce terrible accident auquel il échappa par miracle.

Ce serpent a lui-même deux ennemis mortels, l'un est le cochon sauvage qui en est très-friand, qui le cherche comme ses congénères d'Europe cherchent les truffes, et qui le dévore avec avidité, sans en être le moins du monde incommodé; l'autre est le *boicualba*, serpent long d'une vingtaine de pieds, noir dans la partie antérieure de son corps, jaune dans le reste, qui le poursuit et l'avale, sans que sa chair,

que les Indiens mangent avec délices, en contracte aucun venin.

Mayne-Reid, dans son *Habitation au désert*, cite un exemple du goût que les cochons ont pour les serpents, et de l'impunité avec laquelle ils peuvent être mordus par eux. Nous traduisons mot à mot son récit de l'anglais.

Franck vient de trouver un nid d'oriols dans lequel il n'y a encore que des œufs, et se promet bien de les dénicher lorsque les petits seront éclos; mais tout à coup le père et la mère se mettent à crier et à s'agiter, de manière à faire comprendre au narrateur qu'il se passe ou va se passer quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Ici commence le récit du capitaine Mayne-Reid.

XVI

Nous nous arrêtâmes au milieu de notre travail et regardâmes de ce côté, et nous ne fûmes pas longtemps à découvrir la cause de cette émotion. Un affreux reptile se traînait sur l'herbe et nous apparut; c'était un grand serpent de la plus dangereuse es-

pèce, — le terrible mocason ; — c'était un des plus gros que j'eusse vus encore. Sa grande tête plate, ses crocs en avant, ses yeux qui semblaient lancer des flammes, lui donnaient un aspect repoussant. Il rampait vers l'arbre où les oiseaux avaient leur nid. Nous suivions avec attention ses mouvements ; à mesure qu'il avançait, il dardait sa langue fourchue, de laquelle découlait une bave empoisonnée ; arrivé au pied de l'arbre, il s'arrêta un instant.

— Croyez-vous qu'il grimpe jusqu'au nid? me demanda mon jeune compagnon.

— Non, répondis-je, par bonheur pour les pauvres oiseaux, qui, sans cela, auraient peu de chance de lui échapper ; non, il veut seulement épouvanter les oiseaux par son approche.

Et, en effet, comme je disais ces mots, le serpent dressait son corps le long de l'arbre, et, comme s'il eût voulu lécher l'écorce, levait la tête et tirait la langue.

Le père et la mère, prêts à défendre leurs œufs même contre leur venimeux ennemi, étaient descendus sur les branches les plus basses de l'arbre, sautillant de loin et criant de toutes leurs forces, avec effroi et colère tout à la fois.

Le serpent, les voyant si près de lui, ouvrait sa gueule hideuse comme s'il s'apprêtait à les avaler. Ses yeux lançaient des éclairs et tentaient de fasciner les pauvres oiseaux : en effet, ceux-ci, au lieu de s'éloigner, comme attirés malgré eux, s'approchaient de plus en plus du reptile, tantôt s'élançant et rasant le sol, tantôt à l'aide d'un effort remontant sur les branches sans perdre de vue leur ennemi ; cependant, sous l'empire de la fascination croissante qu'exerçait sur eux le serpent, leurs mouvements devenaient de moins en moins rapides, et leurs cris de plus en plus étouffés. Bientôt l'un d'eux, à bout de forces et complétement fasciné, tomba tout près du mocason. Nous nous attendions à le voir se précipiter sur lui, quand tout à coup, au contraire, sous l'empire d'une préoccupation dont nous ne pouvions deviner l'objet, nous le vîmes se replier sur lui-même et commencer à s'éloigner de l'arbre. A mesure qu'il s'éloignait, la force revenait aux oiseaux ; celui qui était à terre rejoignit son compagnon, et tous deux regagnant les plus hautes branches y restèrent immobiles et silencieux.

—Qui a donc pu détourner le serpent de sa chasse ? demanda Franck.

J'ouvrais la bouche pour lui répondre que je l'ignorais, lorsqu'un nouvel animal en sortant du fourré attira toute notre attention ; c'était un quadrupède de la grosseur d'un loup et de couleur noirâtre. Je reconnus le peccari, ou cochon sauvage du Mexique ; derrière lui venaient deux jeunes bêtes. C'étaient la mère et les petits.

A leur vue, les oiseaux recommencèrent leur vacarme, mais il était évident que le peccari ne songeait même point à eux. Il allait flairant le sol et s'arrêtait de temps en temps pour croquer un fruit ou une amande.

Tout à coup la bête trouva la piste du serpent. Aussitôt elle s'arrêta, leva le nez, flaira au vent. L'odeur nauséabonde du mocason parvenait jusqu'à elle et paraissait l'exciter au plus haut degré : elle allait, venait, cherchait la trace; puis enfin elle parut l'avoir rencontrée d'une façon certaine.

Durant les hésitations du peccari, le serpent gagna le plus de terrain qu'il lui était possible ; mais, rampant difficilement, il faisait peu de chemin. On pouvait l'apercevoir au milieu des arbres, levant de temps en temps la tête d'un air inquiet, et regardant der-

rière lui s'il n'était pas découvert : il descendait la côte et se dirigeait vers un rocher dans lequel il comptait trouver un refuge.

Mais il n'était pas à moitié chemin du rocher, que le peccari était lancé sur sa piste. Lorsqu'il fut en vue du serpent, il s'arrêta. Ses poils se hérissèrent comme les lances du porc-épic, et il se prépara évidemment au combat. Quant au serpent, c'est lui, à son tour, qui paraissait terrifié. Ses yeux avaient perdu cette férocité qu'il montrait en regardant les oiseaux. Son corps même était pâli et décoloré.

Il s'enroula sur lui-même prêt à s'élancer.

Tout à coup le peccari bondit et vint tomber de tout son poids sur les replis du serpent, qui s'allongea sur la terre. Le peccari fit un saut sur lui-même, et retomba une seconde fois mais verticalement sur le corps de son ennemi, qu'il saisit par le col et auquel, d'une secousse, il brisa la colonne vertébrale; après quoi, il le laissa inanimé sur le sol. Alors, le peccari victorieux poussa un grand cri pour appeler ses deux petits, qui, prudemment cachés dans l'herbe, avaient attendu l'issue du combat. Au cri de leur mère, ils accoururent. Celle-ci commença par séparer la tête du reptile de son

corps, et, prenant le cadavre du mocason entre ses pieds de devant, il le dépouilla comme un cuisinier fait d'une anguille. Puis il dévora la chair blanche du serpent et en jeta des morceaux à ses petits qui les mangèrent avec la plus vive satisfaction et en poussant des grognements de plaisir.

XVII

Voilà pour le mocason. Passons au *crotalus horridus*. Après nous avoir montré le combat du mocason et du peccari, le capitaine Mayne Reid va nous montrer celui du serpent à sonnettes et du serpent noir.

XVIII

Tout à coup nous entendîmes dans notre voisinage des cris aigus et nous reconnûmes ceux du geai bleu.

Nous regardâmes du côté d'où le cri était parti, et nous vîmes les branches d'un petit arbre agitées par les ailes azurées de l'oiseau, dont nous entendions les cris et qui cherchait à s'envoler. Nous ne vîmes rien autre chose sur l'arbre, et nous cherchâmes en vain

sur les arbres voisins quelque ennemi au volatile. Mais, en abaissant nos regards vers la terre, nous trouvâmes cet ennemi. Un hideux reptile, le *crotalus horridus*, se glissait sur le sol, passant sans faire le moindre bruit à travers le gazon et sur les herbes sèches. Son corps jaunâtre, pommelé de pustules noires, brillait, grâce au vernis de ses écailles, comme un rayon de soleil; ce corps s'élevait et s'abaissait, suivant les ondulations de ses mouvements. Il avançait avec lenteur, presqu'en droite ligne, la tête au-dessus du niveau de l'herbe, s'arrêtant par intervalle, montrant son col, abaissant sa tête plate d'un mouvement onduleux rappelant celui du cygne apprivoisé, la faisant osciller horizontalement et léchant les feuilles de sa langue de feu. Puis, comme s'il avait fait ce mouvement de tête dans le but de reconnaître son chemin, il se mettait de nouveau en mouvement. Sa queue se terminait par l'appendice écailleux particulier aux serpents à sonnettes; cet appendice avait environ un pied de long et ressemblait à un chapelet de grains inégaux et jaunâtres, ou à une portion de vertèbres qui eût été dépouillée de sa chair.

J'avais entendu parler de la puissance de fascination

du *crotalus horridus ;* j'allais en juger par mes yeux. Parviendrait-il à charmer l'oiseau ?

Le serpent rampait vers le geai, le geai continuait à crier de toutes ses forces, sautant d'arbre en arbre, d'une branche sur l'autre. Ni le serpent ni l'oiseau ne s'occupaient de nous.

Le serpent atteignit le pied d'un grand magnolia; il en fit le tour pour en flairer l'écorce, et se roula lentement en spirale conique tout près du tronc. Ainsi roulé, son corps ressemblait à un câble tacheté et brillant, pareil à ceux que l'on roule d'habitude sur le pont des vaisseaux. La queue avec ses anneaux sortait par-dessous, et sa tête plate, se soulevant au-dessus, se reposait sur le dernier anneau de son corps, c'est-à-dire sur le plus élevé. Cette position prise, il abaissa la membrane sur ses yeux, et parut s'endormir.

Croyant tout fini, je pris ma carabine et m'apprêtais à tirer sur le serpent, quand un mouvement de son horrible tête m'apprit que le reptile ne dormait pas, mais était à l'affût; à l'affût de quoi, je l'ignorais; mais probablement ne tarderions-nous point à le savoir. Mes yeux se portèrent sur un arbre qui était un de ceux que préfèrent les écureuils, et dans le creux des-

quels ils déposent leurs petits. En effet, j'aperçus qu'à une certaine hauteur il y avait un creux dans le tronc. Autour de cette ouverture, l'écorce avait perdu sa couleur sous les déchirures multipliées des griffes des écureuils qui entraient et sortaient par cette ouverture. Une décoloration de l'écorce, qui s'étendait du sol jusqu'au trou, indiquait le chemin que prenaient les écureuils pour y monter et en descendre. C'était cette piste qu'avait flairé le serpent à sonnettes en faisant le tour de l'arbre, et il s'était enroulé si près d'elle, qu'aucun écureuil ne pouvait la suivre sans passer à sa portée. Dès lors, je fus convaincu qu'il y avait un ou plusieurs écureuils dans le trou, et que le serpent attendait leur sortie.

Et en effet, une petite tête grosse comme celle d'un rat se montra avec précaution à l'ouverture, comme à une fenêtre; c'était celle d'un écureuil, qui resta dans cette situation, évidemment bien plus disposé à y rester qu'à en sortir; il nous avait vus, et c'était nous et non le serpent qui causions sa crainte. Cette prudence de l'écureuil commençait à nous enlever l'espoir d'assister au spectacle que nous avait promis le serpent, lorsque tout à coup notre attention fut attirée par un

petit bruit pareil à celui que ferait la pluie en tombant sur des feuilles sèches. Nous regardâmes du côté par où venait le bruit et nous aperçûmes un autre écureuil qui se dirigeait vers l'arbre; il courait de toutes ses forces sans choisir son chemin, tantôt le long des troncs abattus, tantôt parmi les herbes et les feuilles tombées, comme s'il était poursuivi; et, en effet, il l'était, et presqu'en même temps que lui nous reconnûmes l'ennemi qui lui donnait la chasse. C'était une belette longue, mince, deux fois grande comme l'écureuil et portant une fourrure d'un beau jaune brillant. Il y avait comme un steeple-chase entre la belette et l'écureuil.

Le serpent à sonnettes avait tout entendu et probablement tout deviné, car il se tenait prêt; sa gueule était ouverte, et ses mâchoires étaient tellement détendues, que celle d'en bas touchait presque sa poitrine. Ses crocs venimeux étaient à découvert; sa langue dardait en avant; ses yeux sanglants brillaient comme des rubis; son corps, dans toute sa longueur, se soulevait et s'abaissait sous l'effort d'une respiration haletante; il était enflé et semblait deux fois plus gros qu'à son état normal.

L'écureuil n'avait aucun soupçon du danger qui l'attendait, il courait en regardant la belette ; il passa comme un éclair près du serpent, qui darda la tête de son côté. Nous fûmes un instant à croire que le reptile avait manqué le quadrupède ; mais, avant d'avoir atteint les premières branches de l'arbre, déjà l'écureuil avançait plus lentement; bientôt il hésita, puis s'arrêta tout à fait. Ses pieds de derrière glissèrent sur l'écorce à laquelle il n'avait plus la force de s'accrocher ; son corps oscilla, suspendu par les griffes de devant, puis il tomba de tout son poids entre les mâchoires du serpent.

La belette de son côté avait aperçu le reptile et s'était arrêtée à quelques pieds de distance ; elle courait en tournant autour de lui, repliant son long corps comme un ver, se dressant parfois debout sur ses pattes de derrière, crachant et grondant comme un chat furieux. L'animal l'était en effet, et nous crûmes un instant qu'il allait livrer bataille au serpent, qui s'était roulé sur lui-même en apercevant ce nouve adversaire, et, les mâchoires ouvertes, paraissait prêt à accepter le combat. Le cadavre de l'écureuil, car l'écureuil était déjà mort, était près de lui ; et, comme

la belette comprit qu'elle ne pouvait aller le prendre qu'en se mettant à la merci du serpent, elle parut en faire son deuil, fit un tour sur elle-même et bondit vers le bois, où elle disparut.

Alors, le serpent avec lenteur déroula la partie supérieure de son corps, roidit son cou vers l'écureuil et se prépara à l'avaler; mais, auparavant, il allongea l'animal sur la terre de façon que la tête fût placée vis-à-vis de la sienne, et, pour faciliter l'inglutition, il commença par lisser le poil avec la salive qui découlait de sa langue fourchue. Nous observions cette curieuse opération, lorsque notre attention fut éveillée par un bruit qui se produisit dans les feuilles des arbres, vers l'endroit où était le serpent, juste au-dessus de lui. A la hauteur de vingt pieds, à peu près, une énorme liane d'une espèce particulière s'étendait d'arbre en arbre, aussi grosse que le bras d'un homme, couverte de feuilles vertes et constellée de fleurs d'un rouge cramoisi. Au milieu de ces fleurs et de ces feuilles, quelque chose de vivant se remuait : c'était le corps d'un grand reptile, presque aussi grand que la liane elle-même. Celui-là était noir poli, luisant : c'était le constrictor du nord.

Il était roulé en spirale autour de la liane et semblait le filet d'une vis gigantesque; mais bientôt il commença à se dérouler par la tête, qu'il faisait tourner autour de la liane, à laquelle, avec le reste du corps, il se tenait toujours étroitement serré. Après un certain nombre de tours opérés par la tête, il ne se trouva plus retenu que par quelques anneaux de la queue. Toute cette manœuvre fut exécutée silencieusement et avec de si grandes précautions, que le serpent à sonnettes, occupé de l'écureuil, dont la tête et les épaules avaient déjà disparu dans sa gueule, ne lui avait pas accordé la plus petite attention.

Mais tout à coup il fut interrompu au beau milieu de son repas : le serpent noir se laissa couler peu à peu de la liane jusqu'a ce qu'il n'y fût plus retenu que par un seul anneau de sa queue flexible; son long corps, étendu de haut en bas, était verticalement suspendu au-dessus de l'autre.

Ce fut alors seulement que le crotale l'aperçut, mais trop tard; le serpent noir déroula son dernier anneau, sauta à terre, et, avec la rapidité de l'éclair, enveloppa de ses noirs replis le corps tacheté de son adversaire.

C'était un curieux spectacle que celui de ces deux reptiles roulés et se tordant sur l'herbe. Nous fûmes quelque temps avant de nous rendre compte de ce combat. La différence de taille était presque insignifiante entre les deux combattants; le constrictor pouvait avoir un pied de plus que son adversaire; mais, en même temps, il était plus mince que lui; tout son avantage était donc dans une agilité dix fois supérieure à celle du serpent à sonnettes. En effet, le serpent noir se roulait et se déroulait à volonté en foulant le corps de crotale et l'écrasant de toute la puissance de ses muscles. Aussi, à chaque nouvel embrassement de son ennemi, le serpent à sonnettes se tordait et se contractait avec tous les signes d'une mortelle douleur. Si ce dernier n'eût point eu déjà ses crocs enfoncés dans le corps de l'écureuil, il s'en fût servi contre son ennemi, et, selon toute probabilité, lui eût fait une blessure mortelle; mais probablement le serpent noir avait attendu le moment où il avait jugé son adversaire sans autre défense que sa force constrictive. L'écureuil, en effet, était toujours dans sa gueule, et sa queue, qui en sortait, tournoyait sur le gazon au milieu des deux serpents.

Enfin, les mouvements des deux combattants se ralentirent graduellement, et l'on put saisir les détails de la lutte. Les crocs du serpent noir étaient enfoncés dans les anneaux de la queue du crotale, qu'il maintenait immobile, tandis que, de sa queue à lui, comme d'un fléau, avec une effroyable puissance musculaire, il frappait son ennemi, dont bientôt la mort fut constatée par l'immobilité la plus complète.

Mais, tout mort qu'était son ennemi, le serpent noir continua comme par plaisir à le briser entre ses nœuds; puis, se déroulant avec lenteur, il se mit en position de l'avaler, la tête la première. Mais alors mon nègre Cudjo s'approcha du serpent noir et lui perça la tête avec sa lance.

XIX

J'ai vu chez Gordon Cumming, le Gérard écossais, la peau d'un serpent boa qui mesurait une longueur de près de dix-huit pieds. Je lui demandai comment il avait pu s'en rendre maître sans faire aucun dégât à la peau, et voici ce qu'il me raconta avec une sim-

plicité qui ne me permit de conserver aucun doute sur la véracité du récit :

« Je venais, me dit-il, à deux cents pas d'une fontaine près de laquelle j'avais établi mon camp, de tuer un bouc koodoo, lorsqu'en examinant les empreintes laissées par le gibier, j'aperçus tout à coup un serpent qui se glissait dans une crevasse du rocher placée près de moi. Il me parut énorme. C'était la première fois que j'allais avoir une affaire sérieuse avec un individu de cette espèce et surtout de cette taille. J'ignorais donc les moyens par lesquels on pouvait parvenir à s'en emparer. J'avais bien ma carabine, et rien ne m'était plus facile que de lui envoyer une balle; mais ainsi j'endommageais une partie quelconque de son individu, et c'est ce que je ne voulais pas. Je coupai donc un fort bâton de huit pieds de long; mais, tandis que je le coupais, le serpent avait rampé vers un trou dans lequel il avait déjà introduit le premier tiers de son corps. Je le saisis alors par la queue, l'embrassant de toutes mes forces, et je tirai à moi; tout en tirant, je criai à mon Hottentot de venir à mon aide. Mais le boa, sentant son train de derrière sérieusement compro-

mis, faisait tous ses efforts pour se dégager de mon étreinte, se roidissant et me donnant des secousses qui me forçaient de sauter tantôt à droite, tantôt à gauche ; enfin, je lui lançai une courroie qui le saisit par le milieu du corps; alors, mon Hottentot et moi commençâmes à tirer plus énergiquement que jamais. Le serpent, voyant à quels ennemis il avait affaire, desserra ses replis, se laissa tirer hors de son trou, mais, à peine hors de son trou, se retourna et se jeta sur nous la gueule béante.

» Je fis un bond en arrière, en ramassant ma massue.

» Mais lui, d'un second élan, se trouva à un pied à peine de moi, faisant claquer ses horribles mâchoires à la hauteur de mes jambes nues. Par bonheur, en ce moment, je lui assenai sur la tête un vigoureux coup de bâton qui la lui fit rejeter en arrière : il était terrible à voir, montrant ses crocs, agitant sa langue et me regardant avec des yeux injectés de sang; mais je crus remarquer dans sa physionomie, si je puis dire cela, ainsi que dans tout l'ensemble de son corps, une certaine hésitation. J'en profitai pour m'élancer sur lui et lui porter à la tête un se-

cond coup non moins terrible que le premier. Étourdi, ou plutôt désorienté par une attaque à l'audace de laquelle il était évident qu'il ne comprenait rien, il essaya de fuir et de gagner le sommet d'une colline couverte de rocs brisés qui lui offraient un refuge; mais je l'y précédai, et, lui barrant le chemin, je lui déchargeai sur la tête deux coups qui le déterminèrent à changer de direction.

» Il s'avança alors vers un marais d'eau bourbeuse qu'il traversa rapidement, mais je l'attendais sur la rive opposée. En l'attaquant de nouveau, je fis tomber sur sa tête une telle grêle de coups, qu'il finit par rester immobile. Je profitai de cette immobilité pour lui passer un nœud coulant à la gorge, et, jetant la corde par-dessus une branche, nous tirâmes si bien, que nous parvînmes à le suspendre par le col à cette branche sur laquelle je montai et d'où je commençai à le dépouiller, tandis que, tout vivant encore, il se tordait comme une anguille; il était complétement dépouillé qu'il s'agitait et se repliait encore.

» Nous emportâmes la peau et laissâmes son corps en pâture aux oiseaux de proie. »

XX

J'ai toujours été, comme je l'ai déjà dit, fort curieux d'histoires de serpents. Je demandai à Gordon Cumming s'il en avait d'autres à me raconter; mais il me répondit qu'aucune n'était assez intéressante pour mériter sa place dans un récit. Il se rappelait seulement qu'une fois un serpent que son Hottentot Klinboy essayait de tuer à coups de bâton, se précipita sur lui, Cumming, et lui lança une goutte de sa bave dans l'œil. Sentant l'impression d'une vive brûlure, il s'approcha d'une fontaine et se lava l'œil, qui était devenu très-rouge. Tout le reste de la journée, il souffrit ; mais, le lendemain, rougeur et souffrance, tout avait disparu.

Une autre fois, ayant pris son oreiller et sa couverture de peaux de bêtes sur laquelle il avait l'habitude de se coucher quand il voulait passer la nuit à l'affût, Gordon les étendit au bord d'une fontaine où venaient boire des *klens-boks* et des *wild-beart*. Toute la nuit, qu'il passa à dormir, trop fatigué qu'il était pour la passer à veiller, il entendit juste au-dessous de son

oreiller un bruit singulier, qu'il prit pour celui d'une souris sur le trou de laquelle il était couché, et qui essayait de sortir de son trou. Il ne s'en inquiéta point et revint le lendemain au camp, laissant aux hommes le soin de rapporter son oreiller et sa couverture.

Ils revinrent, rapportant non-seulement l'oreiller et la couverture, mais encore un énorme serpent qu'ils avaient trouvé sous son lit.

C'était la souris qui avait gratté toute la nuit.

Gordon Cumming l'examina et reconnut un admirable échantillon de l'espèce noire du *puff-adde*, c'est-à-dire d'un des serpents les plus venimeux de toute l'Afrique ; si venimeux, qu'il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait survécu plus d'une heure à sa morsure.

XXI

Ce serait faire une injustice au serpent-corail que de ne point le citer ici comme un des reptiles les plus gracieux à voir, mais les plus désagréables à rencontrer.

Ce serpent a dans le *guaco* un ennemi d'autant

plus dangereux que le guaco connaît l'antidote de sa morsure.

Maintenant, qu'est-ce que le guaco, et quel est cet antidote? Nous allons vous le dire.

Le guaco est un oiseau de la famille des milans; il a la queue fourchue comme l'hirondelle et fait des serpents sa nourriture habituelle.

Son nom lui vient du mot *guaco*, qu'il prononce aussi distinctement que le ferait un homme.

Il se tient ordinairement à la cime des arbres; mais, comme il a la vue très-perçante, du haut de son observatoire, rien ne lui échappe, et, s'il aperçoit un serpent, il fond sur lui, le saisit dans une de ses serres près du cou, et dans l'autre par le milieu du corps, l'enlève et le laisse tomber d'une cinquantaine de pieds; se lance de nouveau avant qu'il soit revenu à lui, le saisit, l'enlève une seconde fois et le laisse retomber une seconde fois, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit mort.

Si par hasard le serpent parvient à le mordre, l'oiseau jette un cri, donne les signes d'une vive douleur, et vole droit à un arbre, au tronc duquel s'enroule une plante grimpante dont il se met à l'instant même

à dévorer les feuilles. Il lui suffit d'en manger huit ou dix pour reprendre confiance dans sa force et dans son courage. Alors, le combat recommence et finit toujours par la mort du serpent, à moins qu'il n'y ait point de lianes de guaco — c'est le nom que l'on a donné à cet admirable contre-poison — à sa portée. Mais il est bien rare que le guaco se risque à ce duel dangereux, s'il n'est point sûr d'avoir aux environs son infaillible antidote.

Cette liane de guaco appartient au genre *makama*.

Les Indiens connaissent comme le guaco la vertu de cette plante, et s'en servent pour l'inoculation. L'individu qui a subi l'opération peut affronter la piqûre du serpent à sonnettes et même celle de la vipère tachetée, qui est réputée l'un des plus dangereux de tous les serpents d'Amérique.

J'ai l'honneur d'avoir en ce moment à ma droite M. Erran, ex-médecin inspecteur général des armées en Colombie, qui dans cette qualité a parcouru tous les centres de l'Amérique. Aujourd'hui, M. Erran a abandonné depuis vingt ans la médecine, et, depuis treize ans, en récompense des services rendus, les gouvernements de Honduras et de San-Salvador l'ont

nommé ministre plénipotentiaire près de Napoléon III. Mais, en abandonnant la médecine, il a voulu doter l'humanité des découvertes qu'il a faites pendant ses voyages. Nous nous occuperons de celles qui ont rapport aux reptiles venimeux de cet Amérique qu'il a parcourue.

Il reconnaît à la liane du *guaco* les propriétés dont nous venons de parler; mais cette liane n'est véritablement un antidote que contre la morsure de certains serpents de plaine. C'est pour cela que la liane de guaco ne se trouve que dans les lieux bas. Or, suffisante à guérir la morsure du corail des plaines, la liane de guaco serait insuffisante à guérir celle du corail des montagnes.

Il y a trois sortes de serpents connus de M. Erran, dont la morsure résiste à l'application du guaco :

1° Le corail des montagnes; 2° la tobova; 3° l'équis.

Ce dernier serpent, couleur de tabac, est couvert d'X noirs, qui font de lui avec son collet jaune, un des plus élégants reptiles que l'on puisse voir.

Il se tient dans les chocos par le troisième degré de latitude nord. C'est de tous les serpents un de ceux dont le venin est le plus actif. Au reste, c'est avec la

tobova et le corail des montagnes, le serpent venimeux de ces régions.

La morsure de l'équis a cela de curieux que, quand le serpent, qui atteint la longueur de deux mètres et demi à trois mètres, est parvenu à sa plus grande croissance, sa force de projection est telle qu'il renverse l'homme en le frappant au visage. Un quart d'heure suffit alors pour que le blessé succombe sous l'activité du venin.

Si on arrive à temps au secours du blessé et qu'on lui fasse avaler un gramme environ de graine de cedron, qu'on applique sur la plaie un chiffon imbibé d'eau-de-vie, ou même d'eau et couvert de poudre de cette graine, le malade, sans aucune autre opération chirurgicale, est rappelé à la vie.

M. Erran a eu huit cas de morsures de différents serpents, dans lesquels le cedron employé ainsi a toujours amené la guérison, sans qu'on ait même été forcé de répéter la médication.

La morsure de la tobova produit d'autres effets. En vingt minutes, le sang se décompose, la partie colorante disparaît; au moment de la morsure, le sang sort rouge; deux minutes après, ce n'est plus qu'un

sérum jaunâtre. Les contractions nerveuses du blessé sont tellement fortes, que tous ses traits se décomposent au milieu d'atroces douleurs. Le tissu de la peau ne suffit plus alors à contenir ce sang décomposé, qui, en se dilatant, jaillit presque par tous les pores.

Le cedron s'applique de la même façon et produit, comme antidote, des effets aussi rapides que ceux du venin lui-même.

Moins la décomposition et ce jaillissement du sang, la morsure du corail de montagne produit les mêmes effets. En trois quarts d'heure ou une heure, le blessé succombe, à moins qu'un quart d'heure et même vingt minutes après la blessure, le cedron ne soit appliqué.

Maintenant, d'où vient cette malignité du venin chez les trois reptiles qui nous occupent ?

On l'attribue à leur nourriture habituelle qui est une petite sauterelle verte très-commune dans les localités que ces serpents habitent. Et cela paraît d'autant plus probable, que c'est cette même sauterelle dont les Indiens font un extrait pour empoisonner les flèches avec lesquelles ils chassent le cougouar,

le puma et la panthère. Ces animaux, si légèrement blessés qu'ils soient, pourvu qu'ils le soient au sang, tombent et ne se relèvent pas.

La nature a voulu que, de même que la liane au guaco pousse dans les localités habitées par les serpents à la morsure desquelles elle sert d'antidote, le cedron, espèce d'oranger de grande taille, croisse dans les contre-forts des cordillères de l'Amérique méridionale et septentrionale, où résident les trois serpents que nous venons de décrire.

M. Erran, se trouvant en 1828 à Carthagène des Indes, vit pour la première fois des Indiens y apporter la graine du cedron et se faire piquer, eux et leurs enfants.

L'application de la graine, dans les conditions que nous avons dites, amenait infailliblement la guérison.

M. Erran alors acheta une de ces graines, — une once d'or, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre francs, — et reconnut la graine, qu'il retrouva plus tard sur l'arbre dans l'Amérique centrale ; ce fut alors qu'il se livra à plusieurs expériences, tant sur la morsure des serpents, expériences dont nous avons constaté l'efficacité, que sur l'épilepsie, dont il a, grâce au même antidote, considérablement diminué les accès sur des

malades inguérissables jusque-là, ainsi que ceux des fièvres intermittentes et pernicieuses, qui avaient résisté au traitement de la quinine, et qu'à plusieurs reprises il a guéries radicalement.

Pénétré des avantages que l'on pouvait retirer en Europe de cet antidote qui y était inconnu jusqu'à ce jour, M. Erran en apporta une caisse, dans le but de fournir à nos savants le moyen de renouveler les expériences qu'il avait faites lui-même avec tant de succès en Amérique. Une certaine quantité fut envoyée à l'Académie, par l'entremise de M. Jomart. Une commission fut nommée, des expériences furent faites sur la morsure des serpents, en l'absence de de M. Erran et en présence de M. Jomart, qui annonça qu'elles avaient parfaitement réussi. Aucun rapport n'a été fait, malgré les prières de M. Erran, qui désirait que l'on étendît ces expériences à l'hydrophobie et à l'épilepsie.

Il y a plus : de même qu'à l'aide de l'inoculation du guaco, vous pouvez défier la morsure de certains serpents à venin restreint, il est probable qu'à l'aide de l'inoculation du cedron, vous arriveriez à défier la morsure des serpents à venin foudroyant.

XXII

Au nombre de ces serpents, nous avons nommé l'équis. M. Erran a eu à soigner un de ses amis, nommé Giordano, qui avait eu avec ce serpent l'aventure assez désagréable que nous allons raconter.

Inutile de dire que M. Giordano était Italien, son nom dénonce son origine.

M. Giordano faisait le commerce des viandes séchées entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, c'est-à-dire entre Chiriqui, où il prenait ces viandes, et le Choco, où il les portait aux mineurs qui, de temps immémorial, travaillent les mines dans les terres d'alluvion.

En arrivant dans le port de Chasandira, il prit une pirogue pour remonter la rivière d'Agua, qui, étant extrêmement rapide, ne peut être remontée qu'en s'arc-boutant avec des gaffes, ce qui donne une grande lenteur à la navigation. Comme les pluies sont constantes dans cette localité, on recouvre l'arrière de la pirogue d'un petit toit en paille pour mettre le passager à l'abri de la pluie. Nous disons le

passager, car à peine si la pirogue est large pour un seul homme. Quant aux gaffiers, ils n'ont pas à craindre la pluie, étant complétement nus.

Arrivé à une certaine distance, qui pouvait être le tiers de celle que l'on avait à parcourir, un des gaffiers aperçut un serpent équis descendant la rivière. Tous les serpents à peu près sont amphibies. Seulement, certains serpents ne plongent pas; l'équis est du nombre de ces derniers. En passant près du bateau, un des conducteurs lui donna un coup de gaffe; mais, comme l'eau n'offre pas de résistance, le coup ne fut point assez violent pour briser la colonne vertébrale de l'équis, qui en fut quitte pour faire, bien malgré lui, un plongeon.

Aussi le reptile revint-il sur l'eau furieux, et, voulant se venger du coup qu'il avait reçu, il se lança sur l'arrière de l'embarcation, où M. Giordano était couché.

Aux cris : « Le serpent! le serpent! » poussés par les gaffiers à la vue du reptile, qui, la gueule ouverte et les yeux sanglants, envahissait en sifflant son domicile, M. Giordano n'essaya pas même de se défendre. Il sauta à la rivière, qui avait heureusement en

cet endroit quatre ou cinq mètres de profondeur. Le serpent s'y élança derrière lui. En se voyant poursuivi, M. Giordano plongea. Il connaissait l'impossibilité du serpent à le suivre sous l'eau. Mais, lorsqu'il sortit la tête de l'eau pour respirer, il se trouva à peine à deux mètres du serpent. Il replongea de nouveau, et deux fois encore, en revenant à la surface de la rivière, vit son terrible ennemi obstiné à le poursuivre.

Par bonheur, Giordano, excellent nageur, en remontant le courant, avait, chaque fois qu'il était revenu à la surface de l'eau, gagné deux ou trois mètres sur le reptile; la quatrième fois, il était à peu près hors de danger, de sorte qu'il pût remonter dans la pirogue.

Mais l'émotion, ou la terreur, avait été telle, chez lui, qu'en revenant à Chiliqui, il fut pris d'une jaunisse dont il mourut, malgré les soins que lui donna M. Erran, son ami.

XXIII

Une autre race de serpents non venimeux, et que l'homme range même au nombre de ses animaux

domestiques, habite les mêmes contrées. Les hommes du pays bâtissent aux bords des rivières des cabanes en bois et en chaume. Ces cabanes ne sont fermées que par une espèce de rideau, un cuir sans verrou et sans clef. Beaucoup de ces indigènes apprivoisent des serpents boas, en leur confiant la garde de leurs maisons lorsqu'ils vont travailler dans la montagne. Le boa fait l'office d'un chien. Vingt fois, au moment d'entrer pour se reposer dans une de ces cabanes, M. Erran a entendu un sifflement qui était le *qui-vive* de cette étrange sentinelle. Le soir, lorsque le voyageur prend son repas dans une de ces cabanes ouvertes, il faut le dire, à la plus fraternelle hospitalité, on voit le gardien ramper vers la table, soulever la tête à la hauteur de celles des autres convives, et demander à son maître sa part du repas.

Les boas abondent surtout dans les rizières, et, comme les Indiens mangent leur chair, lorsque l'on va moissonner un champ de riz, on ouvre une espèce de sentier au milieu du champ. C'est par là, au fur et à mesure qu'ils sentent approcher les moissonneurs, que s'enfuient les reptiles.

A l'extrémité opposée à celle où fauchent les mois-

sonneurs, deux nègres se tiennent avec des bambous fendus par le milieu ; en poussant le bambou chacun de son côté, les deux nègres le forcent à bâiller à son centre. Ils placent cette espèce de piége devant le chemin que doivent suivre les boas, ceux-ci s'engagent dans l'ouverture, les nègres lâchent de chaque côté le bambou qui se redresse. Le boa est pris et on le remporte le soir, comme les Israélites de la Bible emportaient la grappe promise.

Lorsque l'on défriche des forêts aux environs de Chiriqui, on fait des enceintes plus ou moins étendues, selon que l'on a plus ou moins de défricheurs à y mettre. Armés de machettes, tous resserrent le cercle au fur et à mesure qu'ils abattent les arbres ou coupent les broussailles, de manière que les reptiles qui, en général, fuient devant les hommes, se trouvent resserrés dans un espace d'une vingtaine de pieds de diamètre. C'est alors surtout qu'ils deviennent dangereux, à la vue du danger qu'ils courent eux-mêmes.

Don Lorenzo Gallegous, beau-père de M. Erran, présidait à l'un de ces défrichements, et fut témoin du fait que nous allons raconter :

Une douzaine de reptiles étaient renfermés dans un de ces cercles, qui allait sans cesse se rétrécissant, lorsque tout à coup, au centre de ce cercle, on vit au-dessus des broussailles apparaître, en se balançant, la tête d'un énorme tobova. Le reptile jeta un regard flamboyant autour de lui et parut marquer, parmi les défricheurs, celui qui serait sa victime. Son choix fait, il retomba, et un ouvrier, au froissement des feuilles, comprit que le serpent s'approchait de son côté.

En effet, une seconde après, il vit se balancer sa tête et flamboyer ses yeux à un mètre de lui.

Armé de sa machette, il battit en retraite pas à pas, essayant, sans pouvoir y parvenir, tant les mouvements du reptile étaient prompts, de lui trancher la tête au moment où il la dardait sur lui. Mais, au bout de vingt-cinq ou trente pas, il rencontra un tronc d'arbre, perdit l'équilibre et tomba à la renverse; avant qu'il eût touché la terre, le serpent l'avait saisi au cou; dix minutes après, il était mort, sans que personne pût lui porter secours, ni pendant le combat, ni après sa blessure.

XXIV

Bénédict Révoil, dont je parlerai plus tard à propos des serpents de mer, me racontait qu'étant en 1843 à New-York, il y avait connu un montreur de serpents. Cet homme tenait sa marchandise, composée de crotales, dans une caisse oblongue, où l'on pouvait les voir à travers une glace. Cette caisse était recouverte d'une planche à coulisses, qui elle-même recouvrait la glace.

Cet homme stationnait habituellement à l'entrée de Barclay street, sur les marches de l'église Saint-Pierre, et, de là, il appelait la pratique en imitant les sifflements du serpent.

Dès que le nombre des spectateurs était suffisant et qu'une certaine quantité de pièces blanches constellaient la marche de pierre sur laquelle il s'était établi, il faisait glisser la planche dans les coulisseaux, et, en excitant les serpents avec une baguette de fer passée par un trou, il les mettait en mouvement.

Dans ces mouvements, ils sifflaient, secouaient

leurs anneaux, formaient des entrelacements hideux à voir. Mais, comme c'est surtout ce qui est hideux à voir que l'on aime à regarder, l'homme aux serpents faisait d'assez bonnes affaires.

Par malheur, un jour, au moment où notre bateleur faisait, à l'aide de sa baguette de fer, grouiller, siffler, sonner ses dix ou douze reptiles, un gamin, furieux d'avoir été écarté du spectacle faute de monnaie pour y participer, ramassa un pavé, et lui faisant adroitement décrire une parabole, l'envoya tomber sur la boîte, qui échappa des mains de celui qui la tenait, tomba à terre et brisa son verre en tombant.

A l'instant même, par cette ouverture, les serpents s'échappèrent, meurtris et furieux de leur chute.

Tout le monde s'enfuit et le montreur de serpents lui-même. Quant aux serpents, ils enfilèrent les premiers trous qui se trouvèrent sur leur passage et disparurent, les uns dans les égouts, les autres dans les soupiraux des caves.

C'était à qui n'habiterait plus Barclay street, où, pendant plus d'un an, on n'entendit parler que d'histoires de serpents à sonnettes, dont nos fugitifs étaient les héros.

XXV

En faisant de ce serpent l'un des plus dangereux que l'homme puisse rencontrer sur sa route, la nature l'a fait en même temps le plus facile à tuer : le plus faible coup de baguette lui brise la colonne vertébrale, dont la rupture entraîne pour lui la mort instantanée. Or, les signes de mort, souvent trompeurs chez les autres serpents, sont certains chez celui-ci. Quand ses anneaux cessent de bruire, c'est qu'il a cessé de vivre.

Mais, tout mort qu'il est, le boiciningua n'en est pas moins à craindre, et il existe à titre de légende, à la Nouvelle-Orléans, l'histoire d'une paire de bottes qui viendrait à l'appui de ce que nous disons. Cette histoire est curieuse, et, au risque de redire à nos lecteurs une chose qu'ils connaissent déjà, nous nous hasarderons à la raconter.

Un des propriétaires les plus riches et des chasseurs les plus renommés de la Nouvelle-Orléans avait fait faire, pour chasser au marais, une paire de bottes qui montaient jusqu'au fémur. Cette paire de

bottes faisait l'admiration de tous ses amis, et particulièrement de ses trois fils, chasseurs eux-mêmes.

Le cuir en était assez épais pour mettre les jambes de celui qui portait ces merveilleuses bottes, non-seulement à l'abri de l'humidité, mais encore, on le croyait, à l'abri de la morsure des serpents.

Leur propriétaire fut douloureusement détrompé. Un jour qu'avec l'insouciance de la sécurité, il chassait dans de grandes herbes, il appuya le pied droit sur un boiciningua, qui, furieux de douleur, le mordit au talon du pied gauche.

Le chasseur écrasa la tête du serpent sous ses pieds; malheureusement, ce fut une vengeance impuissante; si le serpent était tué, le chasseur était mordu.

Il reprit le chemin de la maison; mais, n'ayant reçu que de tardifs secours, il mourut vers le soir dans un engourdissement qui avait suivi d'atroces douleurs.

Les trois fils se partagèrent l'argent et les terres; l'aîné, en sa qualité d'aîné, prit les bottes, envieusement jalousées par ses deux autres frères.

Aussitôt les funérailles faites et l'ordre rétabli dans la maison, le frère aîné, devenu chef de la famille et

propriétaire des bottes, s'empressa de les utiliser. Il les mit orgueilleusement à ses pieds, partit pour la chasse, marcha une partie de la journée, et rentra avec une petite écorchure au talon, que lui avait faite un corps étranger introduit dans la botte.

Cette écorchure était à peine visible; cependant, elle eut des conséquences terribles; le talon enfla, puis la jambe, puis la cuisse, puis le reste du corps. Trois jours après, le malheureux jeune homme était mort.

Ce fut une nouvelle succession à recueillir, un nouveau partage à faire. Les deux frères divisèrent en parties égales les meubles et les immeubles laissés par le troisième. Seulement, l'aîné réclama les bottes qu'il avait tant ambitionnées lorsque son père les avait fait faire et que son frère en avait hérité.

Huit jours après, l'héritier privilégié chaussait les fameuses bottes, et partait avec elles, pour la chasse.

Aux premiers pas qu'il fit, il éprouva au talon du pied gauche un chatouillement qui dégénéra bientôt en une légère douleur; cependant, comme cette douleur était des plus supportables, le chasseur ne s'arrêta pas pour si peu; mais, le soir, il rentra chez lui en boîtant.

On tira la botte, on la secoua pour en faire tomber le corps étranger; rien ne tomba. Le chasseur se coucha avec un engourdissement dans la jambe; l'engourdissement dégénéra en enflure : huit jours après, il était mort. Le troisième fils se trouva donc propriétaire unique de la fortune de ses deux frères et, en outre, de la paire de bottes qu'il n'avait jamais eu l'espoir de voir arriver jusqu'à lui, et qui y arrivait cependant par suite d'une inexplicable fatalité.

Mais la triple catastrophe le fit réfléchir. La blessure au talon avait dû être occasionnée par un corps étranger quelconque, et l'action de ce corps étranger, qui avait de si funestes résultats, il s'agissait de la faire disparaître.

Le jeune homme, en conséquence, au lieu d'introduire la jambe dans la botte, y introduisit le bras, et, du bout des doigts, chercha avec délicatesse l'aspérité, quelle qu'elle fût, qui avait déchiré le talon de ses deux frères, et, en effet, il reconnut, dans la région postérieure de la botte, un objet aigu ressemblant à une de ces petites chevilles en bois ou de ces petits clous dont les bottiers garnissent les semelles de leurs chaussures.

Qu'avait à faire cette cheville ou ce clou au talon ?

Rien, évidemment.

Et, comme elle ne pouvait être d'aucune utilité, mais qu'au contraire elle avait prouvé qu'elle pouvait être fort nuisible, il prit un marteau et poussa l'objet, cheville ou clou, de l'intérieur à l'extérieur. Ce n'était ni une cheville ni un clou : c'était un des crochets du boiciningua, qui était demeuré dans la botte, et qui, malgré la mort de l'animal, malgré son extraction de la mâchoire, restait assez malfaisant pour causer la mort des deux fils, après avoir causé celle du père.

A partir de ce moment, le troisième fils put chausser la paire de bottes et marcher avec, sans qu'aucun accident, pareil à ceux qu'elle avait causée, se renouvelât.

XXVI

J'ai un ami Allemand, qui est à la fois homme d'esprit, naturaliste et voyageur; on le nomme Muller, comme tous les Allemands; il a été à Cartoum et a suivi le fleuve Blanc jusqu'au sixième et même jusqu'au cinquième degré de latitude ; il a été à Mexico,

et a chassé dans la Sonora et sur les montagnes Rocheuses.

Une nuit, dans les terres chaudes, aux environs de la Vera-Cruz, il avait dormi sous sa tente, enveloppé dans son manteau, lorsqu'en s'éveillant au petit point du jour, il entendit le bruissement que faisait, en passant à la hauteur de cinq ou six pieds, un cerf-volant de la plus grosse taille. Espérant qu'il appartenait à quelque espèce nouvelle, il s'élança hors de la tente comme il était, c'est-à-dire en chemise et vêtu de ses bottes et de son pantalon seulement, espérant abattre le scarabée avec son chapeau.

Mais, au milieu de sa course, il fut arrêté par un heurt qui ressemblait à un coup de fouet, et en même temps qu'il sentait sous la semelle de sa botte une espèce de grouillement, il vit la queue d'un serpent à sonnettes qui s'enroulait autour de lui en secouant furieusement ses anneaux.

Muller, avec un bonheur inouï, lui avait mis le pied en plein sur la tête.

— Jugez, me disait-il, dans quel embarras je me trouvai

— Pourquoi ne lui écrasiez-vous pas tout simplement la tête ? lui demandai-je.

— Je n'avais garde, me répondit Muller. Je voulais le prendre vivant pour faire des expériences sur lui.

En effet, en glissant adroitement la main le long de la tige de sa botte, il arriva à le pincer par le cou, à l'endroit même où le cou déprimé donnait prise au pouce et à l'index du consciencieux naturaliste.

XXVII

On se rappelle encore l'accident arrivé à Rouen, il y a une vingtaine d'années. Un directeur de ménagerie, ayant un serpent à sonnettes, et voyant ce serpent à sonnettes engourdi par le froid, le prit dans sa cage et l'approcha du feu. La chaleur du foyer sembla ranimer le reptile ; son maître alors le réintégra dans sa cage ; mais, au moment où il retirait la main, le serpent lui darda un coup de tête et le mordit au doigt ; le blessé, qui savait le danger d'une pareille morsure, prit un couperet et trancha à l'instant même le doigt mordu ; mais le venin avait déjà eu le temps de passer dans le sang : au bout de vingt-quatre heures, l'imprudent bateleur était mort.

XXVIII

A propos de la rapidité qui a valu au serpent à sonnettes le nom expressif de *caealt*, c'est-à-dire *le vent*, le fameux naturaliste américain Audubon, raconte une chasse dont il a été témoin et qui fut donnée par un serpent à sonnettes à un écureuil gris.

Je voudrais avoir le temps de vous dire ce que c'est qu'Audubon, et de vous conduire à sa suite dans les forêts, les prairies et les marais de l'Amérique, à la chasse des oiseaux, des ours et des alligators; vous n'auriez jamais vu narrateur à la fois plus vif, plus pittoresque et surtout plus savant.

Il était donc, selon son habitude, occupé à observer, tout en tenant son fusil en joue, les mouvements d'un oiseau dont l'espèce lui était inconnue, lorsque son attention fut distraite par un léger bruit qu'il entendit à quelque distance de l'endroit où il était à l'affût; à l'instant même, un écureuil gris s'élança hors d'un buisson, donnant des signes d'excessive frayeur et courant de toute sa vitesse; un serpent à sonnettes de moyenne taille était à sa poursuite au

moment où Audubon vit les deux animaux; l'écureuil avait six ou huit pas d'avance sur le serpent, mais cette distance diminua rapidement. L'élan du reptile était tel, qu'Audubon ne le vit que comme un éclair lorsqu'il passa près de lui. Comprenant que, s'il continuait sa course à terre, il était perdu, l'écureuil s'élança contre un arbre, au tronc duquel il monta avec l'agilité particulière à ces animaux, et en quelques secondes gagna la cime de l'arbre. Le reptile le suivit avec moins de vitessse qu'à terre; mais cependant, au grand étonnement du naturaliste, sans perdre de terrain sur le quadrupède. Ce qui retardait du reste le fuyard, c'est que, tout en fuyant, il ne perdait point de vue le serpent. Parfois l'écureuil, grâce aux bonds qu'il faisait, disparaissait aux regards du naturaliste; mais alors, en reportant ses yeux sur le serpent, il devinait bien vite sur quelle branche était la proie qu'il poursuivait; la manière de passer d'un arbre à l'autre était très-différente chez les deux animaux, quoique aussi rapide chez le serpent que chez l'écureuil. L'écureuil sautait, le serpent se pendait par la queue et, imprimant à son corps un vigoureux balancement, passait d'une branche à l'autre. L'écu-

reuil trouva un creux d'arbre sur son chemin et s'y blottit; mais il comprit qu'il était perdu s'il y restait, et en ressortit presque aussitôt; or, dans cette fausse manœuvre, si rapide qu'elle eût été, il avait perdu un temps précieux : il se trouva donc, en sortant, si près de son ennemi, que, la frayeur le paralysant, il jugea que le seul moyen de rattraper la distance perdue était de se laisser tomber sur le sol; ce fut ce qu'il fit, étendant horizontalement ses pattes et sa queue en manière de parachute; mais le serpent fut derrière lui à terre si rapidement, que l'écureuil n'eut pas le temps de gagner un autre arbre et qu'en deux ou trois élancements le serpent le saisit par l'occiput; le reptile enveloppa alors si complétement la pauvre bête de ses replis, qu'elle disparut entièrement aux yeux du spectateur de ce combat. Ses cris seulement continuaient, mais toujours s'affaiblissant, Audubon s'approcha alors du reptile, qui, tout occupé de son écureuil, ne parut nullement inquiet de sa présence. Il se déroula en conséquence au bout de deux ou trois minutes, et, comme sa proie était morte, il commença de la visiter avec la plus scrupuleuse attention, soulevant la partie antérieure de son corps et regar-

dant l'écureuil avec cet œil vif et flamboyant qui est une de ses armes; puis il lissa le poil avec sa tête, et, sans se préoccuper du surcroît de difficultés que présentait la position, il commença d'avaler l'écureuil par la queue, c'est-à-dire à l'envers; les deux cuisses et la croupe passèrent difficilement; mais, cet obstacle disparu, le reste suivit sans difficulté le train de derrière.

Cette opération accomplie, le serpent resta immobile, pareil, dit le narrateur, par le renflement de sa gorge et par l'ouverture de sa gueule, à une bourse dans laquelle on aurait fourré un rouleau d'écus. Audubon coupa une baguette et l'agaça avec cette baguette pour voir s'il bougerait; mais le seul mouvement dont il était capable était de soulever la tête et la queue ; le reste du corps semblait paralysé et cloué à la terre; seulement, il était agité de frémissements qui semblaient les convulsions d'un malade ou les efforts que fait un chien pour vomir.

Le drame finit par un coup de baguette que le naturaliste donna au serpent et qui lui rompit la colonne vertébrale.

XXIX

Ce ne sont point les seules observations que le célèbre naturaliste ait faites sur le serpent à sonnettes. Il a remarqué que la vue de ce reptile était incroyablement perçante. Lorsqu'un froissement de feuilles ou le bruit des anneaux de sa queue avertissaient Audubon qu'il était dans le voisinage d'un serpent à sonnettes, il levait lui-même les yeux en l'air et presque toujours voyait planer, à une immense hauteur, quelque vautour ou quelque faucon à queue fourchue, implacable ennemi du crotale : le serpent alors donnait les signes de la terreur la plus vive, cherchant un buisson, une racine, une pierre pour s'y cacher; l'oiseau disparu, la peur cessait.

Dans les mois de la ponte des oiseaux, le grand travail du serpent à sonnettes est de découvrir les nids. S'il en trouve un, il attend que le père et la mère soient éloignés pour chercher de la pâture à leurs oisillons, et alors il monte à l'arbre et dévore les petits; seulement, s'il est surpris par le père et la

mère avant qu'il ait le temps de se retirer, non-seulement ceux-ci se précipitent hardiment sur lui, mais par leurs cris appellent tous les oiseaux des environs, qui accourent, se réunissent contre le reptile, se précipitent sur lui et lui dardent des coups de bec, sous lesquels il finit quelquefois par succomber.

Puisque nous demandons des renseignements à Audubon, usons largement de son expérience et de ses études.

Selon lui, la plupart des serpents nagent très-bien, et peuvent non-seulement rester longtemps sous l'eau, mais encore y poursuivre les poissons et les grenouilles. Il raconte qu'il vit, tandis qu'il pêchait dans la rivière de Sehuilkil, à quelque distance de Philadelphie, un serpent sortir de l'eau et s'établir sur une pierre. Audubon remarqua un renflement considérable vers le milieu de son corps. Curieux de savoir ce que le serpent venait d'avaler dans cet élément auquel il le croyait étranger, il le tua, l'ouvrit et lui trouva dans le corps un poisson qui lui sembla n'être pas tout à fait mort. Audubon fit cuire le poisson, et, rendu peu délicat par son séjour au désert, le mangea sans répugnance.

Le naturaliste américain cite des exemples très-curieux de l'engourdissement du serpent à sonnettes pendant l'hiver, et de la faculté qu'il a de rester un temps indéfini sans prendre aucune nourriture. Il chassait avec M. Augustin Bourgeat, un de ses amis, et son fils cadet, sur un lac très-giboyeux en canards ; la chasse faite, l'appétit vint et l'on décida de manger séance tenante quelques-uns des volatiles, objets et victimes de cette chasse.

Le plus jeune des chasseurs, c'est-à dire le fils d'Audubon, fut chargé de faire la provision de bois. Il s'acquittait de son message, lorsque tout à coup, en soulevant un tas de broussailles coupées, il mit à découvert un serpent à sonnettes complétement engourdi, et qui était roide et dur comme s'il eût été de bois. L'enfant, qui n'avait jamais vu de serpent à sonnettes, appela les chasseurs pour leur montrer le reptile. Audubon, qui, au contraire, était depuis longtemps familier avec eux, lui ordonna, le sachant complétement inoffensif dans l'état où il était, de le prendre, de l'apporter et de le mettre dans sa carnassière avec trois ou quatre canards qui s'y trouvaient.

L'enfant obéit, et le serpent, toujours roide, dur et

immobile, fut introduit dans la carnassière; puis on fit du feu et l'on commença de plumer et de rôtir les canards; au bout d'un instant, Audubon sentit un faible mouvement dans sa carnassière, il crut que quelque canard mal tué expirait, et il allait y fourrer la main, lorsqu'il se rappela le compagnon qu'il avait donné à ses canards. Sans perdre un instant, il déboucla la carnassière et la jeta loin de lui. Le reptile, réchauffé par le voisinage du feu, en sortit aussitôt et fit entendre ses sonnettes; les chasseurs s'approchèrent de lui; il se roula immédiatement sur lui-même et se prépara à la défense; mais, comme le froid était très-vif, Audubon, qui n'était point fâché de faire une expérience sur le degré de froid que le serpent à sonnettes peut supporter sans s'engourdir, pria ses compagnons de laisser le serpent à lui-même; un quart d'heure après, le serpent semblait pétrifié dans la nouvelle position qu'il avait prise.

Le repas fini, l'enfant put sans danger s'emparer de nouveau du reptile et le transporter jusqu'à la maison, où, par le même procédé du chaud et du froid, on lui rendit et ôta plusieurs fois le mouvement. Le résultat de ces expériences fut qu'il finit par être logé

dans un bocal d'esprit-de-vin et par aller prendre place au musée de New-York.

Audubon raconte encore qu'il soumit au jeûne le plus absolu un individu de l'espèce des crotales qu'il tenait enfermé dans une cage. Comme son intention n'était pas de le priver entièrement de nourriture, il introduisait de temps en temps dans sa cage de petits animaux vivants ou morts, soit jeunes lapins, soit oiseaux, soit souris. Le serpent, qui, probablement boudait, n'y touchait point et ne s'en approchait même pas; mais les malheureux animaux, qui, mal au courant de sa misanthropie, ignoraient le jeûne que, selon toute probalité, il s'imposait, se heurtaient comme des insensés en courant et en volant aux barreaux de la cage, quoiqu'ils ne fussent aucunement poursuivis. Au printemps, le serpent changea de peau, opération qu'il renouvela fidèlement à chaque printemps. Pendant trois années, il ne prit aucune nourriture, mais non plus aucun accroissement.

De temps en temps, le naturaliste, soit pour faire des expériences, soit par le sentiment de pitié que le bourreau a parfois pour sa victime, de temps en temps, disons-nous, le naturaliste ouvrait la porte

de la cage et permettait à son prisonnier de faire un tour par la chambre. Celui-ci, qui n'avait rien perdu de son agilité, s'en donnait alors à cœur joie, sans jamais essayer d'attaquer son gardien, qui, au reste, pendant la promenade du serpent, se tenait un bâton à la main et toujours prêt à la défense. Parfois, Audubon lui barrait le chemin ; alors, le serpent agitait ses sonnettes et se préparait au combat; mais, lui laissait-on le passage libre, sa colère s'éteignait, et il ne songeait plus qu'à poursuivre tranquillement sa promenade.

Nous laisserons parler Audubon lui-même, pour nous rendre compte des amours assez peu anacréontiques de ces monstres.

« Leur mode d'accouplement, dit-il, est tellement hideux, que je m'abstiendrais d'en parler, si je ne devais pas, au profit de l'histoire naturelle, exhiber tous les faits qui sont à ma connaissance. Au printemps, après que le serpent à sonnettes a changé de peau et qu'avec la chaleur il sent revenir la saison de ses amours, on le voit se glisser sur l'herbe tout fier de sa parure nouvelle et les yeux pleins d'éclairs. Les mâles et les femelles se donnent rendez-vous au cen-

tre de la forêt, dans quelque clairière où ils puissent être voluptueusement baignés des rayons du soleil; là, réunis au nombre de vingt ou trente individus des deux sexes, ils s'entrelacent et forment une masse hideuse, toute hérissée de têtes sifflantes et mobiles, tandis que les sonnettes de leurs queues, en s'agitant, accompagnent cet abominable concert. Ils demeurent pendant plusieurs jours à la même place et dans la même situation.

» Inutile de dire qu'il serait, dans un pareil moment, très-dangereux de s'approcher d'eux; car, à la vue de cet ennemi qui troublerait imprudemment leurs plaisirs, tous les serpents se dérouleraient à l'instant même pour se mettre à sa poursuite. »

XXX

Un autre naturaliste américain, M. Waterton, dans ses *Promenades à travers l'Amérique du Sud et les États-Unis*, raconte une lutte avec un *coulacanara*, lutte qui rappelle celle de Gordon Cumming avec son boa.

Nous traduisons littéralement son récit, afin de lui laisser tout son pittoresque.

« Je désirais ardemment voir un de ces serpents, nommés *coulacanara*, qui ont quelquefois dix-huit ou vingt pieds de long et une monstrueuse épaisseur. On vint un jour m'avertir qu'on en avait découvert un dans une caverne.

» Je me dirigeai vers cette caverne, accompagné de mes deux nègres, dont l'un tenait une lance et l'autre un grand couteau.

» Ils étaient tous deux très-effrayés.

» Le corps du monstre formait de nombreux anneaux ; et sa tête, qui sortait de dessous le second pli, reposait sur le sol, dans une position très-favorable à mes projets. Je m'approchai donc très-doucement avec mes deux nègres, de plus en plus effrayés. Je pris la lance des mains de celui qui la portait ; j'en frappai le serpent derrière la tête et le fixai dans le sol, puis je passai le manche de la lance au nègre en lui disant de tenir ferme.

» Alors, je me glissai dans l'intérieur de la caverne et je me jetai sur la queue du serpent.

» Au moment où le serpent se sentit piqué par le fer de la lance, il poussa un effroyable sifflement qui

causa une telle terreur à mon chien, qu'il s'enfuit en hurlant et ne reparut plus.

» Je n'y fis pas attention, j'étais occupé de soutenir une lutte terrible à l'intérieur de la caverne; je m'étais, comme je l'ai dit, jeté sur la queue du monstre; mais, comme je n'étais pas assez pesant pour la maintenir et qu'en l'agitant il me roulait à droite et à gauche, j'appelai mon second nègre et lui dis de se coucher sur moi. Ce poids additionnel me fut d'un grand secours; je parvins à me saisir de la queue de mon reptile; après deux violentes secousses, sentant qu'il avait affaire à plus fort que lui, il céda. C'était le moment de s'en rendre maître; aussi, tandis que mon premier nègre continuait de tenir la lance et que le second était couché sur moi, je parvins, non sans peine, à défaire mes bretelles, et, me glissant tout près de la gueule du serpent, je m'en servis pour la lui lier.

» Se sentant dans une position des plus pénibles, le reptile essaya alors de recommencer la lutte; mais, cette fois encore, nous fûmes les plus forts. Je parvins même à le faire rouler autour du bâton de la lance, et ce fut dans cette position que je parvins à le tirer

hors de la caverne. Je pris alors fortement sa tête muselée sous mon bras, tandis que l'un de mes nègres soutenait son ventre et que le second portait sa queue.

» Ainsi disposés, nous nous dirigeâmes lentement vers ma cabane, que nous atteignîmes après nous être arrêtés plus de dix fois pour nous reposer, car le serpent était trop lourd pour que nous pussions le transporter tout d'un trait.

» Il avait quatorze pieds, et son diamètre était celui d'un boa de vingt-cinq. La journée était trop avancée pour que je pusse le disséquer immédiatement ; nous parvînmes à le faire entrer dans un sac que l'on noua par-dessus lui et que l'on mit dans la pièce du rez-de-chaussée.

» Je ne puis pas dire que je passai une nuit paisible ; mon hamac était placé dans la chambre qui se trouvait juste au-dessus de celle où était le coulacanara ; et, comme le plancher était en assez mauvais état, dans plusieurs de ses parties, il n'y avait aucune séparation entre sa chambre et la mienne. Toute la nuit, il s'agita et ne cessa de siffler.

» J'eusse été le mari de Méduse, que ma chambre

n'eût point retenti de plus horribles sifflements.

» A la pointe du jour, j'envoyai chercher des nègres qui coupaient du bois dans la forêt ; c'était un surcroît de précaution peut-être inutile, mais j'avais peur que le reptile ne s'échappât lorsque l'on ouvrirait le sac.

» Il n'arriva rien de pareil ; au moment où il sortait le cou, je lui tranchai la tête. Il saigna certainement autant qu'eût saigné un bœuf.

» Peu de jours après, j'eus une nouvelle affaire avec un jeune coulacanara que j'avais vu se glisser dans la forêt.

» Je compris du premier coup d'œil qu'il n'était point assez fort pour me briser le bras, dans le cas où il s'enroulerait alentour. Il n'y avait pas un seul moment à perdre, si je ne voulais point qu'il disparût dans les broussailles. Je mis donc un genou en terre et le saisis par la queue avec ma main gauche, et, avec la droite, je lui présentai mon chapeau en guise de bouclier. Le serpent se retourna sur-le-champ, comme pour me demander l'explication de la liberté que je prenais avec lui ; je lui laissai approcher la tête jusqu'à deux pieds de mon visage, et alors, de toute ma

force, laissant tomber mon chapeau, je lui appliquai un coup de poing sur le museau. Il fut étourdi par la violence du coup, et, sans lui donner le temps de se remettre, je le saisis à la gorge de manière qu'il ne pût me mordre; je le laissai alors se rouler autour de mon corps tout à son aise, et je rentrai chez moi en triomphateur avec ma proie.

» Il me pressait fortement, mais cependant point assez pour m'inquiéter. »

XXXI

Ce que dit Waterton des sifflements de son serpent, qui d'abord firent fuir son chien et qui ensuite l'empêchèrent de dormir toute la nuit, n'étonnera point ceux de nos lecteurs qui, habitant le boulevard des Italiens à l'époque où le bazar brûla, ont entendu les sifflements des deux malheureux boas qui, faisant partie d'une ménagerie qui y était exposée, furent brûlés vivants. Je me rappelle être accouru là comme les autres curieux, et je déclare n'avoir jamais

entendu plus effroyable musique, même le jour où le prince Tumaine nous donnait dans sa pagode un *Te Deum* kalmouk.

XXXII

On aurait le droit de s'étonner si je ne disais point quelques mots du grand serpent de mer popularisé par *le Constitutionnel*, qui, de temps en temps, annonce à ses lecteurs sa réapparition ; quoique, depuis les fabuleux entre-filets du journal demi-officiel, il y ait un certain ridicule à soutenir l'existence de ce gigantesque reptile, les naturalistes ne le relèguent pas tout à fait au rang des hydres, des dragons et des basilics; seulement, quelques-uns prétendent que lui et le kraken ne font qu'un, tandis que d'autres prétendent que le kraken est un gigantesque polype qui habite les mers du Nord et qui a une demi-lieue de long.

C'est surtout parmi les pêcheurs norvégiens que la croyance du kraken est répandue. Ils prétendent, et, en Finlande, j'ai entendu raconter la même histoire, que, pendant les beaux jours et les chaleurs de l'été,

lorsqu'ils avancent quelques lieues en mer, au lieu de la profondeur ordinaire, qui est de quatre-vingts et de cent brasses, ils n'en trouvent que vingt, trente ou quarante.

Ce qui comble cette profondeur, selon eux, ce sont des krakens.

Ils ajoutent que, dans ce cas, la pêche est très-abondante et qu'à chaque minute ils prennent des poissons à l'hameçon ; mais ils ont toujours la sonde en main pour voir si cette profondeur ne diminue pas ; car, si elle diminue, c'est que le monstre monte à la surface de l'eau, et alors, comme, selon eux, son dos, en s'ouvrant, peut engloutir un navire de trois cents tonneaux, ils se retirent en toute hâte.

Cuvier a reconnu le kraken et l'a baptisé du nom de *céphalopode*, c'est-à-dire, qui a des pieds sur la tête ; il le sépare donc complétement du serpent de mer et en fait le roi des mollusques.

C'est probablement d'un kraken que parle Pline dans sa description du poisson-montagne tué sur les côtes d'Espagne, qui pesait plus de sept mille livres et qui avait des bras si gros et si longs, qu'un homme pouvait à peine en embrasser la circonférence.

Comme le kraken, devenu céphalopode, n'a plus aucune analogie avec le serpent de mer, nous renverrons ceux de nos lecteurs qui seront curieux de détails sur ce monstre, aux *Chasses et Pêches de l'Amérique du Nord*, de notre ami Bénédict Révoil, et nous passerons au serpent de mer, que, dans ce même livre, il raconte avoir vu et poursuivi.

Nous lui donnerons la parole, ne voulant rien avoir à démêler avec *le Constitutionnel*, qui est breveté sur ce point : il est vrai que c'est sans garantie du gouvernement.

C'est Bénédict Révoil qui parle :

XXXIII

« Je me rappellerai toujours, dit-il, qu'en 1846, me trouvant à Newport pendant le mois d'août, c'est-à-dire à l'époque des bains de mer, j'entendis raconter à table d'hôte qu'un baleinier, arrivé la veille au soir, assurait avoir heurté dans les eaux de l'île Nantukez un énorme serpent de mer qui avait plongé à l'instant pour reparaître à cinq cents mètres plus loin, visible de toutes parts et offrant les effroyables proportions

d'un monstre incommensurable. La peur avait empêché les marins de le pourchasser, mais on l'avait suivi des yeux autant que le télescope l'avait permis. Il avait enfin disparu dans la direction du cap Cod.

» Le lendemain, le journal de Newport reproduisait le récit dans tous ses détails et annonçait qu'un steamboat était frété pour retrouver le kraken-serpent et le combattre à outrance.

» Naturellement, ami du merveilleux, je sortis de l'hôtel de *l'Océan* et me rendis au bureau du journal, où je trouvai le rédacteur de l'article occupé à faire ses préparatifs de départ. Il allait à la chasse ou à la pêche du serpent de mer, comme on voudra, et il m'engagea à l'accompagner. Inutile de dire que j'acceptai la propositiou, qui me souriait de toute manière. Un quart d'heure après, je m'embarquais sur le steamboat, à bord duquel se trouvaient près de deux cents amateurs armés de rifles de toute sorte et de tout calibre. »

XXXIV

Vient la description de la soirée, pour laquelle nous renverrons les lecteurs qui veulent tout savoir au livre de M. Bénédict Révoil.

Quant à nous, nous voici au matin :

« Ma toilette et celle de mon ami furent bientôt achevées, et nous étions les premiers sur le pont, notre fusil dans une main, un télescope dans l'autre, interrogeant l'horizon à travers la brume qui nous dérobait sa vue.

» Peu à peu le tillac se couvrit de tous les amateurs de ce sport d'un nouveau genre ; il ne manquait que des dames pour rendre la fête complète.

» Deux heures se passèrent dans une attente pleine d'impatience. On commençait à désespérer de rencontrer le moindre cachalot, le plus petit marsouin, la plus mince bonite, lorsque tout à coup une voix s'écria :

» — *Goad god, i see him!* (Bon Dieu, je le vois !) Regardez là-bas, là-bas vers le nord, dans la direction du cap Cod, cette masse mouvante qui ressemble à

une file de tonneaux attachés ensemble par chaque bout. Voyez, voyez!

» Je crus d'abord à une mystification, mais je ne cherchai pas moins à découvrir le monstre à l'aide d'un excellent binocle de Chevalier, qui ne m'avait jamais quitté dans mes excursions de chasse. Enfin, dans la direction indiquée, j'aperçus, conforme à la description qui en avait été donnée, un immense poisson se tordant en forme d'S sur une mer assez calme. Notre capitaine dirigea le navire contre cette masse mouvante et fit force vapeur.

» A n'en pas douter, c'était un serpent de mer; le monstre n'était pas un mythe, mais une horrible réalité.

» Un quart d'heure après, nous avions gagné sur le serpent; nous pouvions mesurer approximativement sa longueur, et distinguer ses formes, qui étaient celles d'une anguille gigantesque, mais très-large sur le milieu du corps, pourvue de nageoires fort longues et pareilles à des bras; la tête seule disparaissait sous l'eau, et, comme elle était la partie la plus éloignée de nous, il était impossible de saisir l'ensemble de la forme.

» Nous n'étions plus qu'à une portée de caronade du monstrueux serpent, lorsque tout à coup un des chasseurs qui se trouvait à l'avant du steamboat eut la maladresse de faire feu sur lui.

» Ce mauvais exemple fut le signal d'une fusillade générale; mais, bien avant que chacun de nous eût pu décharger son arme, le serpent disparaissait à tous les yeux, s'enfonçant dans la mer et ne laissant derrière lui qu'un sillage qui s'aplanit au bout de quelques secondes. »

XXXV

Un autre voyageur moderne prétend avoir vu un serpent de mer, et donne sur lui des détails assez précis pour que l'on ait foi dans sa narration. C'est le Français Ducouret, plus connu sous le nom arabe de Hadji-Abd-el-Hamid.

« Dans un des voyages que je fis en barque de Labéia à l'île Cameran, tout à coup les rameurs s'arrêtèrent; on m'appela à l'avant et l'on me montra, à vingt ou trente mètres de nous, flottant sur la vague et suivant son ondulation, un énorme serpent enroulé

sur lui-même. Il formait un cercle parfait au milieu duquel se dressait une tête à aigrette. J'avais mon fusil, je voulus faire avancer les rameurs, mais ils refusèrent obstinément; tout ce que je pus obtenir d'eux, ce fut qu'ils ne fuiraient pas; ils stationnèrent donc et je pus examiner l'animal à mon aise. Il pouvait avoir de vingt à vingt-cinq mètres de long et soixante centimètres de grosseur; sa tête avait le volume d'une tête d'enfant; les trois couleurs les plus apparentes, dont son corps était moucheté, étaient le rouge, le noir et le blanc. Il avait le ventre jaune et noir, ses écailles étaient visibles; les Arabes connaissent cette espèce de serpent. Ils prétendaient qu'il avait deux pattes, probablement deux nageoires. Malgré l'attention que je mis à l'étudier, je ne vis rien de pareil.

» Notre reptile ne paraissait aucunement préoccupé du voisinage de la barque; il était tout entier à une foule d'oiseaux de mer qui voltigeaient au-dessus de lui. Ceux-ci finirent par l'approcher tellement, que sa tête s'allongea comme par un ressort, et cela si rapidement, qu'il saisit un goëland dont il ne fit qu'une bouchée; alors, sa gueule s'ouvrit et l'on en put voir

l'effroyable rictus tout garni de dents; puis il rentra dans son repos; les oiseaux qui s'étaient écartés au mouvement qu'il avait fait, revinrent de nouveau tournoyer autour de lui, et le même acte se renouvela trois ou quatre fois, toujours avec la même stupidité de la part des oiseaux et la même adresse de la part du serpent. Je profitai d'un moment où il était en train d'engloutir son troisième ou quatrième goëland pour lui envoyer une balle. »

XXXVI

J'ai dit que je donnerais quelques détails personnels sur les descendants de ces fameux serpents qui avaient fait reculer les soldats romains et les avaient empêchés de gagner les rives de la mer Caspienne; vers la fin de l'année 58, j'eus occasion, en revenant de l'Inkhoran, de traverser ces steppes qui sont ceux de Moghan, compris entre l'Araxe et la Koura.

C'était vers la fin de novembre, les steppes étaient déserts à la surface; mais, nous étant adressé à des habitants d'un groupe de maisons situées près de

l'Araxe, et leur ayant demandé des nouvelles des serpents absents, ceux-ci nous assurèrent que nous trouverions à six pouces au-dessous du sol, ce que nous cherchions vainement dessus.

Moyennant deux ou trois roubles, deux hommes consentirent à faire une fouille. Ils prirent une bêche et un pic, marchèrent devant nous, et, au bout d'une demi-verste à peu près, se consultèrent du regard. Il paraît que leur avis fut le même, car aussitôt ils se mirent à écailler la terre; au bout de dix minutes de travail, ils trouvèrent une espèce de sous-sol, et dans ce sous-sol trois serpents enroulés.

Ils étaient couchés sur une espèce de lit de fumier et d'herbe sèche qui paraissait avoir été préparé d'avance. On passa délicatement et pour ne point les blesser, le fer d'un pic sous le corps de l'un d'eux; l'homme qui tenait l'instrument tira à lui, et amena au jour, les trois reptiles complétement engourdis par le froid et ayant toutes les apparences de la mort; le plus grand de tous avait deux mètres vingt centimètres, il était un peu plus gros que le poignet, et sa robe grise était mouchetée de noir sur le dos et plaquée de jaune sous le ventre.

Les hommes qui avaient fait la fouille, interrogés par nous, nous dirent qu'au printemps ces serpents sortaient de la terre tellement nombreux, que personne ne se hasardait plus à traverser à pied les steppes, peuplés, d'ailleurs, d'insectes venimeux, tels que phalanges et scorpions. Les rares voyageurs qui s'y hasardaient, s'y hasardaient sur des chameaux portant à leurs quatre jambes de longues bottes de cuir, et à leur nez une muselière de fer dans le genre des masques d'escrime.

Vers le mois de septembre, on y envoyait paître des troupeaux de moutons; le berger les suit par derrière, car devant les moutons tous les reptiles et les insectes fuient. Les serpents ne peuvent rien sur leurs fourrures, et les moutons sont très-friands de scorpions et de phalanges; c'est pourquoi, instinctivement, encore plus que par une révélation de la science, les habitants du Caucase portent des papaks en peau de mouton, des bourkas en peau de mouton et des sandales en peau de mouton. L'odeur que répand autour de lui le mouton — et, en l'absence du mouton, sa peau seule, — suffit à éloigner les reptiles et à mettre en fuite les insectes venimeux. Ces

hommes nous disaient encore que, du 15 avril au 15 mai de chaque année, époque des amours des reptiles, des bandes de serpents mâles descendaient des montagnes de la Perse, traversaient l'Araxe, et se ruaient dans les steppes de Moghan pour y chercher des femelles. Alors, sur une surface de dix lieues, se célébraient les noces des reptiles, au milieu de sifflements terribles, et, au-dessus des bruyères, hautes de trente à quarante centimètres, on voyait s'élever des milliers de têtes mouvantes et agiles, se cherchant avec des yeux de Gorgone et se joignant dans des embrassements méduséens.

XXXVII

Des steppes de Moghan, j'allai à Tiflis, et, là, j'eus l'honneur d'être présenté au prince Orbeliani, gendre, je crois, du dernier roi ou du fils du dernier roi de Géorgie. Il avait à Tiflis la réputation d'un charmeur de serpents, et l'on m'a raconté sur lui une foule d'anecdotes légendaires que je n'ose reproduire ici, n'ayant pu moi-même vérifier leur exactitude. Ce que je sais, par exemple, et ce que je puis affirmer,

c'est qu'il était possesseur de ce fameux talisman dont il est question, sous le nom de *besoard*, dans *les Mille une Nuits*, et sous celui de *pierre à serpents* dans le récit de la plupart des voyageurs qui ont visité l'Inde.

La pierre du prince Orbeliani a la forme d'une fève; elle est d'un bleu céleste, légère et spongieuse. Je n'ai point vu d'exemple de guérison opérée par elle, mais voici ce que l'on raconte de ses vertus :

Aussitôt qu'un individu de Tiflis ou des environs est piqué par un serpent, par un scorpion ou par une phalange, il accourt chez le prince Orbeliani, qui, dans ce cas, met son précieux andidote au service du dernier paysan. Si la blessure est assez peu récente pour qu'elle ait cessé de saigner, on y rappelle le sang avec un léger coup de lancette ou de bistouri, et même avec une piqûre d'épingle, puis on pose la pierre sur la plaie; la pierre aussitôt s'imprègne du venin, change de couleur, d'azur devient gris de cendre. Alors, on la lave dans du lait chaud, qui lui rend sa première couleur, et on l'applique de nouveau sur la plaie jusqu'à ce qu'elle conserve sa pureté azurée malgré l'application, que le venin ait disparu et que le blessé ne courre plus aucun risque.

XXXVIII

N'est-ce point une chose curieuse que, la nature ayant donné au serpent la faculté de fasciner les autres animaux, elle ait donné à l'homme la faculté de fasciner le serpent ?

Nous avons vu de nos yeux, au Maroc et en Afrique, de ces charmeurs de serpents qui voyagent ordinairement par groupes de quatre hommes : trois musiciens et le charmeur.

Les musiciens se composent, en général, de deux flûtistes et d'un tambourineur. Les flûtes sont faites de roseaux percés aux deux bouts et rendant un son mélancolique qui n'est point sans charme ; le tambour est presque toujours la moitié d'une grosse calebasse sur laquelle est tendue une peau d'âne ou tout simplement un parchemin. Le musicien frappe sur ce tambour avec une seule baguette, laquelle lui fait rendre un bruit sourd et monotone qui accompagne merveilleusement la musique des flûtistes.

Les premiers que nous rencontrâmes était nonchalamment couchés sur la place de la Kasba, à Tanger.

Ils avaient les uns à la main, les autres pendus autour du cou, leur flûte et leur tambour. Près d'eux était un panier de jonc recouvert d'une peau de chèvre. Il faisait une chaleur de 40 à 45 degrés, et le soleil donnait d'aplomb sur la place.

Je constate d'avance ce fait, pour établir que les serpents que nous allons voir entrer en scène n'étaient aucunement engourdis par les conditions atmosphériques, mais au contraire bien vivants et excités par une chaleur presque tropicale.

Le juif qui nous accompagnait me mit la main sur le bras.

— Vous voulez voir des charmeurs de serpents ? dit-il.

— Oui, répondis-je.

— Eh bien, vous êtes servi à souhait, en voici un.

Et il me désignait celui des quatres hommes qui n'avait aucun instrument de musique ni à la main ni au cou, mais qui tenait le panier entre ses deux jambes.

— Que faut-il faire ? demandai-je à David, — mon guide portait le nom du vainqueur de Goliath, — que

faut-il faire pour que ces hommes nous donnent une représentation de leur spectacle?

— Il faut me charger de leur offrir un ou deux thalaris.

— Offrez.

Le *thalari* équivaut, comme on le sait, à une de nos pièces de cinq francs; il se frappe en général en Autriche, à l'effigie de l'impératrice Marie-Thérèse et tout exprès pour le commerce d'Orient. Son nom thalari n'est que la corruption du mot thaler.

David fit des offres au charmeur de serpents, qui s'assit pour les écouter, et, les ayant acceptés, réveilla ses trois compagnons.

Ceux-ci poussèrent quelques grognements qui rappelaient ceux de l'animal immonde en horreur aux Israélites, s'étirèrent paresseusement, prirent comme contraints et forcés, ceux-ci leur flûte, celui-là son tambour, et se mirent, les flûtistes à flûter et le tambour à tambouriner.

Pendant ce temps-là, le charmeur éleva les mains et murmura une prière à *Sedna-Tiser*, patron des charmeurs de serpents; puis, l'invocation terminée au son des flûtes et du tambour, le charmeur fit sauter

d'un coup de pied la peau de chèvre qui recouvrait le panier, laquelle, en tombant, permit alors d'apercevoir un enroulement de corps verdâtres qu'il était impossible, à un œil profane comme le mien, de reconnaître les uns des autres.

Tout à coup il plongea la main dans le panier et en retira un cobra-capelle, c'est-à-dire un des plus dangereux reptiles de l'Afrique, l'étendit en écartant les deux mains dans toute sa longueur, comme un cuisinier ferait d'une anguille dont il voudrait montrer les belles proportions, puis le roula en turban autour de son front, laissant pendre la tête à la hauteur de son col.

Tout en continuant de danser, le charmeur plongea alors une seconde et une troisième fois la main dans le panier, et, à chaque fois, en tira un céraste, c'est-à-dire une vipère cornue de l'espèce la plus dangereuse, qu'il déposa immédiatement sur le sable.

Mais à peine les reptiles eurent-ils senti la chaleur du sol et se trouvèrent-ils à la lumière du soleil, qu'excités à la fois par cette chaleur, par cette lumière, et peut-être aussi par la musique, ils se dressèrent sur leur queue, balançant les deux tiers de leurs corps,

à peu près, comme des tiges de plante que ferait onduler le vent.

Au milieu de ces ondulations, le charmeur d'un côté leur présentait le poing, sur lequel les vipères furieuses se précipitaient sans l'atteindre, et de l'autre les agaçait avec une baguette.

Les vipères commencèrent à siffler, et, comme si ce sifflement était un signal pour le cobra-capello roulé autour du front du charmeur, il redressa aussitôt sa tête, qui, au lieu de continuer à pendre le long du cou, prit, en se contractant, une position verticale, et à son tour se balança comme une aigrette ; en même temps, ses yeux devenaient rouges comme deux escarboucles, et son cou s'enflait comme s'il eût eu un goître.

Prenant son temps, le charmeur saisit au col un des cérastes avec la main gauche, et, lui ouvrant la gueule avec le bout de sa baguette, montra les deux crocs venimeux dont ses mâchoires étaient armées, et qui suintaient une liqueur jaunâtre ; puis, quand il l'eut excité jusqu'au paroxysme de la rage, il lui présenta son bras et le retira avant qu'il eût pu y mordre ; enfin, à la cinquième ou sixième fois, il lui

permit d'enfoncer ses deux crochets dans la chair, et, le lâchant de sa main gauche, il le montra suspendu à son avant-bras, dont le sang coulait le long du corps du reptile et tombait goutte à goutte par l'extrémité de la queue.

Au bout de quelques instants, le céraste lâcha prise et tomba à terre; aussitôt, le charmeur de serpents porta la plaie à sa bouche pour en sucer à la fois le venin et le sang, ayant soin de cracher l'un et l'autre, ne paraissant ressentir d'autre douleur que celle que lui eût faite la morsure d'un chien.

Je crois très-facilement aux choses incroyables, mais j'étais avec des compagnons moins bien disposés que moi à l'égard du charmeur. Ils manifestèrent leurs doutes, que notre interprète traduisit à celui qui en était l'objet.

Ce fut chose fâcheuse pour un malheureux chien qui, par curiosité, était venu faire cercle autour des serpents avec une portion de la population de Tanger, et qui, sans songer à mal, regardait ce spectacle, il faut le dire, assez indifféremment, ne se doutant pas qu'il dût y remplir un rôle.

Le charmeur se lança sur lui, le saisit par la peau

du cou, et, avant même que le pauvre animal se doutât de ce dont il était question, il l'amena à la portée de la vipère qui venait de le mordre. La vipère se lança sur le chien avec une rage pareille à celle qu'elle avait montrée en s'élançant sur l'homme et le piqua à la lèvre inférieure.

Le chien jeta un cri et se fût enfui avec la vipère suspendue à sa lèvre si le charmeur l'eût lâché; mais, au contraire, il donna le temps au reptile de se détacher de lui-même. Aussitôt le reptile tombé à terre, comme une sangsue qui abandonne sa plaie, il rendit le chien à la liberté. Mais il était déjà trop tard, quoiqu'il se fût passé trois minutes à peine depuis que la morsure avait été faite. Le chien resta debout à l'endroit où l'avait lâché le charmeur de serpents; mais presque aussitôt il fut pris de tremblements dans les quatre jambes, poussa un hurlement plaintif, se roula dans la poussière, se roidit et se détendit par secousses, entra dans l'agonie, rendit une écume jaunâtre par le nez et par la bouche, et mourut.

Une poule que l'on apporta et qui fût mordue par la même vipère qui avait déjà mordu l'homme et le

chien, mourut plus rapidement encore que le quadrupède.

Quant au charmeur, il n'éprouva aucun accident, et nous le retrouvâmes, le lendemain, dans une des rues de Tanger, tenant son panier sous son bras, suivi de ses trois musiciens, et prêt à recommencer l'expérience.

XXXIX

Et cependant la morsure du céraste est mortelle à l'homme lorsqu'on n'y apporte pas de prompts secours. M. Ferdinand de Lesseps me racontait, hier, que, parmi les hommes qui travaillent à l'isthme de Suez, deux ont été mordus par l'aspic cornu, c'est-à-dire par la vipère de Cléopâtre, variété du céraste. De ces deux hommes, l'un, qui avait été cautérisé avec un fer rougi à blanc, fut sauvé; l'autre mourut au bout de six heures.

Quant à moi, qui ai assisté plusieurs fois à ces séances de charmeurs de serpents, et qui ai toujours vu se renouveler sur des chiens et des poules les accidents que je viens de décrire, tandis que les

hommes, au contraire, jouissaient de la même impunité, je n'hésite point à dire qu'il y a, sans aucun doute, une espèce d'inoculation dans le genre de celle qu'a constatée M. Erran, à l'aide de laquelle les charmeurs de serpents peuvent impunément braver la morsure des reptiles les plus venimeux.

Ces charmeurs de serpents ont encore une autre industrie que je leur ai vue exercer à Tétouan et à Constantine.

Quand la danse des reptiles a fait une médiocre recette, on renferme les cérastes, les cobra-capellos, les aspics dans leur panier; les flûteurs mettent leurs roseaux sur leur épaule; le tambourineur, sa calebasse sous son bras, et la tribu, qui est ordinairement une branche de la fameuse secte des aïssaoua, c'est-à-dire des lécheurs de feu et des mangeurs de scorpions, se met en route, flânant par la ville, regardant en l'air, et guignant dans les maisons par leurs rares ouvertures.

Quand ils voient une maison d'une belle apparence indiquant un propriétaire pouvant sacrifier quelques thalaris à sa sûreté et à celle de sa famille, le chef, c'est-à-dire le charmeur de serpents s'arrête, frappe

à la porte de la maison au nom de Mahomet, demande à parler au propriétaire, et lui dit :

— Mon frère, je te préviens que tu as des serpents dans ta maison.

Presque toujours le propriétaire a déjà reconnu le charmeur de serpents et, en frissonnant, a deviné ce qu'il avait à lui dire.

En général, le voisinage des reptiles et surtout des reptiles venimeux est mal apprécié ; les femmes qui se sont amusées à jouer avec des serpents, à commencer par Ève et à finir par Cléopâtre, s'en sont assez mal trouvées. Il en résulte que l'avis du charmeur de serpents porte un certain trouble dans la maison, surtout du côté des femmes.

On fait prix avec lui, et, moyennant ce prix, qui est un thalaris par serpent, il s'engage à purger la maison des monstres qui s'y sont introduits.

Voici comment je les ai vus pratiquer leur art, et particulièrement par un certain *Abd-el-Kerim*, c'est-à-dire *l'esclave de celui qui donne.*

Le prix fait pour chaque serpent, le charmeur se tourne vers les quatre points cardinaux et flaire gravement.

Puis il annonce d'avance le nombre de serpents qu'il y a dans la maison.

Enfin, il reçoit du propriétaire la permission de commencer.

Les trois musiciens s'assoient en cercle, les flûtes commencent à glousser et le tambour à retentir.

Le tambour avait dans la bouche des herbes odoriférantes dont il poussait des bouffées dans toutes les directions en criant : Allah ! « Allah ! Allah ! »

Pendant ce temps, le charmeur faisait entendre un certain sifflement qui avait, sans doute, pour but de donner le *la* aux reptiles.

A ce sifflement, on voit, en général, descendre le long des murailles et sortir de dessous les meubles, une vingtaine de scorpions qui sont l'avant-garde des serpents et qui se rendent à l'appel de l'aïssaoua.

Le charmeur les réunit en un tas, les prit dans sa main et les fourra dans sa chemise.

Puis il se remit à siffler avec des modulations nouvelles.

Un cobra-capello sortit de dessous une pile de coussins, s'approcha d'Abd-el-Kerim, qui le prit par le cou et le mit dans un sac.

Les bouffées d'air, les cris d'Allah ! et le sifflement recommencèrent.

Un second serpent sortit d'une alcôve et se dirigea vers Abd-el-Kerim.

Le charmeur lui mit la main dessus et le glissa dans le sac avec le premier.

— Y en a-t-il encore, demanda le propriétaire, atteint d'une de ces peurs rétrospectives qui font pâlir les plus braves.

— J'en sens un dans la pièce à côté, dit le charmeur.

On passa dans la pièce à côté, et un nouveau serpent, forcé de venir à l'appel, alla rejoindre ses deux congénères dans le sac.

— Pendant que tu y es, dit le propriétaire, purge toute la maison.

— Alors, passons dans la cuisine, dit Abd-el-Kerim, j'en sens un derrière la fontaine.

On passa dans la cuisine; aux premières bouffées d'air, aux premiers cris d'Allah, aux premiers sifflements, le serpent annoncé parut et vint au charmeur, obéissant avec une répugnance marquée, mais cependant forcé d'obéir.

Abd-el-Kerim empocha quatre thalaris et emporta quatre serpents, dont se recruta probablement son corps de ballet.

XL

Un jour, mon père chassait dans le Delta avec un de ses aides de camp, nommé d'Horbourg. Ils étaient à vingt pas à peu près l'un de l'autre; celui-ci mit le pied sur la queue d'un serpent python, qui, se redressant par une demi-courbe, allait le mordre au visage, quand mon père lui envoya son coup de fusil, pour ainsi dire au vol, et lui brisa la tête.

L'aide de camp roula autour de lui le serpent qui avait neuf pieds de long, le rapporta au village d'où les deux chasseurs étaient partis, le dépouilla, fit faire un ceinturon de sabre de sa peau, et sur la plaque qui recouvrait l'agrafe fit graver : *Tué par le général Dumas.*

Le colonel d'Horbourg devint comte de l'Empire, mourut en 1846 ou 1847, et, en mourant, chargea son fils de me rendre cette peau de serpent transformée en ceinturon.

Le fils du comte d'Horbourg, que son père avait laissé sans fortune, resta trois ou quatre ans près de moi en qualité de secrétaire. Tous ceux qui m'ont connu de 1846 à 1849 l'ont connu aussi.

En 1849, le général Pacheco y Obès, ministre de la guerre de la république de Montevideo, vint à Paris, vit d'Horbourg chez moi et lui offrit de l'emmener comme capitaine instructeur.

C'était ce qui pouvait arriver de plus heureux à d'Horbourg, élève de Saint-Cyr et bon manœuvrier.

Il partit. Le général Pacheco mourut, mais d'Horbourg n'en garda pas moins son grade.

Un jour, dans une charge, d'Horbourg laissa tomber son sabre. Il ramena son cheval à l'endroit où le sabre était tombé, et avec la fougue qu'il mettait à toute chose, sauta à terre.

Le malheur voulut que son sabre, qui était tombé sur la poignée, fût resté debout, maintenu dans sa position verticale par les grandes herbes.

D'Horbourg sauta sur la pointe, s'empala et mourut après deux jours d'atroces souffrances.

XLI

Nous avons dit que le charmeur de serpents que j'avais vu se faisant mordre sur la place de la Kasbah de Tanger appartenait à la secte des aïssaoua.

Beaucoup de nos lecteurs, peut-être, voient ce nom écrit pour la première fois et demanderont ce que c'est que les aïssaoua.

Nous le leur dirions bien, mais nous n'en savons pas sur ce point-là plus que les autres; pour savoir ce que c'est que les aïssaoua — il faut être aïssaoua soi-même.

Eh bien, les aïssaoua lèchent des pelles rouges, dansent sur des tranchants de sabres, et non-seulement se font piquer par des scorpions et mordre par des vipères, mais, vipères et scorpions, ils les mangent tout vifs.

La science dit : « C'est impossible. »

Je dis comme la science; seulement, j'ajoute : « Que voulez-vous ! *j'ai vu.* »

Presque tous ceux qui, comme moi, ont voyagé en Afrique, de Tanger à Tripoli, ont vu des soirées

d'aïssaoua, et tous en ont parlé comme du spectacle le plus extraordinaire.

Théophile Gautier, entre autres, avec le bonheur d'expression qui lui est propre et avec le coloris de style qui fait de lui un peintre en même temps qu'un poëte, raconte une de ces soirées données aux environs de Blidah, chez Ahmed-ben-Kadour, kaïd des Beni-Kheli ; et cela de façon à conserver le privilége de les décrire aussi sûrement que s'il avait pris un brevet.

J'ai assisté à une soirée pareille, et, dans cette soirée, j'ai vu les aïssaoua manger successivement des scorpions et des cérastes ; et, ce qu'il y avait de curieux, c'est que, commençant de dévorer le reptile par la queue, celui-ci, dans ses soubresauts de douleur, leur mordait les bras, les mains, la poitrine, le visage, jusqu'à ce qu'il finît par disparaître entièrement dans la bouche et, par conséquent, dans l'estomac du mangeur.

Ces mêmes hommes prenaient à pleines mains une barre de fer rougie au feu. Au contact de leur main avec ce fer rougi, une fumée s'élevait et une odeur de chair grillée se répandait dans l'appartement. Cette

première expérience faite, ils léchaient avec la langue une pelle à feu chauffée à blanc.

D'autres aïssaoua marchaient sur des lames de sabre ou sur des tessons de bouteilles, tandis que quelques-uns mordaient à pleines dents des morceaux de verre à vitre, comme s'ils eussent mordu dans une galette, et paraissaient trouver à cet étrange repas une suprême satisfaction.

XLII

Terminons cette suite d'anecdotes par l'histoire bien connue du serpent à sonnettes de Vivier. Notre célèbre artiste avait eu l'idée, pour faciliter dans ses voyages son passage à travers les douanes, et pour se ménager des wagons et des coupés à lui tout seul, de porter avec lui un serpent à sonnettes enfermé dans une cage qu'il priait les voyageurs de lui laisser mettre sous la banquette ; il avait, en faisant cette demande, généralement trouvée indiscrète, un manière de secouer la cage qui faisait que le serpent sifflait et agitait ses anneaux. Il était rare que Vivier trouvât des voyageurs assez amateurs d'histoire na-

turelle pour rester dans le même compartiment que lui et son compagnon.

Je ne sais plus trop comment Vivier et son serpent à sonnettes se sont séparés l'un de l'autre, et si c'est de bon accord, ou à la suite de quelque altercation. Je crois avoir entendu dire qu'un matin la boîte du serpent, placée dans la chambre à coucher de Vivier, s'ouvrit, ce qui donna la facilité au serpent de se dégourdir en s'avançant vers le lit où Vivier était couché; Vivier, qui voulait bien avoir un crotale pour compagnon de route, se serait peu soucié, dit la légende, de l'avoir pour camarade de lit, et lui aurait, d'un coup de baguette, rompu l'épine dorsale au moment où il se dressait sur sa queue pour prendre place auprès de lui.

Ce dut être une cruelle extrémité pour Vivier d'être contraint d'en venir là. On connaît l'originalité de cet éminent artiste, qui, refusant de se faire entendre à ses meilleurs amis, parfois jouait du cor pendant des heures entières pour son serpent à sonnettes, très-sensible à cette condescendance, et qui l'accompagnait en mesure, assure-t-on, en secouant les anneaux de sa queue.